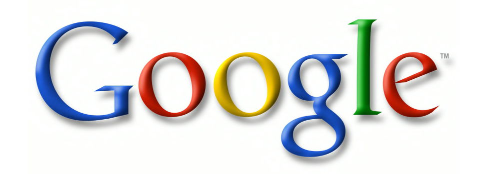
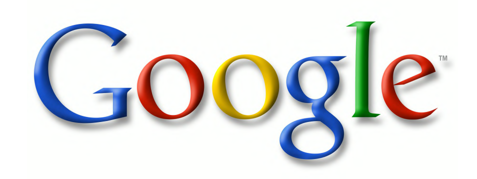






RAP
St[illegible]

ESSAI

DE

RÉFORME ORTHOGRAPHIQUE

INTERNATIONALE

DU MÊME AUTEUR

VONT PARAITRE PROCHAINEMENT :

L'Orthographe française, conforme à la réforme orthographique internationale, suivie d'une étude intéressante sur le celte, où l'auteur prouve par la comparaison des textes anciens et modernes que *le latin*, d'origine italo-celto-grecque, *ne saurait être la langue mère du français* et que les langues *néo-latines*, ayant pour base *le celte*, doivent être considérées, non point comme *un latin diversement barbare*, mais bien plutôt comme *un celtique diversement latinisé.*

Die deutsche Rechtschreibung, *im Einklang mit der internationalen Reform der Orthographie.*

The English Spelling, *in accordance with the rules of the International Reform of Orthographie.*

N.-B. — Les traités spéciaux sur les autres langues sont en préparation.

ESSAI

DE

RÉFORME ORTHOGRAPHIQUE

INTERNATIONALE

EN 40 LANGUES

PAR

LE Dr E.-J. STUDER



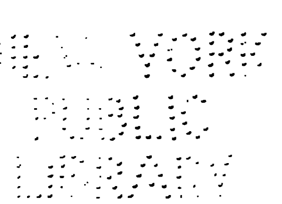
PARIS

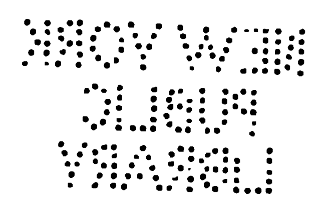
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

—

1902




NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

A mes anciens camarades du corps enseignant.

Dr E.-J. STUDER.

A M. X...

Mon cher ami,

J'étais désolé de vous savoir au courant de mes études sur la *réforme de l'orthographe,* après tous les désastres de ce genre à travers les siècles passés.

Cependant si je considère la somme de bien à conquérir pour les générations futures, je suis fier d'être resté fidèle à l'idée du progrès, me souvenant que *Victrix causa Diis placuit sed victa Catoni!*

Mais puisque vous désirez savoir **où l'on en est de la question,** voici en quels termes l'Association philologique américaine en jugea dès 1876, par le rapport du professeur W. S. Whitney.

« **L'orthographe étymologique n'est qu'une concession à la faiblesse des préjugés;** *car l'unique et véritable fonction d'une écriture alphabétique est de représenter la parole avec intelligence et fidélité.*

« *L'idéal d'un alphabet consisterait donc* **à représenter chaque son par un signe invariable,** *sans que toutefois cet alphabet eût à préciser* **les moindres nuances** *de l'articulation.*

« *Il n'y aurait, en effet, aucun avantage appréciable dans un système qui dépeindrait le processus même de l'élocution; mais il est à désirer que la réforme soit aussi* **profonde et générale que pratique.**

« L'alphabet latin étant fermement établi chez les peuples civilisés, il ne faudrait pas songer à le remplacer, mais à l'adapter à l'anglais avec toutes les améliorations possibles et en vue d'un usage universel parmi les autres nations.

« *Pour amener cette réforme*, **il faut briser, par tous les moyens possibles, l'immense et sot préjugé qui regarde l'orthographe actuelle comme étant la langue elle-même, comme ayant un caractère sacré et préférable à tous autres moyens de représenter la parole... »**

Ce rapport provoqua dans la presse littéraire des États-Unis un grand enthousiasme et l'éclosion de plusieurs systèmes qui n'avaient que le défaut de s'adapter spécialement à la langue anglaise.

Le mien seul, paru aux États-Unis en 1884, se fit remarquer par son caractère franchement international. Répondant au programme tracé plus haut, il ne lui manquait alors que la collaboration des réformateurs étrangers; mais aujourd'hui que la réforme se fait jour en France et en Allemagne, on peut espérer une solution conforme aux intérêts du monde entier.

C'est dans ce doux espoir que je puise le courage de vous exposer *le plus brièvement possible* les défauts de notre système orthographique et les moyens propres de les redresser.

Si je ne réussis pas à vous convertir, j'espère du moins vous prouver mes sentiments les meilleurs pour nos écoliers et les plus affectueux pour votre personne.

E.-J. STUDER.

AVANT-PROPOS

On est profondément attristé, en parlant de *la réforme de l'orthographe*, d'entendre l'exclamation banale : **Ah! le volapuk!**

Aussi, pour éviter toute confusion, je me hâte d'affirmer qu'**il n'est pas question ici du volapuk, qui est une langue artificielle et sans lien aucun avec les divers idiomes parlés sur notre globe; tandis que la réforme de l'orthographe tend, non pas à supplanter ces langues, mais à en simplifier l'écriture seulement,** ou, si vous aimez mieux, **à les écrire d'une façon rationnelle, pour faciliter aux enfants l'étude de la langue maternelle et à tout le monde l'acquisition des langues étrangères!**

Ainsi pour le français, par exemple, il ne s'agit pas de changer les mots de *père* et *mère* sur les lèvres des bébés, mais décrire avec l'*è* de *père* et *mère* les mots *faire*, *paître*, *neige* au lieu de *ai*, *aî* et *ei* : *fère*, *pètre*, *nège*, puisque déjà l'on écrit ainsi *préfère*, *mètre* et *collège*.

On se demande pourquoi l'on écrit *maçon* avec *ç* à côté de *poisson* avec deux *s* et poison avec *s* quand on prononce *z; théâtre* avec *th* et *trône* sans *h*; *pharmacien* avec *ph* et *fanfare* avec *f; fourneau*, *roseau* et *cor-*

beau avec *eau* et *aube*, *auge*, *jaune* avec *au* seulement, et enfin pourquoi l'on se sert de préférence d'un *g* qui a le son de *gue* dans *garçon*, *garde* et *gorge* pour écrire avec un *e* muet *pigeon*, *orgeat*, *geai* et *plongeon*, quand un simple *j* suffit dans *jardin*, *jargon*, *jus* et *juge?*

A quoi peut bien servir, dites-moi, l'accent grave sur *à*, *là*, *où* et l'accent circonflexe sur *dû*, *tû;* car si l'on sait où il faut les mettre, ils sont inutiles, et si on l'ignore, ils ne peuvent que nous embarrasser...

Pourquoi ne pas se défaire des lettres inutiles, *c*, *d*, *g*, *l*, *p*, *s*, *t*, *x*, qu'on ne prononce pas à la fin des mots, comme dans *tabac*, *renard*, *étang*, *outil*, *loup*, *souris*, *chat*, *croix*, *noix*, etc., etc.?

Serait-il donc indifférent d'écrire avec le *c* dans *sec* les mots *kola*, *écho*, *chrétien*, *coq* et *piqûre*, au lieu de *k*, *ch*, *q*, quand il serait si facile d'écrire avec *c* seulement, *cola*, *éco*, *crétien*, *coc* et *picûre; trappe* comme *chape* avec un seul *p*, *marmotte* comme *dévote*, *corolle* comme *parole*, *couronne* comme *corone*, *gramme* comme *dame*, *sonnet* comme *sonore*, *cantonnier* comme *cantonal*, *ecclésiastique* comme *éclectique*, et *avant* comme *souvent* ou bien *souvent* comme *avant?*

La réforme de l'orthographe n'est donc que la chasse aux abus dans la manière d'écrire ou d'épeler les mots et non pas un changement quelconque de son ou de signification; car enfin, si l'on écrivait *père* et *mère* avec un accent circonflexe au lieu d'un accent grave, *pêre* et *mêre*, ou avec *ai*, *paîre* et *maîre*, ou avec *ei*, *peire* et *meire*, ils ne changeraient ni de son ni de sens.

Essayez d'écrire *garçon* et *maçon* avec *s* (dur), *poison* avec *z*, *pharmacien* avec *f* et *théâtre* sans *h* : *garson*, *mason*, *poizon*, *farmasien*, *teâtre*, et vous trouverez que

tous ces mots sonnent comme auparavant et signifient la même chose.

Enlevez une des consonnes doubles ou bien mettez-en deux partout ou bien encore, intervertissez-les quelquefois, *par pur divertissement*, dans les mots *trape*, *chappe*, *marmotte*, *dévotte*, *corole*, *parolle*, etc., etc., *comme vous les voyez dans les vieux livres*, et vous serez surpris, après un court espace de temps, de ne plus pouvoir les écrire qu'en consultant votre dictionnaire.

Vous n'aurez changé que la forme extérieure des mots *fourneau*, *corbeau*, *roseau*, *aube*, *auge*, *jaune* en les écrivant tous avec l'*e* muet ou tous sans l'*e* muet ou même encore avec un simple *o* : *fourno*, *roso*, *corbo*, *obe*, *oge*, *jone*, tout comme *écho*, *halo*, *veto*, *tripot*, *canot*, *sabot*, *sot*, etc., etc.

Dites-moi que de prime abord cela vous paraît *étrange*, mais avouez aussi que, ce moment passé, cela vous semble *rationnel* et partant *plus facile* pour les pauvres petits, qui en seraient enchantés ainsi que leurs maîtres et vous-mêmes, n'est-il pas vrai? du bon tour joué aux examinateurs grincheux...

En un mot, pour vous démontrer le bien-fondé de nos observations et vous éviter de longues et patientes recherches, voyez ce qu'en pense A. Darmesteter, un grammairien, dont l'autorité est incontestée en ces matières :

« **La notation des sons dans l'écriture est loin d'être rigoureuse et précise.** En fait : *a* ouvert (bref ou long) peut être noté par *a, à, em en : ma, à, femme, solennel;* quelquefois par *ao* dans *paonne ;*

a fermé (bref ou long) par *a, â: pas, crâne ;*

e ouvert (bref ou long), par *e, è, ai, ay, ei, ey : perte, mer, succès, collège, pair, payement, peine, bey ;*

e fermé (long ou bref), par *e, é, ê, ai, ei, ay, oe: passer, bonté, prêter, chantai, peiner, Fontenay, Œdipe ;*
i (bref ou long), par *i, î, y: dire, lisse, île, îlot, lyre ;*
o ouvert (bref ou long), par *o, ô, eau, au, u : mort, hôpital, tableautin, taureau, pensum ;*
o fermé (bref ou long), par *o, ô, eau, au: pot, côte, beaux, chevaux ;* quelquefois par *aô* dans *Saône ;*
u (bref ou long), par *ou, aoû: doux, août;*
ü (bref ou long), par *u, û, eu, eû: duc, fût, j'eus, eûtes ;*
eu ouvert (bref ou long), par *eu, oe, oeu, ue, e: neuf, œil, bœuf, cueillir, le, se ;*
eu fermé (bref ou long), par *eu, eû, œu: peut, jeûne, bœufs.*

Parmi les consonnes nous trouverons que *s* sourde est notée par *s, ss, ç, c, ti ;*
s sonore par *s, z ;*
yod n'a le plus souvent pas de représentation, ou est noté **irrégulièrement** par *y* ou *i ;*
j est noté *j* ou *g* devant *e* et *i ;*
l mouillé a quatre représentations différentes, *ill, il, ll, l ;*
n mouillé est **bizarrement** noté par *gn ;*
c, la palatale muette sourde, a pour signe de notation *c, k, q, qu, ck, cq, cqu, ch ;*
g, la palatale muette sonore, a pour signe de notation *g, gu, gh.*

Inversement, telles lettres ont des valeurs doubles:
c représente le son *k* et le son *s ;*
t devant *i* est tantôt l'explosive *t*, tantôt la sifflante *s;*
m et *n* sont soit des signes de consonnes nasales, soit des signes de voyelles nasales: la seconde n'a pas la même valeur que la première.

Il existe aussi un signe simple, *x*, qui représente soit *ks*, soit *gs*, soit *s*.

On ne saurait pousser plus loin l'incohérence...

Enfin, il est fâcheux que le mot *accent* ait reçu de l'usage diverses acceptions qui troublent la notion qui devrait s'attacher à ce mot. Il signifie d'abord les modifications de hauteur : en ce sens, on dit *accent tonique*, expression très juste, puisque le mot tonique désigne précisément les différences de la gamme.

Pour l'*accent d'intensité*, c'est abusivement qu'on lui a donné le nom d'*accent tonique* qui fait contresens : il faudrait un autre mot...

Les Grecs avaient inventé, pour désigner leurs différents accents de hauteur, de petits signes pour marquer des sons aigus, graves, ou des sons à la fois graves et aigus, représentant des différences mélodiques, qui reçurent le nom d'*accents*.

En France, les grammairiens du XVIe siècle et du XVIIe empruntèrent ces signes musicaux et les affectèrent à des emplois nouveaux, en leur laissant malheureusement leur nom, et il arriva ainsi que des signes et des mots, qui indiquaient des différences de chant, représentèrent des différences de timbre, de durée et de sens : **c'est le comble de la confusion.** »

Vous voilà édifié sur la valeur de cette orthographe qui vous a coûté tant de peine à acquérir à l'école et à conserver plus tard ; car vous n'êtes pas sans consulter votre dictionnaire de temps à autre pour savoir si tel mot s'écrit *comme ceci ou comme cela...!*

Mais qu'arriverait-il si l'on ramenait un peu d'ordre dans ce chaos ?

Votre fils obtiendrait deux ans plus tôt son

certificat d'études primaires, grâce au temps gagué pour d'autres matières, par la réforme de l'orthographe et vous l'enverrez avec mille projets pour l'avenir, faire ses études au collège, où, entre autres choses, il apprendra une langue étrangère...

Malheureusement le jour où vous fêterez son baccalauréat, il vous arrivera un ami de retour de Berlin ou de Londres et qui voudra féliciter le jeune homme dans la langue même où il a été premier depuis des années.

Vous le verrez alors ouvrir de grands yeux, vous l'entendrez balbutier des mots incohérents, puis avouer qu'il sait bien faire un thème allemand ou anglais, traduire ces langues en français et lire *pour lui-même* les journaux d'outre-Rhin ou d'outre-Manche, mais qu'il n'est pas habitué à parler ni l'allemand ni l'anglais.

Et pourquoi?... Parce que, en classe, on ne leur parlait pas ces langues et ensuite parce que c'était trop difficile de les prononcer; qu'il ne savait pas *hacher la paille* et autres insanités de ce genre... et pour ne pas envenimer les choses en ce moment, vous préférez ne pas dire que beaucoup d'Allemands et d'Anglais, à votre connaissance, parlent fort bien le français ainsi que bon nombre de Français qui ne s'en tirent pas mal en anglais et en allemand; mais n'allez pas penser par devers vous que notre enseignement des langues étrangères est un leurre. Il est, croyez-moi, ce qu'il est en Allemagne et en Angleterre; mais il faut que votre fils imite les étrangers qui viennent chez nous pour se perfectionner!

Il a appris *sa* langue étrangère *par les yeux*, il faut maintenant qu'il l'apprenne *par l'oreille!*

Si l'orthographe de ces langues était ce que nous venons de suggérer pour la nôtre, c'est-à-dire *phoné-*

tique, l'image et le son des mots serait tout *un*, comme pour qui lit une partition musicale.

Le professeur March, de Boston, affirme qu'il est plus difficile, pour le plus grand nombre, d'étudier un nouvel alphabet que d'acquérir la syntaxe d'une langue étrangère et le sens de ses mots.

Mais alors, me direz-vous, il faudrait également corriger l'orthographe chez nos voisins!... Hé! sans doute, et l'on y travaille tout comme chez nous, mais voyez-vous, **si l'on est d'accord sur le principe du phonétisme, dans la pratique on recule devant l'application intégrale,** pour ne pas effaroucher le lecteur!...

Mais le lecteur, si je vous ai bien compris, ce sont les collégiens, qui ont tout intérêt à la réforme.

Assurément! mais en fait de réforme il y a le **non possumus** des uns... et le **non præteribis** des autres... et le chapitre des concessions entre peuples; car si la réforme doit aboutir, il faut qu'il n'y ait plus qu'**un seul son affecté à chaque lettre de l'alphabet.** Malheureusement chaque nation en agit depuis des siècles avec *cet alphabet commun* comme *d'un bien particulier* dont elle croit ne pas devoir céder une parcelle si minime soit-elle...

Je ne sais ce qu'en pensent les autres; je ne connais pas d'autre langue que la mienne et ce que vous m'avez dit de notre orthographe me suffit pour désirer les avantages certains qui en résulteraient pour nos enfants, sans même trop gêner les vieux : **ce serait une question d'habitude;** mais je ne vois pas en quoi nous pourrions différer avec nos voisins qui, de leur côté, en agiraient de même?...

Il en serait ainsi généralement; mais il est des cas

où l'on pourrait n'être pas d'accord. Ainsi nous avons en français notre *e* muet (en dehors de *me*, *te*, *se*, *neveu*), qui s'entend rarement dans les autres langues et nous le figurons par un *e*, que tout le monde prononce comme notre *é*.

Nous avons ensuite le digramme *ou* pour figurer le son de u (ou) chez toutes les autres nations, à l'exception des Grecs et cet *u* (ou) nous le prononçons comme les Allemands prononcent leur *ü* et les anciens Grecs, nous dit-on, leur υ (ypsilon)...

Il nous faudrait donc renoncer à notre *e* muet et à notre *ou*?

Ni à l'*e* muet ni à l'*ou*, mais aux lettres qui les représentent. Nous mettrions tout d'abord notre *e* muet à la place de l'*é* et notre *u* à la place de l'*ou* et nous créerions une nouvelle lettre, celle-ci par exemple, o, qui n'est ni un *o*, ni un *é*, mais comme le son représenté, un signe intermédiaire; quant à notre *u* et celui des Allemands *ü*, nous l'exprimerions par un *u* avec une anse initiale de différenciation, u, je suppose?

Et vous hésitiez à nous le demander! Mais les autres que feraient-ils pour nous faire plaisir?

Les Allemands renonceraient à leurs *ä*, *ö*, *ü*, pour a, o, u, et les Anglais à leurs *o* et *i* pour u (ou) et i (aï) et en général à *e* pour *i* et *a* pour *e* comme ils font déjà partiellement. Tout le reste ne serait plus alors que jeu d'enfant et les raisons qu'on a toujours opposées à la réforme orthographique vraiment puériles, comme vous en jugerez d'ailleurs par ce qui suit.

PREMIÈRE PARTIE

LA LANGUE FRANÇAISE

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE LATINE A LA RENAISSANCE

Emendanda est orthographia[1] !

Tel était le cri à l'ordre du jour au commencement du xvie siècle, en pleine Réformation et à la suite de la publication, par Érasme, d'un livre très érudit sur la prononciation du latin et du grec (*De recta latini græcique sermonis pronunciatione*[2], 1525).

En ce temps-là le latin était encore la langue des gens instruits; les professeurs le parlaient volontiers avec leurs élèves, et les savants de tous les pays s'en servaient exclusivement dans leurs correspondances.

Comment se fit-il alors que l'on éprouva le besoin de changer l'orthographe d'une langue qui n'avait pas varié depuis plus de mille ans?

C'est l'aventure d'un savant anglais, dit-on, qui, de passage à Paris, vint rendre visite au célèbre Érasme, en lui adressant la parole dans la langue universitaire de l'Europe, le bon vieux latin sonore des Romains...

Après avoir écouté un moment, Érasme répondit en

1. Il faut réformer l'orthographe!
2. De la manière de prononcer correctement le latin et le grec.

anglais, puis en français; mais voyant qu'il n'était pas compris, saisit une tablette et y écrivit en latin ce qui suit : « Auriez-vous l'obligeance de me parler en latin; car je crains que le français ne vous soit pas assez familier; quant à moi je vous accorde volontiers ne pas connaître suffisamment l'anglais. »

Érasme avait imaginé que le visiteur s'adressait à lui en anglais et l'avait prié en cette langue de se servir du latin comme d'un moyen de conversation plus commode. Il répéta la même chose en français, quand il crut s'apercevoir que le noble étranger essayait de lui parler en français et, ne pouvant se faire comprendre d'aucune façon, s'était mis à écrire dans la langue même qu'on lui parlait!

L'Anglais, qui lisait couramment le français chez lui, n'était pas plus familier avec la prononciation française que ne l'était Erasme avec celle de l'anglais, quelque instruit qu'il fût en cette littérature.

Ils s'étaient donc parlé, sans se comprendre, la langue latine internationale comme la leur propre, parce que chacun s'était habitué à la prononcer comme son dialecte national.

Sans cette rencontre fortuite, Érasme n'aurait pas soupçonné un écart aussi considérable entre l'orthographe et la prononciation d'une langue, au point de la rendre inintelligible, en la parlant, à ceux qui l'écrivaient familièrement.

Quelques exemples vous en diront plus long sur cette nouvelle confusion de Babel, que toutes les dissertations du monde.

L'aphorisme suivant: *Ubi irritatio, ibi affluxus* [1], qui

1. Là où il y a de l'irritation, il y a afflux (de sang).

nous paraît bien simple en français, ne sera pas compris d'un Anglais à moins que vous ne le prononciez : *Youbaï irritéchio, aïbaï affloxeusse !*

Essayez cette prononciation sur un latiniste non anglais, et figurez-vous son étonnement !

Qu'un Italien dise à un Espagnol : « *Chiré tououm nîhil est, nîsi té chîré hoc chiatte alter* », celui-ci lèvera les yeux au ciel et secouera la tête comme vous et tout le monde, et pourtant rien n'est plus simple que : *Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter*[1].

Vous connaissez comme moi le vers suivant d'Horace, qu'un Allemand va vous rappeler : *Zinntséhroum est nîhsi fasse, quodcoummque innfounndis atsesstsitt*, et vous aurez de la peine à croire que cela s'écrit depuis deux mille ans : *Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit*[2].

Ajoutez à cela une différence d'accentuation qui résulte d'un manque de signes constants sur la longueur des voyelles et vous ne serez plus étonnés que le mot de *réforme* ait été sur toutes les lèvres, ni des efforts nombreux des savants de tous les pays pour rendre à leur cher latin le lustre des temps d'Auguste..., en vain, hélas ! parce que l'accord ne put se faire sur quelques points secondaires !

Ainsi, fallait-il sacrifier **les doubles consonnes, qui n'avaient en latin qu'une valeur prosodique,** lorsque dans les langues modernes l'on accentuait volontiers la voyelle devenue brève devant la double consonne ?

1. « Ton savoir est inutile, si le voisin l'ignore. »
2. « Si le tonneau n'est pas propre, tout ce que vous y mettrez tournera en vinaigre. »

Il est évident que les Latins n'en avaient eu cure en accentuant les mots; mais pourquoi n'avaient-ils pas doublé ces consonnes devant toutes les voyelles longues?!...

Il s'en trouvait sans doute un grand nombre trop bien apparentées pour faire douter de leur valeur; mais alors ne valait-il pas mieux généraliser le redoublement des consonnes devant les voyelles longues, quand il était si facile de les marquer d'un simple trait?!...

Il en fut de même quand il s'agit de restituer à la lettre *g* le son de *gue* devant *e* et *i*.

On prétendit que dans le mot *sanguis* et autres, les Latins avaient eu soin de marquer cette prononciation; mais on oubliait de dire que, s'il en était réellement ainsi, leur négligence avait été bien coupable par ailleurs!

Il résultait d'autre part, d'après le témoignage des Latins eux-mêmes, que *les lettres* c, k, *et* q *ne différaient point dans la prononciation*. Elles avaient été introduites dans l'alphabet au temps où les consonnes avaient pouvoir syllabique : *k* représentant la syllabe *ca* et *q* la syllabe *cu*, comme leurs équivalents en grec et en hébreu.

Tout le monde savait également que les Latins n'avaient qu'*une* lettre pour représenter la voyelle *u* et la consonne *v* et que, dans l'âge d'or de leur littérature, tout le monde prononçait et la plupart écrivaient *cum*[1], pendant que quelques-uns s'attardaient à la forme surannée *quum*, **pour distinguer à l'œil la préposition de la conjonction.** D'autres encore employaient de préférence *quotidie* et *quotidianus*

1. Voir page 156, ligne 10.

pour la forme plus commune de *cotidie* et *cotidianus*, comme dérivés de *quot*, que l'on prononçait *cot*, pour la bonne raison qu'on l'écrivait de plusieurs façons dans ses dérivés.

Bien plus, l'usage avait prévalu d'écrire *secutus*, *locutus*, quoique nous trouvions dans les meilleurs manuscrits *sequutus* et *loquutus* de *sequor* et *loquor*, prononcés *secor* et *locor* sans l'ombre d'un doute.

Mais voici que l'on exhuma quelques mots dont la dérivation n'était plus si évidente et où l'on pouvait hésiter un instant entre *qu* (cv) et *c* (k), e. g. *coquus* et *equulus*, quoique nous connaissions pour le premier le jeu de mot latin : *tu coque Brute* [1], ainsi que la conjonction καὶ [2], l'équivalent de *que*, et pour le second le mot grec ἔκκος [3].

- Dans un pareil cas l'on eût dû procéder par analogie et passer outre, n'est-il pas vrai? d'autant plus allégrement qu'en versification *qu* ne rend jamais longue la voyelle qui précède, ce qui prouve péremptoirement que l'*u* après *q* n'était pas pris pour une consonne.

Rien n'y fit pourtant après la découverte du mot Ἀκυϊτανοὶ pour Aquitani dans une traduction grecque des *Commentaires* de César.

C'était peut-être une simple erreur de copiste sinon la faute du traducteur ignorant la prononciation exacte du latin et qui copiait littéralement ce nom propre, tout comme nous disons *raï*, par exemple, pour désigner le *rail* des Anglais, qui le prononcent *réle*, juste comme

1. Ainsi *quoque* (coké) aussi, se prononçait comme *coque* de *coquus*, cuisinier; de là cette plaisanterie : Tu es donc cuisinier, Brutus? au lieu de : Toi aussi, Brutus! le mot de César, en apercevant Brutus au milieu des conjurés.

2. Voir page 146 § 2. — 3. Voir page 145 § 4.

nous prononcerions partout ailleurs en français. Mais cette découverte fit se secouer bien des têtes savantes pour les replonger dans des études sans fin!

Les discussions puériles qui s'ensuivirent ressemblaient en tous points à celles des grammairiens latins eux-mêmes.

Il y avait bien des siècles, en effet, que, selon Quintilianus, Terentius Maurus et autres, le *q* de l'alphabet latin — pour me résumer d'un mot — était considéré comme l'équivalent du koppa grec et l'*u* qui suivait comme un pieux souvenir du bon vieux temps. Dans tous les cas on le jugeait inutile alors déjà, *puisqu'il n'influait plus sur la prononciation* et qu'il avait été écarté par les Grecs plus avisés.

Véléius Longus, Diomèdes et Marcianus Capella, d'un autre côté, croyaient y voir une contraction graphique de *c* et *v* et prétendaient que sa valeur (cv) avait été obscurcie de bonne heure : les uns continuant à écrire *cuis, cuid,* et les autres, employant la lettre grecque, écrivaient *qis, qid,* pour aboutir à *peqnia, meqm* pour *pecunia* et *mecum.*

Cette opinion toute platonique d'ailleurs, **puisqu'il ne s'agissait alors que de l'orthographe, et non pas de la prononciation,** s'étayait sur la variation continuelle entre *cu, q et qu* dans les meilleurs manuscrits et les plus anciennes inscriptions.

Ils démontrèrent que le *q* y prenait souvent la place du *c* et qu'on ajoutait un *u* ou *v* quand on voulait obtenir le son de *cv* : PEQVDES et PEQVNIA pour *pecudes* et *pecunia;* QVM et aussi QVOM pour la préposition *cum;* QVOCIRCA pour *quocirca...*

A cela les premiers opposaient avec beaucoup de bonheur : *qod* pour CVOD et *aqae* pour la vieille forme

ACVÆ des Osques, qui n'admirent point le *q* dans leur alphabet.

Comme cependant *la langue osque* s'écrivait concurremment avec *le latin*, il n'est pas difficile de se faire une idée de la confusion qui devait naître plus tard entre ces différentes formes, quand la langue latine seule avait survécu en littérature.

Ainsi, **pour les anciens,** vous le voyez, **ce n'avait été qu'une simple question d'orthographe, tandis que les modernes en firent une question de prononciation**. Mais dès que la trompette guerrière se fit entendre, les vieilles batailles recommencèrent de plus belle pour donner enfin aux réformateurs une victoire aussi complète que stérile, au point de faire dire au savant Lipsius qu'il était désormais plus honteux de persister dans l'erreur, puisqu'elle était sans excuse : *Pudet non tam erroris quam pertinaciæ, quia corripi patiuntur at non corrigi et tenent omnes quod defendat nemo. Itali, Hispani, Germani, Galli, Britanni, in hoc peccato; a qua gente initium emendandi? Audeat enim una aliqua et omnes audient*[1]*!* »

Cette inconséquence vous étonne; mais songez un instant aux hommes les plus familiers avec le latin et qui pouvaient en changer à la fois l'orthographe et la prononciation, les moines au temps de la Réformation.

Les plus entreprenants d'entre eux avaient assez et même trop à faire de combattre les hérétiques; les

1. L'obstination me parait plus honteuse que l'erreur elle-même. On s'est laissé tromper et l'on refuse de s'amender : tout le monde retenant ce que personne ne défend plus. Les Italiens, les Espagnols, les Allemands, les Français et les Anglais pèchent également. D'où partira la réforme? Que l'une quelconque de ces nations ose, et toutes suivront.

autres qui se plaisaient dans leurs bibliothèques redoutaient les *terribles conséquences d'un changement quelconque dans les formules consacrées*, tandis que le reste, *ignavum pecus*, auraient répondu au pape lui-même comme les fermiers généraux au ministre Turgot : « **Pourquoi des réformes, puisque nous nous trouvons bien?** »

D'ailleurs, il faut bien en convenir également, si les moines en général n'étaient point d'un tempérament facile à s'émouvoir, il y eut dans le camp opposé des ardents qui préféraient aller en arrière, pourvu qu'on marchât.

Un jeune ecclésiastique, convaincu par les raisonnements de Ramus, qui soutenait contre la Faculté de théologie que les mots latins *quoniam*, *quisquis*, *quamquam*, *etc.*, devaient être prononcés comme l'enseignait Érasme, et non point *koniam*, *kiskis* et *kankam*, affecta, dans une thèse qu'il soutenait, de prononcer ces mots comme on les prononce encore aujourd'hui.

La Sorbonne offensée punit le jeune téméraire en le privant d'un bénéfice. Le jeune abbé en appela au Parlement. Les docteurs y comparurent et commirent la faute insigne de mêler l'absurde au ridicule en soutenant qu'on ne pouvait prononcer ainsi le *q sans attaquer les fondements de la religion.*

Ramus intervint pour soutenir les *couamcouam* et les *couiscouis* et obtint facilement que la question fût renvoyée aux grammairiens!

Quant aux pauvres clercs, chargés de copier les manuscrits, qui oserait les blâmer de songer à la terrible besogne de transcrire leurs vieux parchemins?

Vous leur eussiez fait mal au cœur en insinuant qu'on allait tout d'abord se servir de la nouvelle orthographe

dans les livres nouveaux et ne transcrire, sinon réimprimer que les meilleurs parmi les anciens...

Mais alors qu'allaient-ils faire de leurs vieux livres, si la réforme était si simple et plus facilement acquise que la lecture des inscriptions que les érudits seuls pouvaient déchiffrer! Avant longtemps elles seraient peu nombreuses, en vérité, les personnes en état d'apprécier leurs trésors entassés pendant des siècles[1]! En fin de compte, **le changement n'était même pas désirable**, du moment qu'ils avaient appris eux-mêmes le latin avec tous les défauts qu'on lui reprochait, et ceux qui avaient l'intention de l'apprendre ne s'en trouveraient que mieux pour un peu plus de travail et de discipline.

Décidément nos bons moines ne dégustaient que le vieux, comme s'il avait été question de vin ou de fromage. . . . . *Quid rides? mutato nomine de te Fabula narratur*[2]!

Vous oubliez donc le congrès littéraire de Berlin d'il y a quelque vingt ans, où l'on tomba d'accord pour rejeter comme inutile l'*e* muet après l'*i* dans le mot *regieren*; mais le conserver dans *Regierung* par déférence pour l'Autorité? Et ce membre du clergé qui éleva sa voix pour la défense de l'*h* muette dans *Ruhm*, de crainte qu'un mauvais plaisant ne l'appliquât à l'épître de saint Paul aux Corinthiens : *Euer Ruhm ist nicht fein*[3]!

1. Songez donc aux pertes pour les générations futures si, incapables de lire nos romans avec l'orthographe actuelle, on négligeait de les réimprimer tous!

2. Que riez-vous? Changez le nom et l'apologue est pour vous.

3. *Ruhm*, réputation, et *Rum* sans *h*, rhum (boisson), auraient pu donner lieu, dans la pensée du préopinant, à cette équivoque: Votre rhum n'est pas délicat! au lieu de : Votre réputation n'est pas bonne.

L'ÉTYMOLOGIE EN ORTHOGRAPHE

Il est évident que le simple bon sens populaire donnerait volontiers des leçons à nos philologues, témoin l'anecdote suivante sur Victor Hugo.

Le grand poète était en train d'écrire sa *Légende des siècles*, quand un jour, en revenant de déjeuner, il trouva sur sa table un bout de papier bien découpé, sur lequel étaient tracés les trois mots suivants : **Cris de l'ane**...

C'était sans doute un reproche, une supplique peut-être, du pauvre animal au poète, qui nous avait tant intéressé aux souffrances de l'humanité sans accorder encore une humble pensée aux misères du pauvre être...

Après avoir réfléchi un instant, Victor Hugo sonna sa domestique pour lui demander comment cet écrit se trouvait sur sa table... : « Oh ! Monsieur, dit-elle en voyant le papier entre les mains de son maître, je vous demande pardon de vous avoir dérangé vos livres ; c'est une étiquette pour un pot de confitures...

— Un pot de confitures ! répéta le grand homme...
— Oui, Monsieur, pour *les cerises de l'année !* »

Et en effet, donnez à chaque signe le son correspondant de l'alphabet et vous avouerez que, par rapport au

bon sens en orthographe, la domestique serait sortie des premières au concours.

Sans doute un académicien vous dirait qu'il y a une raison d'être pour chaque lettre dans le mot *cerises*. Il vous montrerait que le nom du fruit venait de l'endroit où on le cultivait, Κερασοῦς, une ville de l'Asie Mineure, d'où le général romain Lucullus, le fameux gastronome, l'avait transplanté en Europe.

Il vous expliquerait ensuite que les Latins, ne se servant de la lettre *k* que lorsqu'elle était suivie de la voyelle *a*, avaient transformé le mot grec en *Cerasum;* comment les Barbares, négligeant les inflexions latines, se débarrassaient de la finale *um*, que les grammairiens français remplacèrent très judicieusement par un *e* muet, et enfin comment ces guerriers avides n'avaient fait qu'une bouchée de la délicieuse κεράσιον dans leur monosyllabique *kers*, dont ils finirent par faire leur *Kirsche*.

En français, heureusement, des idées plus saines prévalurent : l'*a* ne se perdit pas entièrement; mais fut changé en *i* et, vers le milieu du VIIIe siècle de notre ère seulement, par une curieuse transformation dans l'articulation du *c* devant *e* et *i*, le mot fut enfin prononcé, il est vrai, comme la domestique l'avait écrit.

Cependant, finirait-il par vous dire avec un sourire paternel, cette domestique n'était pas forte en grammaire; car elle a oublié l'*s* finale, que l'on ne prononce pas, il faut l'avouer, mais qui n'en est pas moins le signe du pluriel!

Il vous détaillerait ainsi chaque mot pour se convaincre lui-même, à défaut de ses auditeurs, des beautés de l'orthographe française que nous sommes tous forcés de nous remémorer sans nous douter, la plupart d'entre nous, de son utilité relative.

Aussi longtemps, en effet, que l'écriture était le patrimoine du petit nombre, le dommage était relativement minime; mais de nos jours que *time is money*[1] et que les heures sont comptées, il est intolérable de faire perdre aux enfants des mois et des années à acquérir aux dépens de toutes autres, *bien plus indispensables*, ces notions élémentaires!

Pourquoi leur imposer un fatras de connaissances inutiles comme de savoir que dans tels mots il y a telles voyelles ou consonnes qu'on ne prononce pas et que dans tels autres la même image correspond à d'autres sons?...

Ah! je vois bien que vous craignez de confondre ainsi bien des mots, s'ils étaient écrits de la même façon, comme par exemple la *faim* et la *fin*, le *bond* et *bon*, le *porc* et le *port*, le *nid* et *ni*, le *coup* et le *cou*, la *part* et *par*, le *sang* et *sans*, le *nez* et *né*, le *vin* et *vingt*, le *corps* et le *cor*, le *serin* et le *serein*, le *pouls* et le *pou*, et d'autres encore...

Vos observations ne seraient que trop justes si vous teniez compte de tous les cas et que vous nous présentassiez une forme distincte tout d'abord pour l'adjectif *fin*, par exemple, qui à présent ne se distingue en rien du substantif *fin*.

Vous allez me dire, sans doute, que l'adjectif se distingue facilement du nom. Mais si tel est le cas, la même observation peut être faite pour tous les déterminatifs et il ne nous resterait plus alors qu'à parer aux erreurs possibles entre *la faim* et *la fin*, *le porc* et *le port*, *le pouls* et *le pou*, *le corps* et *le cor*...

Encore ici je serais prêt à m'incliner, si l'on avait

1. Le temps est de l'argent.

pris toutes les mesures pour ne laisser aucun doute sur la signification que vous attribuez au mot *cor*.

Est-ce de l'instrument de musique qu'il s'agit ici ou bien d'un œil-de-perdrix ou même d'un andouiller?

Cette question vous fait sourire; mais alors avouez donc que le plus inintelligent n'hésiterait pas entre une *fin canine* et la *fin du monde*, entre un *por de mer* et un *por gras*, entre un *cou de tête* et un *cou de cigogne*, entre un *front serin* et le *serin froid et pénétrant*, que dis-je? entre le *serin des Canaries* et le *serin proverbial!* C'est peut-être pour la première fois aussi que vous vous apercevez que *ton* substantif est écrit comme *ton* adjectif et que le *son* des cloches ressemble à s'y méprendre au *son* gras, maigre ou sec du meunier!

Bien plus, nous sommes tombés dans l'excès contraire au point de faire demander dans certain quartier de Paris, si l'on est dans la rue des Quatre *Fils* ou dans celle des Quatre *Fils!* Je m'abstiens, il va sans dire, de facéties comme : les poules du *couvent couvent*, etc.

« *L'équivoque*, dit Bescherelle, *peut résulter de la prononciation d'un mot pris isolément; mais le sens du discours déterminé par les mots qui précèdent et qui suivent ne le comporte pas : c'est là l'essentiel...* »

Ce n'est donc pas, en vérité, les homonymes qui nous gênent, mais bien plutôt la dérivation, **si inutile pourtant à tous ceux qui n'apprendront pas les langues mortes**; car qui ne sent pas que l'on écrit uniquement *faim* avec *a* et *m* à cause de *fames*, *porc* avec *c* pour nous rappeler *porcus*, *corps* avec *ps* de *corpus*, et *pouls* avec *ls* de *pulsus?*

Eh bien, craignez-vous réellement, que les élèves de l'École normale supérieure seraient embarrassés s'ils n'avaient pas toujours devant les yeux ces vestiges d'un

passé lointain? Vous n'écririez plus avec *o* les mots *œuf*, *bœuf*, *œil*, etc., qu'ils vous diraient, sans hésiter, que ces mots viennent de *ovis*, *bos* et *oculus!* Et nos bacheliers modernes ne goûtent-ils pas aussi bien les aventures du fils de Grangousier avec une orthographe autre que celle du bon Rabelais, que nous avons tous, avouez-le, quelque peine à déchiffrer!

Serions-nous plus éloignés du grec si nous écrivions de nouveau comme au XVe siècle avec *f*, au lieu de *ph* qui n'est pas grec du tout, et *i* au lieu de *y*, le mot *fisicien* et tous ceux de même origine, comme *fosfore*, *éfémère*, *diafane*, *safir*, *stile*, *mistère*, *farmasien*, *tiran*, *martir*, *idille*, etc., et avec *t* au lieu de *th* que les Latins mettaient à la place du θ et qui se prononçait tout autrement que nous ne faisons, *termal*, *tédtre*, *téorie* et même *té*, qui ne vient pas du grec, ce me semble?

J'ose ajouter que nous serions infiniment mieux d'être débarrassés de toutes les lettres inutiles, pour n'avoir plus à nous soucier de savoir si dans tels mots il faut ajouter, sans le prononcer, un *c* ou *d* ou *t*, *g*, *l*, *p* ou *x*, comme dans *blanc*, *banc*, *franc*, *tabac*, *tronc*, *jonc; bord*, *fond*, *gond*, *lourd*, *renard; long*, *rang*, *sang*, *étang; outil*, *persil*, *gentil; loup*, *drap*, *sirop*, *galop; avis*, *souris*, *taillis*, *brebis*, *abus*, *jus*, *bois*, *trois*, *gris*, *gros; chat*, *rat; croix*, *noix*, *jaloux*, *gracieux*...

Oh! ne craignez point pour les flexions grammaticales! **La réforme de l'orthographe ne saurait avoir la prétention de toucher à la langue elle-même : elle ne veut qu'en simplifier la forme extérieure, le mécanisme de la reproduction du son par le signe d'une façon simple et précise.**

Bien! mais les liaisons, comment se feront-elles?

LES LIAISONS

« De nos jours, dit A. Darmesteter dans son Cours de grammaire historique de la langue française, 1re partie, la tradition des liaisons n'est plus guère observée dans toute sa rigueur qu'en vers. La langue familière et populaire favorise décidément l'hiatus et s'abstient de plus en plus de prononcer devant les voyelles les consonnes qui sont devenues muettes à la pause... La fréquence de tel ou tel mot dans l'usage commun ou celui des savants, avant des voyelles ou des consonnes ou à la pause, la date de cet usage, diverses associations d'idées, ont, dans le cours des temps, fait prédominer tantôt la terminaison en voyelle, tantôt la terminaison en consonne, de sorte qu'il est impossible de formuler des règles valables pour tous les cas, ou du moins ne laissant place qu'à un très petit nombre d'exceptions. Au siècle dernier on disait : les Éta-Unis. »

Voici toutefois en résumé ce que dit Bescherelle des liaisons à faire et ce qu'il ne nous est pas loisible d'ignorer si nous voulons parler correctement :

« B final sonne dans *Caleb*, *Job*, *radoub*, *rumb* et est muet ailleurs. Dites donc : *un plon homicide*.

« C final se prononce dans *agaric*, *avec*, *donc*, *aqueduc*,

bec, *sec*, *bloc*, *échec* (perte mais non pas jeu), *estoc*, *syndic*, *trictrac*, *Marc* (nom propre seulement), etc., mais on dit néanmoins *écheck-et matt*, du *blanck-au noir*, *franck-étrier*, *franck-étourdi*, *porck-épick*, *crick-crack*, *clerck-à maître*, et en style familier : Tâchez *don* de vous entendre!

« D final se fait sentir dans *sud*, *Alfred*, *Joad*, *Obed*, *Conrad*, *David*, *Valladolid*, *le Cid*, *Ephod*, *Talmud*, *Hermandad*, etc., excepté *Madrid*; mais dans les mots où le *d* est précédé d'un *r* la liaison se fait avec cet *r* : *le port d'Archangel dont l'abor-exigeait un long circuit.*

« Cependant à la fin des mots *grand*, *fond*, *froid* et *pied*, ainsi que dans les verbes, le *d* final à la 3ᵉ pers. sing. de l'ind. présent, ce *d* se prononce *t* devant une voyelle ou un *h* muet : *grant-homme*, *de font-en comble*, *le froit-est rude*, *de piet-en cap*, *rent-il? répont-on?* Mais en général, dans la conversation le *d* dans *froid* et *pied* ne se fait pas sentir : *un froi excessif*, *pié à pié*, *pié étroit*, *pié aligné*, *pié élégant*, *pié affilé*, et l'on dit aussi sans le son du *t* : *grand-âme*, *grand-ardeur*, *grand-avidité*.

« Dans certains noms composés l'orthographe et la prononciation se sont altérées et l'on écrit *grand'* avec apostrophe et l'on prononce *gran-mère*, *gran-chambre*, *gran-salle*, *gran-messe*, *gran-garde*, *gran-croix*, *gran-peur*, *gran-peine*, *gran-chose*.

« F final s'articule tant au singulier qu'au pluriel : *un chef intrépide*, *un motif important*, *un relief extraordinaire*, *l'argent est le nerf de la guerre*, *le neuf de carreau*, *le neuf du mois*, *œufs frais*, *des bœufs*, *un œuf dur;* mais non point dans *bœu-gras*, *ché-d'œuvre*, *cer*, *éteu* et *ner*, pris dans le sens propre, ainsi que dans *neu millions*, *neu cents francs*, où il est muet. Il s'arti-

cule comme *v* dans *neuv hommes*, *neuv ans*, *neuv heures*.

« G final s'articule dans un très petit nombre de mots : *joug*, *bourg*, *Berg* (mais non dans les composés *Strasbourg*, *Nuremberg* et quelques noms propres étrangers).

« Cependant les mots *sang* et *rang* peuvent, dans le discours soutenu, se lier au mot suivant ; le *g* se prononce alors *k* : *un rank-élevé*, *un sank-illustre;* mais on dira *oran-outan*, *un étan empoissonné*, des *rans-élevés*, etc.

« L final s'articule dans tous les mots, excepté *babil*, *baril, fusil, fils*, *gentil*, *nombril*, *outil*, *persil*, *fournil*, *gril*, *ménil* et dérivés, dans *pouls*, *soul*, *cul*, *cul-de-jatte*, *cul-de-lampe*, dans les mots en *ail*, *eil*, *euil* et *ouil*, ainsi que dans *Arnault*, *Quinault*, *Hainault*, *Hérault*, et par analogie dans *Arnould* et *Sainte-Ménéhould* où le *l* et le *t* se retranchent ensemble, comme *ls* dans *pouls*.

« Cependant l'adjectif *gentil* peut se lier avec un substantif commençant par une voyelle ou un *h* muet ; seulement le *l* se mouille alors : *un gentill-ami*, *un gentill-enfant*.

« Le composé gentilhomme prend aussi le *l* mouillé ; mais au pluriel *gentils* fait sentir l'*s* de préférence.

« N final est le signe orthographique de la nasalité de la voyelle précédente comme dans *an*, *en*, *ban*, *bon*, etc. Il faut seulement en excepter *hymen*, *amen*, *abdomen*, *Eden, gramen*. Ainsi il faut prononcer sans liaison : *un courtisan adroit*, *un ouragan affreux,* etc., et en règle générale toutes les fois que l'esprit et l'oreille permettront de s'arrêter un peu après la voyelle nasale :

Celui qui met-un frein | *à la fureur des flots*, etc.

« Cependant l'on fait entendre l'articulation *n* : 1° si un adjectif terminé par un *n* nasal se trouve immédiatement suivi du nom ou d'un autre adjectif auquel il se rapporte : *bo-n-ouvrage, ancie-n-ami, certai-n-auteur, vilai-n-homme, vai-n-appareil, u-n-excellent-ouvrage, mo-n-intime et fidèle ami, so-n-entière et totale défaite.*

« Hors de là pas d'articulation *n* ; *ce projet est vain et blâmable, ancien et respectable ;*

« 2° Si l'adverbe *bien* est suivi immédiatement de l'adjectif, de l'adverbe ou du verbe qu'il modifie : *bie-n-aise, bie-n-honorable, bie-n-utilement, bie-n-écrire*, etc. ; autrement il y a nasalité et par conséquent pas de liaison : *il parlait bien à propos ;*

« 3° Si la préposition *en* est suivie de son complément : *e-n-homme, e-n-Italie, e-n-un moment, e-n-arrivant*, etc. ;

« 4° Si le pronom relatif *en* est avant le verbe : *vous-e-n-êtes-vous assuré? e-n-a-t-on parlé? nous e-n-avons des nouvelles ;* mais après le verbe il reste nasal : *parlez-en au ministre, allez-vous-en au jardin*, etc. ;

« 5° Si *on* est avant le verbe dans les propositions positives : *o-n-aime, o-n-honorera, o-n-y a réfléchi*, etc., autrement il est nasal : *a-t-on eu soin? est-on ici pour longtemps? en aurait-on été assuré?*

« P final ne se prononce que dans *beaucoup* et *trop* suivis d'une voyelle ou d'un *h* muet : *il a beaucou-p-étudié, il est tro-p-entêté.*

« Q final prend le son de *k* et se lie avec le mot suivant dans *cok-à-l'âne, cink-hommes, cink-ans ;* il se fait entendre également à la fin d'une phrase : *trois et deux font cink*, et dans *cink pour cent*, partout ailleurs il ne se prononce pas : *cin cavaliers, cin garçons*, etc.

« R final se fait entendre dans les monosyllabes en *er*,

ier, *cher*, *ger*, tels que *fer*, *mer*, *hier*, *tiers*, *Thiers*, *cher*, *Cher*, *Gers*, et dans *Eucher*, *Fischer*, *Suger*, *Niger*; mais les adjectifs en *er* se lient toujours avec la voyelle d'un substantif suivant, seulement l'*é* fermé se change en *è* ouvert: *un premiè-r-amour*, *un singuliè-r-événement*, *un derniè-r-adieu*, quoique les substantifs eux-mêmes ne soient susceptibles d'aucune liaison avec le mot suivant: *l'étranger est en fuite*, *le meunier à ces mots*. Cette observation s'étend même à l'adjectif *meurtrier*: *au lacet meurtrier abandonner ses frères*.

« Dans le discours soutenu et surtout en vers, l'*r* final des infinitifs en *er* peut très bien se lier avec la voyelle d'un mot suivant: *il faut respectè-r-et chérir la vertu*, *il voulait-allè-r-attaquer l'ennemi*, etc; mais dans la conversation, ces sortes de liaisons seraient affectées et ridicules.

« S final se fait sentir dans les mots *as*, *anus*, *iris*, *aloès*, *agnus*, *fœtus*, *lapis*, *laps*, *mars*, *calus*, *rebus*, *orémus*, *chorus*, *bibus*, *gratis*, *sinus*, et dans les noms propres étrangers, *Délos*, *Vénus*, *Bacchus*, *Pallas*, *Rubens*; mais non point dans *Mathias*, *Thomas*, *Judas*.

« L'*s* qui termine les adjectifs au pluriel se lie toujours avec le substantif suivant lorsqu'il commence par une voyelle ou un *h* muet; mais cela n'a pas absolument lieu quand l'adjectif suit le substantif; car on peut dire: *des ami-attentifs* aussi bien que *des ami-s-attentifs*.

« T final sonne toujours dans *abject*, *accessit*, *brut*, *chut*, *contact*, *correct*, *dot*, *direct*, *déficit*, *fat*, *granit*, *exact*, *échec et mat*, *incorrect*, *indirect*, *infect*, *indult*, *lest*, *luth*, *net*, *prétérit*, *rapt*, *subit*, *suspect*, *strict*, *tacet*, *tact*, *toast*, *transit*, *vent d'Est*, *vivat*, *zénith*, *zist* et *zest*.

« Cependant il se fait entendre aussi dans les autres mots lorsqu'ils sont suivis d'une voyelle ou d'un *h* muet: *un savan-t-homme*, *je suis tou-t-à vous*, *s'il vien-t-à*

partir, etc.; mais quand il se trouve un *r* devant le *t* final, l'usage est de ne pas prononcer le *t* et de faire la liaison avec l'*r* : *il par-aujourd'hui, il cour-à bride abattue, il s'endor-à l'ombre.*

« Z final se lie au mot suivant comme *s*. »

Cependant, il y aurait peut-être lieu de remarquer que certaines des exceptions précédentes sont plus ou moins spécieuses, tel le mot *échec*, où le *c* ne se prononce pas quand il s'agit du jeu ; mais qu'on prononce dans *échec et mat,* terme de jeu ; *donc* et l'adjectif *froid* qu'on peut prononcer *don* et *froi* en style familier, tandis que le substantif *froid* se prononcerait *froitt* en style soutenu.

On pourrait également se demander pourquoi l'on établit une différence entre : *il a du ner* et *le nerff de la guerre*, et si l'on doit prononcer réellement avec *f des œufs, des bœufs;* si le *g* dans *sang* et *rang* se change virtuellement en *k* dans la liaison ; si l'adverbe *bien* se lie moins aisément dans *il parlait bien à propos* que dans *bien-honorable;* s'il est vrai qu'on doit prononcer, avec *è* au lieu de *é*, *un premiè-r-amour, allè-r-attaquer l'ennemi, respectè-r-et chérir la vertu;* pourquoi l'on assimile l'adjectif *meurtrier* au substantif de même nom et qu'on oublie quelquefois la liaison entre un pluriel et le mot suivant : *des ami attentifs?*

Enfin est-ce par corruption ou simplement par manque de précision que l'on doit dire : *u-n-homme* comme on dirait *une omelette;* car si nous décomposons le son nasal *un*, il est clair que nous devrions l'écrire *eun* et alors nous prononcerions tout naturellement *eu-n homme* et non point *u-n homme, eu-n heureux* et non pas *u-n heureux?* Mais avant de conclure examinons les conséquences de la suppression de l'*e* muet.

L'E MUET FRANÇAIS

Il règne une confusion regrettable au sujet de l'*e* muet français qui s'appelle également *e* muet dans *me te, se, le, de*, etc., où il n'a jamais été muet du tout, mais qu'il y aurait de l'affectation à prononcer après une voyelle à la fin des mots, comme dans *pie, pluie, nuée, grue, jolie, vie, amie, incendie, patrie, fée, cheminée, fumée, soirée, soie bleue*, etc.

Ici, l'*e* est à peu près muet dans toutes les circonstances; mais en est-il de même dans les mots *cheval, chemin, cheminée*, ou l'*e* de la première syllabe est plus ou moins prononcé par quelques-uns?

Songez que la même chose se rencontre parfois en anglais comme pour le mot *prayer*, que Webster considère comme monosyllabique ou dissyllabique *ad libitum*. La même remarque peut être faite pour la syllabe finale des mots allemands *gehen, stehen*, etc.

La suppression de cet *e* deviendrait donc d'autant plus malaisée que l'emploi en est moins bien défini; quant à lui disputer sa place à la fin d'un mot, à moins que le mot suivant ne commence par une consonne semblable à celle qui le précède : *pente rapide = pent rapide, pente douce = pentt douce*, ce serait jeter la confusion dans nos formes grammaticales.

Si, dans le premier exemple, l'on pourrait, en langage familier, ne pas prononcer cet *e* muet dans *pente,* l'on ne ferait certainement pas bien de l'omettre dans le deuxième cas.

Mais quelle que soit sa valeur phonétique, nous ne saurions supprimer cet *e plus ou moins muet,* puisqu'il forme une syllabe *qui se fait toujours sentir en style soutenu* et que la liaison peut en dépendre.

Prenons par exemple : *les lianes les enchaînent et des plantes y prenant racine,* nous voyons que les syllabes *es* dans *lianes, ent* dans *enchaînent* et *es* dans *plantes* ne peuvent pas être utilement supprimées; car si la liaison entre le *t* de *enchaînent* et le mot *et,* commençant un autre membre de phrase, ne saurait se faire, comme entre l'*s* de *plantes* et l'*y* suivant, ces *e* muets se font toujours sentir dans le discours soutenu.

De là cette autre difficulté plus apparente que réelle dans la conjugaison des verbes; car les trois personnes du pluriel sont partout terminées par *ons, ez, ent* ou *ont* respectivement, et les consonnes *s, z, d* ou *t* peuvent occasionnellement se lier avec la voyelle suivante. Il n'y a que la lettre *n* qui ne se prononce jamais et qui doit être supprimée partout.

Ces trois personnes se termineraient ainsi par *on, é, e* ou *o* devant une consonne et par *ons, ez, et* ou *ont* devant une voyelle.

Nous avons ensuite les trois personnes du singulier qui se terminent par *s, s, d* ou *t* à l'exception : 1° du présent de l'indicatif des verbes de la première conjugaison qui se terminent par *e, es, e* et dont la première et la troisième peuvent s'élider : *il aime à voir* comme si l'on écrivait *il aim'à voir,* ce que je recommanderais tout particulièrement; 2° du présent

de l'indicatif du verbe *avoir*, du passé défini de la première conjugaison et du futur de tous les verbes qui se terminent par *ai*, *as* et *a*.

La forme *ai* n'entre jamais en liaison; mais la forme *a* se lie par (-t-) que je propose de supprimer en ajoutant ce *t* directement au verbe, si la liaison doit se faire : *at-il? aimat-il? verrat-il?* comme s'il y avait régulièrement : je *verrai*, tu *verras*, il *verrat;* j'*aimai*, tu *aimas*, il *aimat;* j'*ai*, tu *as*, il *at*, etc.

Ce qui revient à dire : 1° que l'*e muet peut ne pas avoir partout un son plein, mais qu'il ne saurait être supprimé qu'après une voyelle à la fin des mots*, si l'oreille doit être satisfaite, même dans le discours familier, et 2° que la liaison entre un verbe et le mot suivant se fait normalement par un *r* à l'infinitif des verbes de la première conjugaison, par *s* ou *z* pour les deux premières personnes du singulier et du pluriel et par *t* ou *d* pour la troisième personne du singulier comme du pluriel, sauf les exceptions indiquées plus haut.

Ainsi, en tenant compte de ces observations et de celles du chapitre précédent sur les mots *dans*, *donc*, *dont*, *grand*, *rang*, *sang*, *fond*, *fois*, *froid*, *pied*, *neuf*, *œuf*, *bœuf*, *chef*, *gentil*, *beaucoup*, *moins*, *trop* et *cinq*, comme de toutes façons nous sommes obligés de le faire, il n'y a pas de quoi effrayer les plus timides.

En un mot, la liaison se fait, en général, selon des règles assez bien définies, c'est-à-dire entre le déterminatif ou le qualificatif placé devant le mot auquel il se rapporte, entre le sujet et le verbe, etc.; mais surtout bien moins souvent qu'on n'affecte quelquefois de le penser, à la pause, avec la nasale et le d *ou* t *et l'*s *précédés d'autres consonnes sonores.*

LES LETTRES A DOUBLE EMPLOI ET LES CONSONNES DOUBLES

Pensez-vous après cela qu'il y aurait un inconvénient quelconque à remplacer *c* par *s* (dur) devant *e* et *i* dans *glace*, *trace*, *cercle*, *cigale*, *citron;* *s* (doux) par *z* entre deux voyelles dans *rose*, *usine*, *église*, *ruse*; *ç* par *s* (dur) dans *garçon*, *limaçon*, *façade;* *ge* par *j* devant *a* et *o* dans *pigeon*, *orgeat*, *geai*, *plongeon;* *g* par *j* dans *tige*, *singe*, *cage*, *juge*, *fragile*, *givre*, *loge*, *orange;* *t* par *s* (dur) devant *i* suivi d'une autre voyelle comme dans *nation*, *martial*, *nuptial*, et enfin *k*, *ch*, *q* et *qu* par *c* (dur) dans *kola*, *moka*, *écho*, *chrétien*, *coq*, *manque* et *piqûre?* Je vous fais remarquer mon insistance à préciser la valeur des signes en remplaçant les uns par les autres.

La raison en est que je tiens à **conserver à chaque signe un son précis et invariable, quelle que soit la combinaison dont il fait partie.**

En écrivant par exemple *rose* et *ruse* avec *z* pour *s* (doux), *roze* et *ruze*, je ne tiens pas à replacer *glace* et *trace* écrits : *glase*, *trase*, dans le même cas qu'étaient *rose*, *ruse*, *martial* et *nasion* changés en *roze*, *ruze*, *marsial* et *nasion*, par rapport à l'*s* dur entre deux voyelles.

Ainsi le *c*, comme le *g* du reste, serait prononcé *que*

et *gue* non seulement devant *a*, *o* et *u*, mais aussi devant *e* et *i* dans *qui*, *que*, *quel*, *képi*, *kilo*, *écho* et *chrétien* : *ci*, *ce*, *cel*, *cépi*, *cilo*, *éco* et *crétien*.

Il est vrai qu'on eût pu remplacer *c*, *ch*, *q* et *qu* par *k* et écrire *ki*, *ke*, *kel*, *képi*, *kilo*, *éko*, *krétien*, *marke* et *pikûre*; mais vous conviendrez que pour une demi-douzaine de mots très usités, sans doute, vous en eussiez eu des centaines plus étranges encore avec *k*, sans oublier d'ailleurs qu'en latin la lettre *k* est d'un usage fort restreint et que la forme du cappa est devenue notre *x*.

Cette lettre *x* qui se prononce *cs* dans *axe*, *fixe*, *luxe*, *excès*, *exprès*, *exposer*, *excepté*, et *gz* dans *exil*, *exact*, *exercice*, *examiner*, *exiger* devrait posséder une marque spéciale pour les deux cas. Aussi proposons-nous de conserver l'*x* actuel pour l'articulation de *cs* et de renverser simplement cette lettre (x) quand il s'agit de *gz* dans exil, exact, etc.

Enfin nous arrivons aux doubles consonnes, et je me demande, en face d'un manque absolu de règles, pourquoi l'on écrit tantôt avec une seule consonne et tantôt avec redoublement de cette même consonne des mots dans lesquels la prononciation est absolument identique, comme dans *égale* et *intervalle*, *ville*, *fragile* et *utile*, *trappe* et *chape*, *marmotte*, *camelote*, *dévote* et *capote*, *corolle*, *obole et parole*, *couronne*, *corone* et *caronade*, *honneur et honorer*, *dame*, *gramme* et *entame*, *sonnet* et *sonore*, *Jeanne* et *profane*, *cantonale* et *cantonnier*, *camionneur* et même *camioneur*, etc., etc.

Nous pourrions y ajouter *canne* et *cane*, *pille* et *pile* et d'autres encore, si nous n'avions pas déjà fait justice des homonymes; mais veuillez me dire, si vous écrivez *addition* avec deux *d* parce que vous les faites sentir dans la prononciation, pourquoi vous mettez

deux *c* dans *accolade*, quand il n'y en a qu'un seul de prononcé[1] et que la formation de ces deux mots, comme des centaines et des milliers d'autres, est absolument identique?

C'est là précisément la raison, me direz-vous; c'est l'étymologie qui nous sert de guide ici!

Fort bien! mais pourquoi me défendez-vous alors d'écrire *fantôme* et *fantaisie* avec *ph* au lieu de *f* comme dans leurs congénères *pharmacien* et *photographe*, et sans *th trône* et *trésor*, quand vous l'exigez dans *théorie?*

Sans doute! mais l'usage le veut ainsi, et Bescherelle vous répond pour nous que *filosofie* se prononce comme *philosophie*, mais **qu'il paraîtrait étrange de l'écrire ainsi.** Sans l'usage, soyez-en bien certain, l'on écrirait encore *advis*, *advocat*, *mestre*, *escholier*, *nepveu*, *niepce*, *sçavoir*, *septmaine*, *phantosme* et *cuict* comme *damné*, *clef*, *faulx*, *doigt*, *sept*, *vingt*, etc., etc.

Alors ce ne sont donc point les étymologistes qui nous font écrire avec une *h huile* de *oleum*, *huissier* de *ostium* et *huître* de *ostreum?*

N'en parlons pas, devant Horace, Virgile et Cicéron!

Et Aristophane et le sage Platon, que diraient-ils de vous voir écrire *holocauste* et *olographe* l'un avec *h* et l'autre sans *h*, quoique les deux mots sortent du même radical ὅλος?[2]

C'est l'usage malheureusement...

Ainsi vous cédez pas à pas sur toute la ligne à l'ignorance et aux préjugés sans espoir de jamais reconquérir une seule des positions perdues, et l'idée ne vous vient pas d'éclairer vous-même ce chaos que vous n'avez pas su empêcher de naître!

1. Voir page 30, § 3, fin. — 2. Entier (brûlé ou écrit).

Vous savez bien cependant que si les Latins écrivaient *attingere* de *ad-tingere*, *colligere* de *con-legere*, *illimitare* de *in* (pour non)-*limitare*, *immergere* pour *in-mergere*, ils n'écrivaient pas *emmergere* de *ex-mergere*, puisque l'*e* de *emergere* était long de sa nature, et ils continuaient à accentuer *attingere* comme *tingere*, *colligere* comme *legere*, *illimitare* comme *limitare* et *medullaris* avec l'accent tonique sur *a* et non pas sur l'*u* comme dans *medulla*.

L'*a* bref dans *ad* est tout simplement devenu long dans *attingere* sans influencer la prononciation, tout comme l'*u* long de *medulla* est resté long dans *medullaris;* car autrement il serait devenu bref, ce qui est formellement controuvé par la versification.

Encore si nous avions conservé l'accent tonique placé si mal à propos sur toute voyelle précédant une double consonne, il ne serait que juste de conserver e redoublement; mais, d'après Bescherelle lui-même, « le *double b* n'est senti que dans *abbé* et *abbaye* et leurs dérivés; le *double d* dans peu de mots également, tels que *adducteur*, *reddition*, *addition* et leurs dérivés.

« Le *double l* ne se fait entendre que 1° au commencement des mots composés dont le simple commence par un *l*, comme dans *illégal*, *illégitime*, *illimité*, *collatéral*, *collectif*, *collège*, *collision*, *collogue*, *collusion*, où le premier *l* a remplacé un *n;* 2° dans les terminaisons *llaire* et *llation* de **mots sortant du langage ordinaire** comme *armillaire*, *buccellaire*, *codicillaire*, *maxillaire*, *médullaire*, *pupillaire*, *appellation*, *interpellation*, *oscillation*, *titillation*, *vacillation* et leurs dérivés.

« **L'usage ayant simplifié la prononciation, ce qui a lieu pour tous les mots scientifiques qui**

passent dans la langue usuelle, on prononce avec un simple *l* toute une série de mots en tous points semblables aux précédents tels que *ollaire*, *bullaire*, *collation*, *décollation*, *distillation* et *colline*.

« Le *double m* se fait sentir seulement dans *immense*, *immortel*, *commensurable*, *commuer* et dérivés, et dans quelques mots d'origine étrangère comme *mammifère*, *grammaire* et dérivés, ainsi que dans les noms propres *Emma*, *Emmaüs*, *Jemmapes*, *Ammon*, etc.; le *double n* dans *annales*, *annuler*, *connivence*, *inné*, *innombrables*, *innover* et quelques noms propres; mais point dans *année* et *anneau*.

« Le *double r* seul se fait entendre dans tous les mots où il se trouve, à l'exception cependant du mot *irriter* et de ses dérivés; toutefois il faut remarquer que quelques-uns de ces mots n'admettent le redoublement que dans le discours soutenu, et que dans les noms propres l'on ne prononce ordinairement qu'un *r*. »

Que l'on conserve donc la double consonne dans les mots précités ou qu'on la remplace par un accent ou de toute autre manière, **en attendant que l'usage en ait également simplifié la prononciation;** mais qu'on la supprime partout ailleurs où elle n'a que faire, d'autant plus volontiers que, malgré la prétendue raison étymologique, *l'on ne fait*, d'après Bescherelle, *jamais sentir les doubles c*, *f*, *p*, *s* et *t*.

Je dis sentir; car il est impossible de prononcer les doubles consonnes l'une à la suite de l'autre sans s'arrêter ou sans y intercaler un *e* muet. Et tout ce que l'on peut y faire sentir se réduit à une intonation plus forte de la voyelle précédente, c'est-à-dire à un accent tonique supplémentaire.

L'ORTHOGRAPHE ACTUELLE ET CELLE DE NOS PÈRES

Il serait inconcevable, en vérité, de nous cramponner à des formes qui n'ont d'autre valeur que nos préjugés ; mais, que dis-je? notre orthographe est tout aujourd'hui. Une demande d'emploi bien tournée et partant bien française sera impitoyablement rejetée par une administration quelconque, si l'impétrant a eu le malheur d'y faire une faute d'orthographe ; tandis qu'une lettre insipide, bien orthographiée, est un brevet de capacité pour l'intelligence la plus obtuse.

M. Renard nous affirme qu'en 1889, sous le ministère Freycinet, une faute d'orthographe très bénigne, à l'examen de Saint-Cyr, faillit rejeter dans les rangs une vingtaine de futurs généraux français!

Et qui donc oserait affirmer n'avoir jamais hésité à écrire un mot quelconque au courant de la plume?

Chaque instituteur a son dictionnaire sous la main, dit M. Renard, et l'inspecteur en a deux.

Napoléon Ier, qui n'avait pas le temps de se rafraîchir la mémoire, recouvrait tout simplement d'une tache d'encre les endroits douteux!

L'illustre Champollion, qui découvrit le mystère des

hiéroglyphes, écrivait toujours *appercevoir* avec deux *p*, et l'on prétend que le manuscrit de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* fourmille de fautes d'orthographe.

Que dis-je? le maréchal de Saxe, à qui l'on demandait s'il voulait être de l'Académie française, n'orthographiait pas mieux que ses soldats en répondant : **sa m'irait comme une bag à un chas**, et les carnets de nos cuisinières ressemblent, sous ce rapport, aux lettres de Mme de Sévigné qui écrit **jenaurai** pour *je n'aurais*, par exemple.

Aussi permettez-moi de faire passer sous vos yeux quelques échantillons de notre orthographe à travers les siècles; mais veuillez remarquer que le plus ancien monument que nous ayons de la langue française n'est pas le *Serment de Louis le Germanique* à Strasbourg, en 841, ni les *Loix des Normands*, par Guillaume le Conquérant, mort en 1087, ni les *Sermons de saint Bernard*, mort en 1156, puisque les mots latins qui émaillent ces textes sont à peine déguisés; mais bien l'*Histoire de la conquête de Constantinople*, par les Français et les Vénitiens, de Ville-Hardouin, en 1207, avec l'orthographe que voici :

Sachiez que 1198 ans après l'incarnation nostre segnor J.-C. al tens Innocent III. Apostoille de Rome et Philippe (Auguste ou second) roy de France, et Richard, roy d'Engleterre, ot un sainct home en France, qui ot nom Folques de Nuilli; cil Nuilli siest entre Lagny sur Marne et Paris: et il ere prestre et tenoit la paroiche de la ville: et cil Folques dont je vous dy, comença à parler de Dieu par France et par les aultres terres entor, et nostre sires fist maint miracles par luy...

Dans les *Assises de Jérusalem* rédigées en 1369, dans une ville remplie de Français, nous lisons :

Quant la sainte cite (é) de Jerusalem fu conquise sur les ennemis de la croix, en l'an M.XC.IX. par un vendredi, et remise el pooir des feaulx. Jesu-C. par les pelerins qui s'ehmurent a venir conquerre la, par le preschement de la croix, qui fu preschee par Pierre l'Ermite, et que les princes et les barons qui l'orent conquise, orent ehleu a roy et a seignor dou royaulme de Jerusalem le duc Godefroy de Buillon...

Cent ans plus tard, au XVe siècle, Villon, dans sa *Ballade* aux ennemis de la France, orthographie comme suit :

Rencontre (é) soit de beste feu gectant
Que Jason vit, querrant la toison d'or;
Ou transmue d'homme en beste, sept ans,
Ainsi que fut Nabugodonosor;
Ou bien ait perte, aussi griefve et villaine,
Que les Troyens pour la prinse d'Heleine;
Ou avalle soit avec Penthalus;
Ou plus que Job, soit en griefve souffrance;
Tenant prison avec Dedalus;
Qui mal voudroit au royaulme de France.

Au XVIe siècle, Rabelais orthographie ainsi la lettre que Grangousier *escripvoit* à Gargantua :

La ferveur de tes estudes requeroit que de long temps ne te revocquasse cestuy philosophicque repos, si la confiance de nos amys et anciens confederez n'eust de present frustré la seureté de ma vieillesse. Mais puisque telle est ceste fatalle destinee, que par iceulx soye inquietté : esquels plus ie me reposoy, force m'est de rappeler au subside des gens et biens qui te sont par droict naturel affiez.

Car ainsy comme debiles sont les armes au dehors, si

le conseil n'est en la maison : aussy vaine est l'estude qui an temps opportun par vertu n'est executé, et a son effect reduict. Ma deliberation n'est de provocquer, ains d'appaiser : d'assaillir, mais de deffendre : de conquester, mais de garder mes feaulx subjects, et terres hereditaires. Esquelles est hostillement entré Pichrochole sans cause ny occasion et de iour en iour poursuict sa furieuse entreprinse, avec excez non tolerables a personnes libres.....

Au XVIIe siècle de Ceriziers écrivait ainsi l'éloge de Saint-Aubin :

Dez trois Aubins ou Albins dont l'Église célèbre auiourd'hui la memoire, ie choisis l'Euesque d'Angers. La Pattrie ne m'oblige point à cette préférence, puisque ce m'est peu de gloire d'estre son compatriote, si ie ne suis son Imitateur. Les Saints n'ont point de Païs en terre parce que tous les hommes y naissent pêcheurs ; ils sont tous originaires du Ciel, dont nous sommes tous étrangers, tandis que nous serons pelerins. Se vanter d'auoir pris naissance dans le mesme lieu qu'un Illustre, c'est dire, qu'on est né ennemi de Dieu au même endroit que lui.....

Au XVIIIe siècle nous lisons dans la préface à la 3e édition du dictionnaire de Trévoux, 1760:

A l'égard de l'orthographe, on a suivi une méthode particulière, laquelle, comme on l'espéroit, a été universellement approuvée. Ce point n'étoit pas un des moins embarrassans à cause de la diversité des sentimens qu'il y a en cette matière entre plusieurs bons auteurs, sur tout pour tout ce qui regarde les lettres qui ne se prononcent pas. Car c'est une **chose étrange** *qu'avec tous les soins qu'on se donne depuis si longtems pour perfectionner et fixer notre langue, on n'ait pû*

encore établir une uniformité parfaite sur cet article. **Les uns prétendent qu'il faut écrire comme on parle et supprimer sur le papier la lettre qu'on supprime dans la prononciation.** *Les raisons qu'ils en apportent sont premièrement, qu'***elles sont inutiles,** *puisqu'elles ne font point de son, et qu'elles ne se prononcent pas; secondement, qu'***elles sont un écüeil pour les étrangers,** *qui étudient notre langue et qui n'ayant point de règle sûre et générale pour discerner les lettres muettes de celles qu'il faut prononcer, s'y trouvent souvent pris, et prononcent* **Mestre de Camp** *comme* **Maistre d'École,,** *ou* **Maistre d'École** *comme* **Mestre de Camp,** *supprimant ou faisant sonner la lettre* **s** *également dans ces deux mots.*

Les autres conviennent bien de l'embarras *qu'il y a pour les étrangers, si l'on veut conserver ces lettres,* **mais non pas de leur utilité.** *Car* **servant à marquer l'origine** *des mots français, et le rapport qu'ils ont aux langues étrangères dont ils sont dérivez, ils soûtiennent qu'***elles leur sont essentielles et d'un très grand secours pour les entendre.** *Ils disent que comme chaque langue a ses usages et ses difficultez, la nôtre a aussi les siennes,* **auxquelles ceux qui veulent l'apprendre doivent s'assujettir;** *et que ce n'est pas à nous à accommoder notre langue au goût des étrangers, mais que c'est aux étrangers à s'accommoder au goût de notre langue.*

Comme ces raisons sont bonnes de part et d'autre et qu'il y a toujours de l'inconvénient, soit à mettre les lettres muettes, soit à les supprimer, on a pris un milieu, où il paraît que tout le monde trouvera son compte. Car d'un côté, pour contenter ceux qui veulent qu'on les retienne, on les a conservées; et de l'autre pour donner

moyen aux Etrangers de les discerner de celles qu'on doit prononcer en parlant, on les a mises en caractère différent et plus petit.

Ainsi on a écrit, EsPE'E, COMpTE, pour marquer que la lettre **s** *dans le premier, et la lettre* **p** *dans le second, ne se prononcent pas. Le lecteur jugera par ce trait particulier du soin qu'on a eu d'aplanir toutes les difficultez, et d'aller au devant de tout ce qui pourrait arrêter les lecteurs les moins versez dans notre langue.....*

Mais ce dictionnaire marque en outre la prononciation ouverte ou fermée de l'**e** : **tèrme, pèrsonne, découvèrtes, chèf, cèrf, Calisthénes, posséde, régle, espéces**; il indique l'**e** muet : **vuë, devenuë**; l'**u** muet dans **feüille, écüeil**; prévient que l'**u** est séparé de **ant** dans **joüant**; place un accent circonflexe sur l'**u** de **soûmettre, ajoûter, toûjours** et écrit **autôritez, versez** avec **z** et, sans accent sur l'**e**, le pluriel de **autôrité, versé**, et sans remplacer encore, **oi** par **ai** dans **savoit, étoit**, etc., etc.

Que peut-on conclure de ces faits, sinon que **l'orthographe n'est pas la langue affinée par nos écrivains et conservée dans la bouche du peuple qui ne savait ni lire ni écrire?**

En sera-t-il de même dans quelque temps d'ici avec la diffusion obligatoire de l'orthographe universitaire, quand il n'est pas rare d'entendre aujourd'hui déjà *ékestre, ékitation, kintuple, likéfier* pour *écüestre, écuïtation, cuïntuple, licuëfier*, mots que l'on écrit *équestre, équitation, quintuple, liquéfier* tout comme s'il s'agissait d'*équité*, de *séquestre* ou d'une simple *liquidation;* non pas que je m'en plaigne, puisque, le sachant, l'on pourrait me prendre pour un sportsman, un financier ou un chimiste; mais parce que je crains d'être taxé

d'ignorance, si je ne prononce pas *promptement* et *dompter* avec *m* et *p*, ou si je dis *gageüre* pour *gajeure*.

On sait son orthographe et on veut nous le montrer!

Et nous nous amusons d'un fat, qui fait étalage de sa mémoire en prononçant comme on écrit et le sourire ne monte pas jusqu'à nos lèvres devant l'érudition puérile des auteurs, qui ont cru se distinguer en écrivant autrement qu'on ne prononçait!

La forme des mots *tens*, *cors*, *fu*, *fius*, *raconte*, *vers*, *eus*, etc., prouve surabondamment que la prononciation du XIIIe siècle était sensiblement la même que la nôtre et, par conséquent, l'orthographe de la Renaissance, pour les mêmes mots, *temps*, *corps*, *fust*, *fils*, *racompte*, *verme*, *eulz*, etc., de moins en moins conforme à la prononciation! (Voir aussi pp. 260 et 261.)

L'on ne sait donc pas comprendre que **l'orthographe ne peut être que la combinaison variée des lettres de l'alphabet pour représenter la parole et n'est pas plus la langue elle-même que la notation musicale n'est la musique!!**

Lorsqu'il y a peu d'années l'on découvrit dans les fouilles de Delphes une tablette de bronze encore tout imprégnée du souffle harmonieux d'un beau chant grec, on s'est bien gardé d'en remettre simplement une photographie aux choristes qui devaient nous en faire goûter le charme. Ils en auraient été ravis comme nous le sommes tous à la contemplation des hiéroglyphes sur l'obélisque de Louqsor!

Aussi le phonographe d'Edison, qui n'a jamais appris l'orthographe universitaire, reproduira-t-il dans dix mille ans le dernier discours du président Carnot avec une exactitude plus vraisemblable que notre orthographe étymologique la plus compliquée.

INANITÉ
DES PRÉTENTIONS ÉTYMOLOGIQUES

Voyons un peu ce qu'en dit A. Darmesteter, l'un des plus illustres d'entre les étymologistes :

« La période qui s'étend du ve au xe siècle est la plus féconde en transformations. Les voyelles et les consonnes s'altèrent avec une telle rapidité qu'au bout de quatre ou cinq siècles *les mots ont totalement changé d'aspect et qu'on se trouve en présence d'une langue nouvelle.* C'est dans cette période que se constituent les traits les plus importants de la prononciation française. Les changements que subit alors le latin donnent la clef de la plupart des changements ultérieurs. Les atones disparaissent ou s'assourdissent; les voyelles accentuées sous l'action du temps fort (accent tonique) s'allongent, si elles sont brèves, et se diphthonguent ou se transforment. Les groupes de consonnes se simplifient; les consonnes simples s'affaiblissent entre deux voyelles. Un besoin pressant d'euphonie supprime tout ce que le système des consonnes latines peut avoir de dur, et fait disparaître les heurts de sons que peut amener la disparition de certaines voyelles. Ainsi :

camera	devint d'abord	*camra*	et plus tard	chambre.
sabulum	—	*sablum*	—	sable.
tabula	—	*tabla*	—	table.
canabem	—	*chanéve*	—	chanvre.
orphanum	—	*orfene*	—	orphelin.
peregrinum	—	*peregrin*	—	pèlerin.
furnum	—	*forn*	—	four.
bovem	—	*buof*	—	bœuf.
satis	—	*sez*	—	assez.
altare	—	*altel*	—	autel.
taurum	—	*tór*	—	taureau.
negare	—	*neiier*	—	nier.
pluvia	—	*plovia*	—	pluie.
examen	—	*essamen, essain*	—	essaim.

Etc., etc.

« De cette chute résulte une nouvelle conséquence d'une importance capitale : La syllabe accentuée du mot latin devint la dernière syllabe sonore du mot français. Tous les mots de formation populaire se terminèrent donc par un temps fort ou par une syllabe en *e* féminin précédé du temps fort. Ce caractère fut si notable qu'il s'imposa désormais à tous les mots de formation ultérieure, populaire ou savante, ou empruntés à d'autres langues.

« Du XIe au XVIe siècle, les voyelles subissent des modifications sous l'action de certaines consonnes voisines. Parmi les diphthongues, quelques-unes disparaissent, en se transformant en voyelles. De nouvelles diphthongues naissent par suite de la vocalisation de consonnes. De nouveaux hiatus sont produits par la chute de consonnes médiales. Des voyelles nouvelles, les voyelles nasales, qui commençaient à naître dans la première période, reçoivent un développement considérable. Ainsi :

Le mot	*séc*	devient	sèc.
—	*mésse*	—	mèsse.
—	*sairement*	—	serment.
—	*alaigre*	—	allègre.
—	*fraisle*	—	frêle.
—	*chalciée*	—	chaussée.
—	*giel*	—	gel.
—	*annum*	—	an'n = an.
—	*findit, féndet*	—	fen't, fan't.
—	*mutare, muder*	—	muer.
—	*carruca, charruque*	—	charrue.
—	*patrem, pédre*	—	père.
—	*fidem*	—	feit, fei, foi.

« Du XVIe au XVIIIe siècle, *é* fermé accentué devient *è* ouvert toutes les fois qu'il est suivi d'une consonne persistante : auparavant on disait : *échéc*, *chéf*, *féve*, *éle* (aile), *pére*, *mére*, *frére*, *amér*, etc.

« Peu à peu l'on se mit à prononcer comme nous le faisons aujourd'hui : échèc, chèf, etc.

« L'*e* est resté fermé quand il n'était suivi d'aucune consonne ou que la consonne suivante (notamment *r* finale) avait cessé d'être prononcée. Ainsi :

bergé (berger)	devint	bergère.
le *bœuf* gras (beú)	—	beùf.
chouse	—	chose.
charretier	—	chartier.
belouse	—	blouse.
foible (fouèble)	—	faible.
cuirée	—	curée, etc., etc.

et il conclut comme suit : Nous venons de retracer à grands traits les profondes transformations subies par la langue, des origines latines jusqu'à nos jours. Ce qu'on observe dans ces actions accomplies avec une étonnante régularité, c'est une tendance à la contraction, à la prononciation de plus en plus rapide des mots... La langue tendrait au monosyllabisme si elle

ne réparait au moyen de la composition et de la dérivation les effets de la contraction des mots. Un exemple rendra visible au lecteur cette double évolution du latin parlé en Gaule depuis la conquête romaine jusqu'aujourd'hui. Soit la phrase : *Voici le soleil qui disparaît derrière ces nuages*. Nous la prononçons : *Vwacil solèy ki disparè dèryère cé nüaj.*

« Décomposée en ses éléments étymologiques, elle renferme les mots ou les suffixes latins : *Vide. ecce. hic. illum. sol-iculum. qui. disparescit. de retro. ecce, istos, nubiaticos.*

« En latin classique on pourrait dire plus brièvement : *Vide solem post has nubes abeuntem.* »

Nous y voyons, en effet, des mots latins, comme en anglais nous voyons des mots français, mais la structure y est allemande comme elle est française en ce latin[1].

Jamais adversaire n'a mieux démontré l'inanité des prétentions étymologiques; mais admettons toutefois que l'étymologie en orthographe *soit chose intéressante sinon utile*, et que nous proposions d'écrire :

lärecin	pour	larcin	de latrocinum,
faûrge	—	forge	de fabrica,
paraûle	—	parole	de parabola,
doûte	—	août	de augustum,
çarceille	—	sarcelle	de querquedula,

il n'y aurait qu'un cri pour nous taxer de folie, et cependant nous n'aurions essayé de faire logiquement que ce que l'on a fait maladroitement jusqu'ici.

En fait, le mot latin *latrocinum*, prononcé *latrokinum*, fut prononcé *ladrekine* au ve siècle, devint *larecin* au xe, et *larcin* un peu plus tard.

1. Voir page 256, fin.

Nous mettions donc un accent circonflexe sur l'*a* pour rappeler la chute du *t* et puis du *d*; nous placions un *e* muet après l'*r* pour remémorer l'*e* de l'écriture *romane*, qui elle-même remplaçait ainsi l'*o* de l'écriture *latine;* et nous ajoutions un *e* muet avant l'*i*, pour indiquer la chute de la syllabe finale.

Le mot *faûrge* se justifierait de la même façon, si l'on veut bien se rappeler que le mot latin *fabrica* s'écrivait d'abord *favrega* et *faurga* ensuite, avant de devenir *forge*.

Le mot *paraûle* se déduirait fort bien du mot latin *parabola* en passant d'abord par la forme *paravla* du ve siècle, de *paraule* du xe siècle, pour aboutir à notre *parole*.

La forme *âoûte*, dérivée du latin *augustum* devenu *agostum*, puis *aost* et enfin *août* tout en se prononçant *ou* et quelquefois encore *aoute*, ne serait donc pas un contresens étymologique!

Enfin le mot *çarceîlle* de *querquedula*, qu'au temps d'Auguste on prononçait *kerkédoula* devint *cercedla* (prononcé kerkedla) au ve siècle, *cercedle* au xe et *cercelle*, un peu plus tard, pour aboutir à *sarcelle*. En l'écrivant *çarceîlle* nous n'aurions fait que rappeler à nos bambins comme à nos cuisinières et même aux chasseurs la noblesse de ce canard!

Au lieu de cela, qu'ont fait les étymologistes? Voici : Nous avons dans les mots *air*, *frais*, *j'ai*, *fait*, *lait*, *aîné*, *baleine*, *dey*, *raison*, *saison*, *faîte*, *trait*, *reine* et *neige* les combinaisons *ai*, *aî*, *ei* et *ey*, qui tantôt se prononcent *é* et tantôt *è*, sans rien préciser.

Il semble que si l'on s'était servi partout de l'accent circonflexe sur l'*î* pour indiquer le son de *è*, comme dans *aîné* et *faîte* ou bien de la forme *ai* pour le son de

è et de celle de *ei* pour *é*, la raison étymologique eût été saine et sauve; mais en regardant de près l'on s'étonne de voir que *aîné*, du celtique *henydd*, devrait être épelé *einé* et *baleine*, du grec φάλαινα, *balaine!*

Ne s'exagère-t-on pas la valeur étymologique pour la réminiscence de la dérivation par un *a*, un *e* ou un *i* dans *frai* de *frigere*, *j'ai* de *habere*, *fait* de *facere*, *saison* de *statio*, *faîte* de *fastigium*, *raisin* de *racemus*, *raison* de *ratio*, *gai* de *gaudere*, *trait* de *trahere*, *reine* de *regina*, *vrai* de *verax*, *maître* de *magister* et *neige* de *nix?*

Nous serons peut-être plus heureux avec deux autres séries de mots qui possèdent le son de *o* représenté par *au* dans *aube*, *autel*, *jaune*, *saule*, *chaud*, *maux*, et par *eau* dans *eau*, *beau*, *peau*, *manteau*, *morceau*, *caveau*, *chapeau*, *troupeau*, *roseau*, *bateau*, *fourneau* et *corbeau*.

En admettant que la raison étymologique nous fasse écrire la première série par *au* au lieu de *o* pour conserver l'*a* du radical, il faudrait y ajouter tout d'abord *fourneau* de *fornax* et *corbeau* de *corvus* ou κόραξ et ensuite, si dans la deuxième série nous admettons l'*e* dans *beau* du celt. *bel.*, dans *peau* de *pellis*, dans *manteau* et *morceau* du bas latin *mantellum* et *morcellius*, il est bien douteux que l'on ait voulu conserver un soupçon de la forme celtique *even* dans *eau* de *aqua!* Que dire alors de *eau* dans *caveau* de *cavus*, *chapeau* de *caput*, *troupeau* de *turba*, *roseau* de *rivus* et *bateau* du celt. *bat*, où il n'y a ni *a* ni *e* à conserver?

Étudions à présent les syllabes *er*, *es*, *et*, *ez*, *est*, qui se prononcent *é* dans *berger*, *dîner*, *nez*, *assez*, *et* (conj.), *mes*, *tes*, *ses*, etc.; *este* dans *est* et *ouest*; *è* dans *est* (verbe), *jouet*, *volet*, et *èr* dans *hiver*, *ver*, *mer*, *fer*.

Comme nous avons à côté de *dîner* la forme *dîné*, l'on ne voit pas bien pourquoi nous n'écririons pas de

même *bergé* de *vervex*, *né* de *nasus*, du moment que l'on ne s'est pas arrêté à la forme *nai*, *assé* de l'italien *assaï* pour ne pas le faire dériver du celt. *asse*, *mé*, *té*, *sé* de *mei*, etc., *jouè* de *jocari*, *volè* du radical *vol*, et *vèr hivèr*, *fèr*, *mèr*, puisque l'on n'a pas jugé à propos de remplacer par un *e* muet, comme dans bien d'autres cas, les syllabes perdues, dans *vermis*, *hibernum*, *mare*, *ferrum*.

Il est donc évident que les consonnes *r*, *s*, *st*, *t*, *z*, ne servant qu'à modifier la voyelle *e* dans *berger*, *volet*, etc., peuvent être remplacées avantageusement soit par l'accent aigu, soit par l'accent grave ainsi que les combinaisons *ai*, *aî*, *ei* et *ey* dans *plaine*, *baleine*, etc., et qu'il en est de même de *au* et *eau* pour *o* et *ô* dans *autel* et *corbeau*, de *œ* et *œu* pour *e* dans *œil* et *bœuf*, et de *eu* et *eû* pour *u* et *û* dans *eut* et *eûmes* : toutes combinaisons inutiles sinon répréhensibles.

Mais à quoi bon rechercher **les raisons étymologiques** qui **ne serviraient guère aux érudits**, vous le voyez; **tandis que la masse des lecteurs ne se doute même pas que les difficultés de notre orthographe ne lui sont imposées que pour leur plaire et les favoriser**.

Enregistrons seulement pour la forme que l'*y* représente ici un *i* dans *tyran*, là deux *ii* dans *foyer*, et plus loin la demi-voyelle ou consonne *ye* dans *yacht* comme *ï* le fait dans *païen*.

Remarquons ensuite que *ai* se prononce dans le mot *faisant* comme un *e* muet, qui lui-même devient *a* dans *femme*, *solennel*, *violemment*, etc.; qu'il est remplacé par *œ* dans *œil* comme l'est *eu* par *œu* dans *bœuf* et *œuf*, et enfin qu'il ne se prononce point après une voyelle à la fin des mots, *pie*, *grue*, *nuée*, *pluie*, *poupée*, *incendie*, *fumée*, *fée*, *soirée*, *jolie*, *bleue*, *vie*, etc.

Admirons aussi les 16 combinaisons *an*, *am*, *ang*, *en*, *ean*, *em*, *in*, *im*, *ain*, *aim*, *ein*, *on*, *om*, *um*, *un* et *eun*, pour indiquer les nasales, qui de fait se réduisent à 4 seulement : *an*, *in*, *on*, *un*, et écrivons *anfant*, *tanbour*, *silance*, *Jan*, *étan*, *tanple*, *jardin*, *tinbre*, *refrin*, *din*, *plin*, *sonbre*, *parfun*, *à jun*...

N'allez pas vous récrier pour la perte de l'*m* dans *tambour;* il n'a sa raison d'être que dans l'arabe *altambor*, où il est prononcé, ainsi que l'*e* dans *Jean* de l'hébreu *Jehohhanan*. Si l'on avait été logique on eût écrit enfant avec *i* au lieu de *e* comme dans *infanterie*, imitant en cela les pieux Hébreux, qui écrivaient *Jéhovah* et prononçaient *Adonaï* de peur de prendre en vain le nom de Dieu.

N'oublions pas cependant que *in* (i-n) et *un* (eu-n) ne correspondent pas plus aux sons *è-n* et *eu-n*, qu'ils sont censés représenter, que *en* ou *em* au son de *a-n;* puisqu'on prononce *a-nfant*, *è-ntérêt parfeu-n* et non point *e-nfant*, *i-ntérêt*, *parfu-n*.

Il est donc évident que l'*n nasal* n'est que le signe de la nasalité de la voyelle précédente *a*, *è*, *o*, *eu* et qu'il n'entre pour rien dans la prononciation de la nasale elle-même. Nous écririons ces nasales avec un accent espagnol ã, ẽ, õ, eũ, par exemple ou de toute autre façon, qu'elles seraient pour le moins aussi bien représentées qu'avec l'*m* ou l'*n* d'à présent.

L'abbé Dangeau n'avait donc pas tort de soutenir, avec d'autres grammairiens, qu'il fallait introduire un *n* entre la nasale et la voyelle initiale du mot suivant *chaque fois que la liaison était permise : un-n-an*, *un-n-ami*, *bon-n-ouvrage*, etc., etc.

Mais voici les diphthongues qui nous attendent!

LES DIPHTHONGUES

« L'ancien français, dit A. Darmesteter, possédait un nombre considérable de diphthongues; les unes descendantes, c'est-à-dire faisant porter l'intensité sur la première des deux voyelles (áo); les autres ascendantes, c'est-à-dire faisant porter l'intensité sur la seconde (aó).

« Les diphthongues descendantes se changèrent toutes en voyelles pures; ou, quand la première voyelle était *i*, *u* ou *ou*, en diphthongues ascendantes. Par suite, toutes les diphthongues qui restaient furent ascendantes, c'est-à-dire formées d'une première voyelle prononcée très vite et très faiblement, et d'une seconde voyelle prononcée fortement. Puis, la prononciation devenant encore plus rapide, la première voyelle (*i*, *u*, *ou*) se changea en consonne; de sorte qu'aujourd'hui il n'existe plus de diphthongues. Les prétendues diphthongues des grammairiens (*ia*, *ie*, *io*, *ieu*, *iou*, *ua*, *ue*, *ui*, *uo*, *oua*, *oui*) se réduisent à des combinaisons de consonnes nouvelles (le *i* consonne, le *u* consonne et le *ou* consonne) et de voyelles.

« L'*ou* consonne est ce qu'on entend d'abord dans *oui*. Ce serait une erreur de décomposer ce mot en la voyelle *ou* et la voyelle *i* : le premier élément n'est

pas une voyelle mais une consonne, identique au *w* anglais, la même consonne que l'on trouve en français déguisée par l'orthographe, dans le groupe *oi*, qui se prononce en effet *mwa*, *twa*, *swa*, etc.

« Il en est de même de *u* consonne, ainsi que de l'*i* consonne ou *yod* palatal, consonne analogue au *j* allemand, à l'*i* et à l'*y* consonne de l'anglais. Cette consonne n'est pas reconnue par l'orthographe française, qui la note habituellement par la lettre *i*, parce qu'on y voit à tort une voyelle. Ex : *piano*, *bien*, *Dieu*, *pied*, *fier*...

« Au commencement des mots, ou après une voyelle dans l'intérieur des mots, elle est notée par *y* : *yacht*, *yole*, *yeux*, *payer* (c'est-à-dire *pè-yé*), *moyen* (c'est-à-dire *moi-yen* = *mwa-yen*). Souvent même on a oublié de la noter, comme dans : *ouvrier*, *février*, *hier*, *lier* (= ouvri-yé, févri-yé, hi-yer, li-yé). »

« L'Académie, dit Bescherelle, ne dit presque rien des diphthongues; cependant selon nous la chose en valait la peine d'autant plus que nous n'avons pas une seule grammaire qui ne se trompe sur ce sujet.

« Les sons *eau*, *oeu*, *aon* sont de vraies voyelles parce qu'ils représentent les sons pleins et simples de *ó*, *eû*, *an* ou *on*. Mais *oui* est une diphthongue, puisqu'il fait entendre deux sons, celui de la voyelle *ou* et celui de l'*i*.

« Ia fait diphthongue dans *diable*, mais dans *diamant* il forme un *dissyllabe*. C'est ainsi que *oui* une vraie diphthongue, cesse d'en être une dans *Louis*, où il représente deux sons séparés qui en font un mot de deux syllabes, *Lou-is*.

« Ien est diphthongue dans *bien*, *mien*, et dissyllabe dans *lien* qu'on prononce *li-ein*. De tels exemples et

l'usage suffisent pour empêcher de confondre les voyelles complexes avec les diphthongues.

Il est évident, comme le fait observer M. Ragon, que les yeux seraient mauvais juges dans cette affaire; c'est à l'oreille seule à reconnaître l'existence de la diphthongue.

« Voici, dit-il en terminant, un tableau de vraies diphthongues: *ia* dans *diable*, *fiacre; iai* dans *niais; ian* dans *viande; iau* dans *miauler; iè* dans *bière; ie* dans *pied; ien* dans *viens; ieu* dans *sieur*, *Dieu*, *aïeux; yeu* dans *yeux; io* dans *piôler*, *fiole*, *baïonisme; ion* dans *étions; iou* dans *Montesquiou*, etc., etc. »

D'après cet exposé même, il ne saurait y avoir l'idée d'une règle dans la prononciation ou l'emploi des diphthongues; mais je vous ferai observer, **en attendant le signe distinctif entre les diphthongues et les voyelles polygrammes** *au*, *eau*, *oeu*, *aon* (où l'on prononce tantôt l'*a* seulement *paon*, et tantôt l'*o taon*), *eu* et *eû* (qu'on prononce aussi *u* et *û*), *ai* pour *a* (dans *douairière*), *ou* pour *o* (dans *ouailles*), *ui* pour *i* (dans *guise*) et *uï* (dans *aiguille*), *ien* (dissyllabe dans *lien*) comme *oui* (dans *Louis*) — que certaines diphthongues ont aussi plusieurs formes comme *ia* dans *diable* et *ya* dans *yacht*, *ié* dans *pitié* et *ie* dans *pied*, *iè* dans *bière* et *iai* dans *niais*, *ieu* dans *lieu*, *ïeu* dans *aïeux* et *yeu* dans *yeux*, *io* dans *fiole*, *iô* dans *piôler*, *io* dans *baïonisme* et *iau* dans *miauler*, et qu'ainsi nous pourrions en supprimer huit, ne conservant que les plus simples: *ia, ie, iè, io, ieu, ian, ien, ion, iou, aï, eï, euï, uï, oui* et *oi*, c'est-à-dire 13 formes ou combinaisons de lettres au lieu de 22.

Veuillez toutefois remarquer en passant que la forme *oi* est très mal choisie; car en décomposant cette

diphthongue vous avez *o-i* et non pas *o-a* ou bien *ou-a* comme vous le prononcez dans *loi*, *foi*, *roi*, comme du reste *oin* pour *o-e-n* ou bien *ou-en* dans *point*, *foin*, *loin*, etc.

En somme nous employons 3 *a* (a, à, â), 4 *e* (e, é, è, ê), 4 *i* (i, î, ï, y), 2 *o* (o, ô), 3 *ou* (ou, oû où) et 2 *u* (u, û), auxquels nous sommes obligés d'ajouter 14 combinaisons (ei, ai, ey, au, eau, eu, ae, aeu, eû, es, et, est, er, ez) pour représenter les voyelles simples; 15 combinaisons (ia, ié, ie, ieu, yeu, iè, iai, io. iau, iou, iu, aï, oi, oui, ui) pour les diphthongues; 16 combinaisons (an, am, ang, en, ean, em, in, im, ain, aim, ein, on, om, um, un, eun) pour les nasales, soit un total de 62 formes pour exprimer les voyelles et 26 lettres ou combinaisons de lettres (*b*, *g*, *gu*, *d*, *v*, *w*, *h*, *j*, *z*, *p*, *c*, *ck*, *ch*, *q*, *cq*, *qu*, *th*, *f*, *ph*, *s*, *t*, *ch*, *sch*, *ll*, et *x*) pour représenter les consonnes, c'est-à-dire en tout **89 lettres** ou combinaisons de lettres, **pour représenter** aussi imparfaitement que nous venons de le démontrer, **les 48 sons de l'articulation française.**

Vous le voyez, les mots épelés rationnellement sont *rari nantes in gurgite vasto*[1] et autant vaudrait, en vérité, faire apprendre à lire à nos enfants dans le grand Dictionnaire de l'Académie!

Heureusement pour ses auteurs, je me hâte d'ajouter; car les réformes vaguement réclamées à la docte compagnie diffèrent essentiellement des nôtres : à elle de décider *si l'on peut ou doit* **dire** *d'une façon plutôt que d'une autre* et aux réformateurs de l'orthographe à démontrer *que tel signe vaut mieux que tel autre pour* **écrire** *ce qu'elle a permis de* **dire...**

1. Rares et nagent dans un gouffre béant.

L'L MOUILLÉ, L'ACCORD DU PARTICIPE ET L'APOSTROPHE

En comparant l'enseignement de Littré avec celui de Bescherelle, l'on se demande s'il faut prononcer l'*l* mouillé *lye* dans *bataillon*, *fille*, *famille* avec le premier, ou bien *ye* avec le second. Il est évident que deux hommes de cette taille ont raison l'un et l'autre; mais en suivant le conseil d'un père à son fils : *medio tutissimus ibis*[1], nous dirions peut-être mieux avec Bescherelle, devant un *e* muet, *fiye*, *famiye*, mais *batalyon* avec Littré, en traduisant toujours l'*l* mouillé par ꞁ.

Cela ne veut pas dire assurément que nous approuvions **toutes les prononciations locales ou individuelles**; car si l'on dit par exemple dans le Midi *solèle* pour *soleil* (soleye), parce qu'en français l'on prononce *ei* comme *é* dans *peiner*, nous pensons qu'il n'est pas plus permis de changer la prononciation du français, *quand on prétend parler cette langue*, qu'il ne serait raisonnable d'imposer une prononciation française à un *idiome provincial*.

Nous retournerons donc simplement la proposition de M. Limousin : **En introduisant une graphie phonétique uniforme dans les écoles et les livres,**

1. Prends une voie moyenne.

nous arriverons à une prononciation uniforme non seulement du français mais de toutes les autres langues.

Quant à l'accord du participe nous ne saurions qu'applaudir aux efforts de M. Bastin pour le simplifier et même de le supprimer totalement, si possible; car enfin que gagnons-nous à écrire : les oiseaux que nous avons *entendus* chanter, plutôt que *entendu*, puisque nous devons écrire : la romance que nous avons *entendu* chanter et non pas *entendue?*

N'est-ce pas assez d'être obligés d'écrire : nous sommes *fatigués*, avec *s* parce que nous disons : elle est *grande* pour son âge?

Dans tous les cas, nous supprimerions volontiers l'*e* muet d'un adjectif comme d'un participe à la fin du mot après une voyelle et même partout où il s'élide avec le mot suivant : *el' aim' à voir,* du moment qu'on ne saurait le prononcer. De cette façon, les poètes eux-mêmes éviteraient un hiatus plus apparent que réel : *Je pli' et ne romps pas. Son ombre vers mon li' a paru se baisser,* et, qui sait? réhabiliteraient peut-être aussi le vers de La Fontaine : *Le juge prétendait à tort e' à travers...*

Ne trouvez-vous pas aussi que si, par corruption, l'on ne prononce pas le *d* dans le mot *grand'* suivi d'une apostrophe, il ne vaudrait pas mieux le supprimer et d'écrire *gran'mère, gran'croix, gran'garde,* etc., ou bien *gran-mère, gran-croix* comme *arc-en-ciel* ou tout simplement *granmère, grancroix* et *arkenciel* comme *embonpoint?*

Toutes les questions de ce genre trouveraient ainsi une solution aisée.

LES VOYELLES LONGUES ET BRÈVES

A présent, nous voici en face des voyelles longues ou brèves que rien ne signale à notre vue ; car si vous prétendez que *a* est long dans *pâte*, parce que cet *a* porte un accent circonflexe, je vous montrerai le mot *châtaigne* dans lequel l'*a* porte aussi cet accent tout en restant bref, et si vous soutenez que *a* est bref dans *patte*, parce qu'il est suivi d'une double consonne, je vous ferai observer que l'*a* dans *cane* n'est pas plus long que celui de *canne;* bien plus, *a* est bref dans *gramme* et long dans *flamme* et ainsi de toutes les voyelles où l'oreille seule est juge.

Mais l'oreille en ces matières présuppose l'instruction sinon un usage prolongé, et je crains que l'on ne soit mal venu d'en parler à la porte de nos écoles primaires.

Cette distinction entre voyelles longues et brèves était pourtant reconnue comme *très utile à travers tous les siècles et dans toutes les langues.*

Vous avez vu que les Latins redoublaient volontiers leurs consonnes devant les voyelles longues, et qu'au moyen âge les uns redoublaient souvent ces voyelles longues, tandis que les autres les faisaient suivre tantôt de voyelles muettes et tantôt de consonnes faisant le même office sans entrer jamais *dans la voie que leur avaient tracée les Grecs.*

Je ne vous apprendrai donc rien de nouveau en vous disant que **cinq cents ans avant Jésus-Christ** Simonides inventa l'*oméga* Ω ou grand O, pour distinguer l'*o* long de l'*o* bref ou petit *o*, *omicron*.

Cette nouvelle lettre, il est juste de le répéter ici, ne fut pourtant adoptée à Athènes qu'un siècle plus tard, et ce n'est que sous l'empereur Adrien que l'usage en devint général !

En ce temps-là, il ne faut pas l'oublier, l'art d'écrire était le monopole du petit nombre, et ceux qui l'avaient acquis ne se souciaient point d'être égalés par la multitude. Mais **sous un régime d'instruction universelle et obligatoire, que penser de ceux qui refuseraient un bienfait pareil à leurs propres enfants, pour ne pas se déranger soi-même un tantinet ?**

Pourquoi ne pas suivre alors l'inspiration de Simonides et distinguer les voyelles longues des brèves de cette manière : a-**a**, e-ε, i-ι, o-ω, u-**u** ?

Nous n'aurions plus besoin de faire apprendre par cœur à nos enfants que :

a	est long dans	pate	et bref dans	pate,
e	—	prε	—	dédain,
i	—	épιtre	—	petite,
o	—	mωtion	—	mode,
u	—	fl**u**te	—	culbute ;

chacun le verrait de prime abord et l'écrirait tout aussi facilement !

Malheureusement ces cinq voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, ne sont pas les seules à représenter les sons de la voix humaine et, dans son Cours de grammaire historique de la langue française, Arsène Darmesteter déclare « que le français possède au moins **onze** voyelles, que les

différences de quantité peuvent diversifier et étendre jusqu'à **vingt-trois**;

a ouvert,	long dans *vague*		et bref dans *acteur*.	
a fermé,	—	*pâtre*	—	*pas* (nég.).
e ouvert,	—	*tête, aime, peine*	—	*secte, laisse*.
e fermé,	—	(inconnu)	—	*bonté*.
i	—	*dire, lyre*	—	*dite*.
o ouvert,	—	*mort*	—	*objet*,
o fermé,	—	*hôte, pauvre*	—	*nos* (livres).
ou	—	*douze*	—	*douce*.
u	—	*dur*	—	*duc*.
eu ouvert,	—	*neuve*	—	*neuf*.
eu fermé,	—	*creuse*	—	*creux*.
			et très bref dans	*me, te, se*, etc.

et il ajoute que la prononciation distingue encore un *e* demi-ouvert (*maison*); mais que la distinction en est trop délicate pour qu'on puisse la faire sûrement et qu'il vaut mieux s'en tenir à l'usage général, qui reconnaît seulement un *è* ouvert et un *é* fermé. »

Aussi proposons-nous de faire entrer dans la place vacante de l'*é fermé long* cet *é demi-ouvert* dans m*ai*son, s*ai*son, r*ai*sin, j'*ai*, j'aur*ai*, ainsi que l'é fermé des monosyllabes *pré*, *dé*, *thé*, *fée*, etc., etc., du moment que Darmesteter reconnaît lui-même *que la notion de la durée est souvent obscurcie par les changements que la place des mots dans la phrase apporte à la quantité et ne considère cette quantité que dans les mots prononcés isolément : la distinction entre la durée moyenne et la durée longue ou la durée brève étant parfois trop fugitive pour qu'on puisse la faire d'une façon sûre et qui s'impose à toutes les oreilles*.

Nous éliminerons ainsi le terme *très bref* de l'*eu fermé*, pour nous en tenir également *à l'usage général qui*, selon le même auteur, *ne reconnaît qu'une voyelle longue ou brève*.

Vous avez remarqué, sans doute, qu'il a été question, à plusieurs reprises[1], d'un *a ouvert, long* dans *vague* et bref dans *acteur*, et d'un *a fermé, long* dans *pâtre* et bref dans *pas* (nég.)...

Eh bien! ne vous semble-t-il pas que cette distinction est également par trop délicate pour ne pas écrire volontiers l'*a* dans *vague* de la même façon que l'*a* dans *pâtre*, ainsi que l'*a* dans *acteur*, comme l'*a* dans *pas?*

Est-il besoin d'insister alors sur le peu de différence qu'il y a entre l'*eu ouvert bref* dans *neuf* et l'*eu fermé bref* dans *creux, me, te, se,* etc., pour ne pas fondre également en un seul ces deux sons à peu près identiques et ne les distinguer que lorsqu'ils sont longs ou bien encore *quand ils portent l'accent tonique*, tout comme l'*e ouvert bref* dans *secte, laisse, vertu*, et l'*e fermé bref* dans *bonté, vérité*, ainsi que l'*o bref fermé* dans *nos* (livres) et l'*o bref ouvert* dans *objet?*

« Il serait donc à désirer, *suivant le Dictionnaire du vieux langage français* (1768), aujourd'hui que notre langue est étudiée par tous les étrangers qui recherchent nos livres, que nous eussions **enrichi notre alphabet des caractères qui nous manquent, surtout lorsque nous en conservons de superflus**; ce qui fait que notre alphabet pèche à la fois par les deux contraires, **la disette et la surabondance**; ce serait peut-être l'unique moyen de **remédier aux défauts et aux bizarreries de notre orthographe, si chaque son avait son caractère propre et particulier,** et qu'il ne fût jamais possible de l'employer pour exprimer **un autre son que celui auquel il aurait été destiné.** »

1. Voir page XI de l'Avant-Propos et pages précédentes.

NÉCESSITÉ DE VOYELLES NOUVELLES

Les observations qui précèdent nous amènent fatalement à la proposition suivante : **Il faut ajouter à notre alphabet des signes nouveaux, pour représenter les sons qui lui sont étrangers.**

Ainsi au lieu de continuer à écrire *eu*, *œu* et *e fermés brefs* dans *peut*, *bœufs*, *me*, *te*, etc., représentant un son intermédiaire entre *é* et *o*, une espèce de demi-ton dans la gamme alphabétique, nous contracterions ces deux lettres en la forme que voici : ɵ ; tandis que l'*eu*, *œ* et *e* dans *neuf*, *œil*, *bœuf*, *cueillir* se figurerait, *en principe*, par un ɵ ouvert ɞ; car *dans la pratique* ces deux sons se figureraient aisément par la forme unique de l'ɵ bref, comme nous avons vu plus haut. Quant à l'*eu fermé long* dans *creuse*, il découlerait aisément de l'ε *fermé long* avec *o* = ɘ, et l'*eu ouvert long* dans *horreur*, du même ε avec un petit *o*, qui laisse la lettre nouvelle comme ouverte : ɜ.

La même chose se présente pour l'*o ouvert bref* dans *objet* vis-à-vis de l'*o fermé bref* dans *nos* (livres). C'est un son intermédiaire entre l'*a* et l'*o*, qu'on représenterait, *en principe*, par un *o* avec l'anse finale de l'*a*, c'est-à-dire par ɑ et son correspondant *long* dans *mort* par ɷ.

Il en serait de même de l'*e ouvert bref* dans *secte*, *laisse*, et de l'*e fermé bref* dans *bonté*, *vérité*, qu'on représenterait, *en principe également*, celui-ci par notre *e* actuel et l'autre par un signe participant de la nature intermédiaire de l'*a* et de l'*e*, par ɑ, et son correspondant long dans *père*, *aime*, *reine* par ɛ.

Il ne nous resterait plus qu'un pas à faire pour changer les polygrammes *oi* ou plutôt *ou-a* dans *loi* en ʁ, *aï* dans *aïe* en ą, *ui* dans *huile* en ų, *oi* dans *oint* (pron. ou e) en ʉ et finalement, pour indiquer les diphthongues commençant par *i*, modifier cet *i* comme nous avons fait pour le trait final de *aï* et *ui* : ą, ų, en ajoutant pour ainsi dire le point au bas de la lettre, pour écrire de la sorte ıa, ıe, ıɛ, ıo, ıo, ıu. Alors plus moyen de confondre la diphthongue *ia* dans *diable*, dıable, avec le dissyllabe *i-a* dans *diamant*, diamant; *ien* diphthongue dans *bien*, bıen, avec *i-e* dissyllabe dans *lien*, lien, etc.

Si vous admettez ces additions et modifications *comme désirables sinon nécessaires*, — car vous ne croyez pas que notre alphabet soit sorti tout battant neuf des imprimeries phéniciennes, sans avoir jamais reçu *ni addition ni modification*, — je vous prierai de vouloir bien accueillir la proposition de remplacer le digramme *ou* par notre *u* actuel, afin de nous mettre à l'unisson des autres nations qui toutes, à l'exception des Grecs, prononcent *ou* notre *u* gaulois ou upsilon grec.

Nous remplacerions cet *u* comme celui des Allemands *ü*, en ajoutant à notre u actuel un petit lacet initial : u (bref) et ᴜ (long).

C'est pour la même raison que l'on propose aux Italiens et aux Espagnols de changer leurs polygrammes *ei* (eï) en ė, *ua* (oua) en ʁ, *ue* (oué), en ʉ, *uo* (ouo) en

ʋ ; aux Allemands et aux Anglais leur *au* (aou) en ꭤ, *eu* (eü ou euï) en ɋ et *i* (aï), *ai* et *ei* (aï) en ą ; aux Suédois leur *oou* en ꭥ et aux Slaves leur ы ou *y* polonais, que l'on prononce comme un *i très ouvert*, venant du gosier et tombant entre l'*i* et l'*eu*, c'est-à-dire l'ɔ *grec*, en notre y resté disponible et dont la longue serait figurée par ỵ. (Voir p. 154.)

L'on rangerait aussi parmi les voyelles le *w* anglais, représentant le son de *vou* bref et le *yod* des Allemands et l'*y* anglais dans *you* et le nôtre dans *yacht* et *yatagan*, en lui donnant la forme de ı, comme nous venons de voir.

Nous arrivons ainsi au tableau suivant des voyelles :

VOYELLES

Brèves :	*a*	*é*	*è*	*e* (eu)	*o*	*o* (ouv.)	i	ы ɔ	*ou*	*u*
	a	e	ɑ	oɢ	o	ɑ	i	y	u	u
Longues :	*â*	*é* (ai)	*ê*	*eû*	*ô*	*ô* (ouv.)	*î*	ы ɔ̂	*oû*	*û*
	a	ɛ	ε	ɔε	ω	ɑ	ɩ	ỵ	u	u
Doubles :	*aï*	*eï*		*euï*		*o-i*	*y* (cons.)	*oui*	*ui*	
	ą	ç		ɋ		ɋ	ı	ɥ	ɥ	
Doubles :	*aou*	*éou*		*oou*		*oua*	*oué*	*ouo*	*vou*	
	ꭤ	u		ꭥ		ʀ	ʉ	ɒ	w	

Ces 36 lettres découlent avec aisance et sans confusion possible des 5 voyelles initiales, comme il est facile de le voir par le tableau suivant, pour l'alphabet international :

Brèves :	a	e ɑ	oɢ	o ɑ	i y	u	u
Longues :	a	ɛ ε	ɔ ε	ω ɑ	ɩ ỵ	u	u
Doubles :	ą	ç	ɋ	ɋ	ı	ɥ	ɥ
	ꭤ	u	ꭥ	ʀ	ʉ	ɒ	w

Elles se réduisent pour le français à 24 lettres : les formes ɐ, ɢ, ɑ n'étant pas indispensables et celles de y, ɣ, ɋ, æ, ʉ, ɷ, ʋ et w lui sont étrangères.

Nous allons employer chacune de ces lettres dans un mot :

BRÈVES		LONGUES	
patte,	pato,	*pâte,*	pato.
défaut,	defɷ,	*pré, fée,*	prɛ, fɛ.
perte,	perto (ɐ),	*fête,*	fɛto.
petite,	potito,	*épître,*	epɩtro.
nos,	no,	*rose,*	rɷzo.
objet,	objɛ (ɑ),	*mort,*	mɷr.
je, me,	jo, mo,	*neveu,*	novɵ.
jeune,	jono,	*jeûne,*	jɔno.
neuf,	nof (ɢ),	*horreur,*	orɛr.
doute,	dute,	*voûte,*	vuto.
culbute,	culbuto,	*flûte.*	fluto.

DOUBLES

bail,	bɋ,	*fuite,*	fɥto.
orteil,	ortɛ,	*bien,*	bɩen.
yacht,	ɩac,	*lien,*	lien.
loi,	lɷ,	*pied,*	pɩɛ.
soin,	sɷn,	*pitié,*	pitɩe.
écueil,	ecɋ,	*bière,*	bɩɛro.
fenouil,	fonɥ,	*lieu,*	lɩɵ.
oui,	ɥ,	*aïeux,*	aɩɵ.
Louis,	Lui,	*fiole,*	fɩolo.
diable,	dɩablo,	*baïonisme,*	baɩonismo.
diamant,	diaman,	*Montesquiou,*	Montescɩu.

NÉCESSITÉ DE CONSONNES NOUVELLES

Vous avez remarqué, sans doute, que dans les mots *soin* (sun), *diamant* (diaman), *bien* (bien) et *lien* (lien), l'on s'est servi d'un *n* (n) avec un crochet initial, comme pour indiquer que cet *n* dépendait de la voyelle précédente et marquait ainsi le son nasal; mais cet n n'était placé là que temporairement; nous ne le conserverons que pour les cas de liaison : bon ami, etc., et le remplacerons partout ailleurs par sa première partie ı seulement : boı psro, par exemple.

On vous propose un *n* (ŋ) avec anse ou crochet final pour indiquer le son naso-palatal *ng* anglais et allemand et pour notre *gn*, le *ñ* tilde espagnol et le *nh* portugais, un ŋ avec le signe du ı.

De cette façon tout le monde prononcerait *igné* (ig-né), *stagnant* (stag-nant) et saurait qu'il faut dire *renard* pour *Regnard* et *montagne* pour *Montaigne*.

Revenons maintenant aux consonnes et permettez-moi de vous les présenter dans un nouvel ordre, divisées en douces : *b*, *g*, *d*, *v*, *h*, *j*, *l*, *r*, *z*,

et en fortes : *p*, *c*, *t*, *f*, - - - - *s*.

Vous vous apercevez du premier coup d'œil que *h*, *j*, *l* et *r* n'ont pas leurs correspondants parmi les articulations fortes, non point parce que ces articulations

n'existent pas, mais parce qu'on les remplace par des combinaisons propres à chaque nation.

Ainsi la forte articulation de l'*h* est marquée par *ch* en allemand, par *j* en espagnol et par χ en grec.

L'*l* dur appartient à la langue slave et l'*l* mouillé est représenté en français par *ll*, en italien par *gl* et par *lh* en portugais, etc.

Notre *j* s'appelle *yod* en allemand, où il représente notre *y* dans *yatagan*; en italien il devient *ί* long et se prononce *dj* en anglais.

Quant à la forte articulation de l'*r*, elle est représentée un peu par tout le monde à tort et à travers par *rr*, *rh* et *rrh*.

Il nous importerait tout aussi peu, à nous, quelle serait la forme de la forte aspiration de l'*h*, puisqu'elle n'existe pas en français, que la forme de l'*l* mouillé aux Anglais et aux Allemands, **s'il n'était pas convenu que la réforme serait internationale.** C'est donc pour cette raison que l'on propose de marquer par ɦ avec un crochet l'aspiration forte correspondante à l'aspiration douce de *h*. Le *l* fort slave, qui a beaucoup d'analogie avec l'*ll* anglais dans *all* et notre *ll* dans *illumination*, serait représenté par un *l* avec un petit crochet figurant l'appui palatal de la langue ɫ, et le *l* mouillé par un *l* avec adjonction du ı, ļ, le double *r* par ɼ, et l'*r* grasseyé ou mouillé par ṛ.

Pour ne pas confondre l'articulation douce de notre *j* avec le *j* ou *dj* anglais, nous en supprimerons le point. Quant à l'articulation forte que nous marquons à présent par *ch*, les Anglais par *sh*, les Allemands par *sch* et les Italiens par *sc*, nous la remplacerions tout simplement par l'*s* italique ʃ, qui n'est autre chose qu'un double *j*. Le j (dj) anglais prendrait la forme de ɗ, c'est-

à-dire *d* avec *j* renversé et qui aurait pour correspondant fort la forme ɉ, que l'on représente à présent par *ch* en espagnol, par *tch* en anglais, *tsch* en allemand, et *ce* ou *cce* en italien.

Les Anglais remplaceraient également leur digraphe *th* et les Espagnols leur articulation du *c* devant *e* et *i* par le signe ł (*th* doux) et ŧ (*th* dur) rappelant cette prononciation. (Voir pages 225, fin et 228 n° 1.)

Nous employons d'autre part avec les Anglais le *z* comme articulation douce de l'*s* (dur), quoique nous sachions que cette lettre *z*, d'origine grecque, est double et représentait *ds* ou *ts*, comme la prononcent encore les Italiens et les Allemands.

Nous proposons donc de conserver la forme actuelle z pour représenter *ts* et lui donner la forme ƨ pour figurer l'articulation douce *dz* actuelle.

Nous représenterions ensuite l'*s* (doux) en renversant l'*s* (dur), comme nous l'avons proposé plus haut pour x (ӿ), c'est-à-dire par la forme ƨ.

N'allez pas vous imaginer qu'**en agissant ainsi nous faisons autre chose que d'imiter les anciens**; car qu'est-ce donc que la lettre z, que Palamède inventa, dit-on, au siège de Troie, sinon un N couché sur le flanc (Z), comme son *Y* n'est qu'un V avec un appendice de différenciation entre la voyelle et la consonne?

Les Eoliens ne se sont pas gênés de superposer deux gamma pour en faire un F et les Latins ont ajouté une nouvelle lettre à l'alphabet en tirant le G du C par l'addition que vous voyez.

Au XVI[e] siècle, Ramus a bien aussi tiré le J de l'I par l'addition d'un crochet, comme Zeitner de Strasbourg a différencié le U du V en l'arrondissant à la base!

Nous sommes arrivés de la sorte au tableau suivant des consonnes.

CONSONNES

Douces :	*b*	*gue*	*d*	*v*	*h*	*j*	*l*	*r*	*z*	
	b	g	d	v	h	ȷ	l	r	ȥ	
Fortes :	*p*	*c, k, q*	*t*	*f*	*ch, j*	*sch*	*ll*	*rr*	*ss*	
	p	c	t	f	fi	ʃ	ɩ	r	s	
Doubles :	*gs*	*cs*	*th*	*th*	*dj*	*tsch*	*ll*	*r*	*ds*	*ts*
	ɀ	x	ɬ	ŧ	ɗ	ʄ	ǀ	ɼ	ʒ	z
	m	n	ı, n (nas).		ŋ (pal. nas)		ɲ	(tildé).		

ou bien :

Douces :		b	g	d	v	h	ȷ	l	r	ȥ
Fortes :		p	c	t	f	fi	ʃ	ɩ	r	s
Doubles :	douces	ɀ	ɬ			ɗ	ǀ	ɼ	ʒ	
	fortes	x	ŧ			ʄ			z	
			et	m	n	ı, n	ŋ	ɲ		

C'est-à-dire en tout 33 lettres, dont il faut retrancher pour l'usage spécial du français fi, ɬ, ŧ, ɗ, ʒ, et ʄ; ce qui fait 24 consonnes et autant de voyelles, **en tout 48 lettres pour exprimer les 89 combinaisons actuelles, pour le français seulement; tandis qu'il nous faut connaître au moins 150 combinaisons pour lire les langues qui se servent de notre alphabet latin actuel.**

Et dire que nous trouvons le même désordre dans les alphabets les plus connus comme le grec, l'hébreu et l'arabe. Mais le sanscrit est toujours à la tête du progrès avec ses 341 caractères!

FORMATION DES CONSONNES NOUVELLES

j + j	renversé	= ʃ	= *ch* dans *chien, sh* angl. *shine*, all. *schön.*
d + ɟ	renversé	= ɗ	= *j* (dj) angl. dans *joined*, etc.
t + j		= ʄ	= *ch* angl. et esp. et all. *tsch*, etc.
s	renversé	= ƨ	= *z* français et angl. et *s* doux all.
d + ƨ	pour *th*	= ƌ	= *th* doux angl. *that*, et esp. *c* d. *e* et *i.*
t + s		= ƫ	= *th* dur angl. *the*, etc.
c + h		= ɦ	= *ch* all. *ach*, j esp. *juguetos*, etc.
l + appui palatal		= ɭ	= *l* dur slave, etc.
l + ı		= ʅ	= *ll* mouillé franc. *gl.* ital. et *lh* port.
n + g		= ŋ	= *ng* palato-nasal angl. et all. *sing*, etc.
n + ı		= ɳ	= *ñ* espag. *niña* et franc. *gn* dans *signe.*
ı, croch. initial de		= n	= *n* nasal franç. *an on in un.*
ı + n		= n	= *bon-n-ami, vain-n-espoir*, etc.
r + r	renversé	= ɼ	= *rr* ou *rrh*, ou *r* roulé (espagnol).
r + ı		= ɽ	= *r* mouillé ou grasseyé (parisien).
i	renversé	= ı	= *y* cons. ou yod, dans *yatagan*, etc.
ƨ + z		= ƻ	= *ds* ou z doux ital. *saviezza* et all. *zu.*
x	renversé	= x	= *gs* dans *exister*, etc.
v + v		= w	= *vou* bref, angl. *what*, etc.

FORMATION DES VOYELLES NOUVELLES

a + a = a = *á* dans *âge, pâte, part*, etc.

a + o = ɑ = *a* ou *o* ouvert et bref angl. *what*, et russe добро, etc.

a + ɵ = ɑ = *a* ou *o* ouvert et long dans *mort* et angl. *all*, etc.

a + v = ɑʊ = *aou* dans angl. *how* et all. *Frau*, etc.

a + ı = ą = *aï* dans *aïe, bail*, all. *ein, Hain*, angl. *I, by*.

e + e = ɛ = *é* long et *ai* dans *pré, dé, maison*, etc.

e + a = ɐ = *è* bref dans *brèche, certes, laisse*, etc.

ɛ + a = ɛ = *è* ou *ê* long dans *bêche, rêve, laine, reine, ver*, etc.

e + ı = ę = *eï* dans *vermeil* et italien *miei*, etc.

e + o = ɵ = *e* ou *eu* bref dans *je, me, jeune*, etc.

e + u = u = *éou* dans *portugais, seu*, etc.

ɛ + o = ɵ = *eù* long dans *jeûne*, etc.

ɵ + ı = ɋ = *euï* dans *cercueil* et all. *eu* dans *euch. Braüne*.

ɛ + o = ɛ = *eû* dans *horreur*.

o + o = ɵ = *ó* et *au* dans *rôle, aube, corbeau*, etc.

o + ı = ɋ = *oi* dans angl. *joined*, etc.

o + u = ɷ = *oou* suédois.

u + u = u = *oû* dans *croûte*, etc.

u + a = ʋ = *oua* dans espagn. *cual*, all. *qualm*, franç. *loi*.

u + e = ʋ = *oué* dans *point, soin, loin*, et all. *quer*, etc.

u + ı = ɥ = *oui* dans *oui, houile*, etc.

u + o = ʊ = *ouo* dans ital. *uomo, buono* et angl. *one*, etc.

u + u = u = *ú* long dans *flûte, eûrent, cure*, etc.

u + ı = ɥ = *ui* dans *huile, fuite*, etc.

ALPHABET INTERNATIONAL

VOYELLES MINUSCULES

		fer.	ouv.	fer	ouv.	fer.	ouv.	fer.	ouv.		
Brèves :	a	e	ɑ	ọ	ɢ	o	ɑ	i	y	u	u
Longues :	a	ɛ	ʚ	ɵ	ȣ	ω	ɷ	ɩ	ʏ	ɯ	ɯ̨
Doubles :	ɋ	ȩ	ɉ		ɋ		ı			ɥ	ɥ
	æ	ʉ	ɷ		ɐ		ɥ			ʋ[1]	w

CONSONNES MINUSCULES

Douces :	b	g	d	v	h	ȷ	l	r	ƨ
Fortes :	p	c	t	f	ɦ	ʃ	ſ	r	s
Doubles :	*d.*	x	ɬ			ɗ	ǀ	ɾ	ʒ
	f.	x	ʈ			ɟ			z
		m	n	ı n	ŋ	ɳ			

1. Il serait aisé, le cas échéant, de représenter la diphthongue danoise *o-e* par *œ*, ainsi que l'*a-e* mongole par *æ*, etc., tout comme la diphthonge composée *u-a-i* anglaise dans *white* en ajoutant à la lettre ɐ l'ı de ɋ et à l'ɐ long dans l'allemand *qual*, par le signe de la longueur de l'a long, etc. Il en est de même des diphthongues ɥ et ɥ, où l'on pourrait remplacer l'ı (bref) par ɩ (long), et fondre en un seul les lettres magyars dı et tı, etc., etc.

ALPHABET INTERNATIONAL

VOYELLES MAJUSCULES

Brèves :		A	E	Ⱥ	ϴ	(ɢ)[1]	O	Ɑ	I	Y	U	U
Longues :		A	E	Ⱥ	ϴ	(ε)[2]	Ω	Ɑ	Ɩ	(ɣ)[3]	Ɯ	Ɯ
Doubles :		Aı	-	-	-		-	-	Ɩ		-	-
		Au	-	-	-	-	-	-			-	W

CONSONNES MAJUSCULES

Douces :		B	G	D	V	H	J	L	R	Ƨ
Fortes :		P	C	T	F	Ħ	ʃ	Ɫ	(r)[4]	S
Doubles :	*d.*	X	ᗡ[5]	-	-	Dȷ	Lı	Ɽ[7]	2
	f.	X	Θ[6]	-	-	Tȷ	Nı	-	Z
		M	N						

1. 2. 3. 4. Nous n'avons pas jugé à propos de faire graver ces majuscules comme ne présentant aucun intérêt immédiat.

5. 6. 7. La première de ces lettres n'est que le D renversé et la seconde le Θ grec; la troisième n'est là que pour montrer la façon aisée de distinguer les autres du même genre.

CURSIVE.

VOYELLES MINUSCULES

Brèves :	*a*	*e*	*a*	*o*	*o*	*a*	*i*	*u*	*u*
Longues :	*a*	*e*	*a*	*o*	*o*	*a*	*i*	*u*	*u*
Doubles :	*q*	*ę*	*(ø)*[1]	*q*	*ρ*	*(u)*[2]	*ɣ*	*ų*	*ų*
	a	*v*	*a*	*a*	*v*	*a*	*y*	*u*	*w*

CONSONNES MINUSCULES

Douces :	*b*	*g*	*d*	*v*	*h*	*j*	*l*	*r*	*z*
Fortes :	*p*	*c*	*t*	*f*	*h*	*f*	*l*	*r*	*s*
Doubles :	*d.*	*e*	*d*	*(m)*[5]	*d*	*l*	*η*	*z*	
	f.	*x*	*t*	*(n)*[6]	*f*	*(n*[7]	*η)*	*z*	

1. Cette lettre n'est qu'une variante aisée de l'*eu* bref, qui servirait également à former l'*è* bref.

2. Cette forme de l'*u* nous offre une distinction certaine entre l'*ou* et l'*u*.

5, 6, 7. Ces lettres ne sont mises entre parenthèses que pour éviter de les confondre avec les doubles.

CURSIVE

VOYELLES MAJUSCULES

Brèves :

Longues :

Doubles :

CONSONNES MAJUSCULES

Douces :

Fortes :

Doubles :

2. 4. Ces lettres ne sont que des variantes de l'*a* long et de la diphtongue *aï*, ainsi que 8, 9, 10 et 12 des formes m, n, majuscules.

L'ACCENT TONIQUE

Maintenant que vous tenez le fil conducteur du labyrinthe orthographique, quelques indications fort simples vous suffiront pour saisir le mécanisme de l'*accentuation*.

Chaque combinaison de lettres ayant été réduite à une unité graphique, vous êtes amené fort commodément à voir que chaque mot contient autant de syllabes qu'il y a de voyelles.

Or, comme il y a dans chaque mot de plus d'une syllabe une voyelle sur laquelle on appuie davantage en la prononçant, nous avons là ce qu'on appelle l'*accent tonique*, sans lequel la compréhension d'une langue parlée deviendrait impossible.

Voici d'ailleurs brièvement ce qu'en dit Bescherelle :

« L'accent tonique se dit de la prononciation plus forte de certaines syllabes des mots d'une langue. Cette élévation de la voix, ce frappement plus sensible sur une syllabe, qui consiste en un coup de gosier qui élève le ton d'un degré, pour retomber l'instant d'après sur le ton d'où l'on est parti, est précisément ce qu'on appelle l'accent tonique.

« En entendant un Italien prononcer le mot *sovrano*, l'oreille s'aperçoit que la voix se lève sur la syllabe

vra, ce qui fait connaître que dans ce mot l'accent tonique est sur la pénultième ou avant-dernière syllabe du mot *sovrano*.

« *Cet accent tonique existe dans toutes les langues, même sans être écrit*. Les accents grecs sont destinés à marquer l'accent tonique; ma is les accents ne marquent rien de semblable en français. Ceux-ci sont des signes que l'on met sur une voyelle soit pour en faire connaître la prononciation, soit pour distinguer le sens d'un mot d'avec celui d'un autre mot qui s'écrit de même.

« Ainsi l'on met, d'une part, un *accent grave* sur *à là, où, dès*, etc., pour les distinguer de *a, la, ou, des*, et un *accent circonflexe* sur *dû, crû, tû, bâiller, châsse, mûr, sûr*, etc., pour les distinguer de *du, cru, tu, bailler, chasse, mur, sur;* d'autre part l'on met un *accent aigu* sur l'*é*, pour indiquer le son fermé dans *vérité, dédain;* un *accent grave* sur *è*, pour en marquer le son ouvert dans *excès, procès*, et un *accent circonflexe* sur *â, î, û* dans certaines formes des verbes : *allâmes, allât, finît, accrût*, etc., et sur toutes les voyelles indifféremment comme signe représentatif d'une lettre retranchée : *âge* pour *aage, prêtre* pour *prestre, abîme* pour *abisme, rôle* pour *roole*, et *flûte* pour *fluste*, etc.

« Ces trois accents suffiraient sans doute pour nous permettre d'établir un excellent système d'accentuation. Malheureusement nous sommes encore bien loin d'une telle perfection. Y atteindrons-nous jamais? L'Académie qui devrait prendre l'initiative à cet égard commet elle-même l'erreur de distraire des mots où l'on emploie l'accent grave : 1° ceux en *ege*, qu'elle écrit avec un *é* fermé : *piége, collége*, etc.; 2° avec un accent circonflexe les mots *baptême, blême, carême, chrême*,

L'ACCENT TONIQUE

Maintenant que vous tenez le fil conducteur du labyrinthe orthographique, quelques indications fort simples vous suffiront pour saisir le mécanisme de l'*accentuation*.

Chaque combinaison de lettres ayant été réduite à une unité graphique, vous êtes amené fort commodément à voir que chaque mot contient autant de syllabes qu'il y a de voyelles.

Or, comme il y a dans chaque mot de plus d'une syllabe une voyelle sur laquelle on appuie davantage en la prononçant, nous avons là ce qu'on appelle l'*accent tonique*, sans lequel la compréhension d'une langue parlée deviendrait impossible.

Voici d'ailleurs brièvement ce qu'en dit Bescherelle :

« L'accent tonique se dit de la prononciation plus forte de certaines syllabes des mots d'une langue. Cette élévation de la voix, ce frappement plus sensible sur une syllabe, qui consiste en un coup de gosier qui élève le ton d'un degré, pour retomber l'instant d'après sur le ton d'où l'on est parti, est précisément ce qu'on appelle l'accent tonique.

« En entendant un Italien prononcer le mot *sovrano*, l'oreille s'aperçoit que la voix se lève sur la syllabe

vra, ce qui fait connaître que dans ce mot l'accent tonique est sur la pénultième ou avant-dernière syllabe du mot *sovrano*.

« *Cet accent tonique existe dans toutes les langues, même sans être écrit*. Les accents grecs sont destinés à marquer l'accent tonique; ma is les accents ne marquent rien de semblable en français. Ceux-ci sont des signes que l'on met sur une voyelle soit pour en faire connaître la prononciation, soit pour distinguer le sens d'un mot d'avec celui d'un autre mot qui s'écrit de même.

« Ainsi l'on met, d'une part, un *accent grave* sur *à là*, *où*, *dès*, etc., pour les distinguer de *a*, *la*, *ou*, *des*, et un *accent circonflexe* sur *dû*, *crû*, *tû*, *bâiller*, *châsse*, *mûr*, *sûr*, etc., pour les distinguer de *du*, *cru*, *tu*, *bailler*, *chasse*, *mur*, *sur;* d'autre part l'on met un *accent aigu* sur l'*é*, pour indiquer le son fermé dans *vérité*, *dédain;* un *accent grave* sur *è*, pour en marquer le son ouvert dans *excès*, *procès*, et un *accent circonflexe* sur *â*, *î*, *û* dans certaines formes des verbes : *allâmes*, *allât*, *finît*, *accrût*, etc., et sur toutes les voyelles indifféremment comme signe représentatif d'une lettre retranchée : *âge* pour *aage*, *prêtre* pour *prestre*, *abîme* pour *abisme*, *rôle* pour *roole*, et *flûte* pour *fluste*, etc.

« Ces trois accents suffiraient sans doute pour nous permettre d'établir un excellent système d'accentuation. Malheureusement nous sommes encore bien loin d'une telle perfection. Y atteindrons-nous jamais? L'Académie qui devrait prendre l'initiative à cet égard commet elle-même l'erreur de distraire des mots où l'on emploie l'accent grave : 1° ceux en *ege*, qu'elle écrit avec un *é* fermé : *piége*, *collége*, etc.; 2° avec un accent circonflexe les mots *baptême*, *blême*, *carême*, *chrême*,

extrême, suprême; 3° avec un tréma, *poëme, ciroëne, troëne;* une innovation malheureuse que rien ne justifie.

« Nous en appelons à l'usage universel et à l'autorité des personnes qui parlent le mieux, est-il permis de prononcer autrement qu'avec le son de l'*è* ouvert les mots *collège, manège, piège, siège*, etc.?

« Représenter le son de *è* par *ê*, c'est faire croire qu'il existe dans notre langue une sorte de *e* de plus ou deux sons *è*. Puisque cela n'est pas, ce signe est donc un double emploi.

« Peut-être objectera-t-on que l'accent circonflexe indique la suppression de l'*s* ou de toute autre lettre; **mais alors combien ne faudrait-il pas d'accents pour rappeler toutes les modifications orthographiques ?**

« Notre langue n'est-elle pas déjà trop surchargée d'exceptions et de bizarreries, sans chercher encore à en augmenter le nombre? Avant le règne de François Ier (1515), on ne trouve ni dans les manuscrits, ni dans les livres imprimés aucun *e* accentué, quoique les différentes valeurs de cette lettre fussent distinctes et connues. »

Tout ceci revient donc à dire qu'il ne faut pas confondre *l'accent tonique* avec *l'accent grammatical* et ne pas oublier **qu'il ne peut être question ici des moindres nuances de la prononciation.**

Ainsi dans le mot *véritable*, par exemple, la voyelle *é* de la première syllabe *vé* porte un accent aigu pour indiquer que cet *é* n'est pas un *e* muet, ni un *è* grave ou un *ê* circonflexe; il porte donc tout simplement un accent grammatical; mais c'est la pénultième ou avant-dernière syllabe *ta* qui reçoit « le coup de gosier, qui élève le ton d'un degré pour retomber l'instant d'après

sur le ton d'où l'on est parti », c'est-à-dire l'accent tonique du mot *véritable*, tout comme la syllabe *vra* du mot italien *sovrano*

Prenons à présent le même mot en français : *souveraine*, et nous nous apercevons immédiatement que nous mettons l'accent tonique sur la syllabe *rai* qui est également plus longue que les autres. Si nous retranchons l'*e* muet de *souveraine*, nous prononçons *souverain*, où la syllabe *rain* a conservé sensiblement sa qualité et sa quantité; seulement l'accent tonique dans ce mot repose sur la dernière syllabe.

Est-ce donc alors que la voix s'est élevée d'un ton entier sur la syllabe *rai* dans *souveraine* tout comme sur *vra* dans *sovrano?*

Je n'oserais pas l'affirmer; car notre *e* muet vaut à peine la moitié de l'*o* final italien et si nous laissons tomber la voix de ce demi-ton après la syllabe *rai*, il semble bien aussi que nous ne l'avons guère élevée davantage sur cette même syllabe.

De là vient peut-être que l'on soutient quelquefois que, pour parler bien en français, il faut parler sans accent. Et, en effet, il ne faut pas chanter en français comme en italien, ni laisser tomber la voix sur plusieurs syllabes comme en anglais, dans ce même mot *sovereign* par exemple, qu'on prononce *sóverenn*, en attaquant vivement l'*o* et en glissant rapidement sur les syllabes suivantes.

Une reine, sans doute, disant à ses vassaux : *je suis votre souveraine et c'est ma maison que je défends*... ferait ressortir également la syllabe *sou* dans *souveraine*, et tout en ne laissant pas tomber la nasale *son* dans *maison*, relèverait la syllabe *mai* tout comme la syllabe *dé* dans *défends*.

Mais cet accent supplémentaire n'est pas un accent tonique proprement dit, c'est *l'accent oratoire*, qui peut varier selon les circonstances et qui ne doit pas faire oublier qu'**en orthographe chaque mot est une entité** dont les éléments constitutifs ne se mesurent pas à leur valeur intrinsèque.

La syllabe qui porte l'accent tonique n'est donc pas nécessairement la principale du mot, celle qui contient le radical, ni même la plus longue ; car « notre accent circonflexe, par exemple, est moins un signe d'intonation, dit Bescherelle, qu'un signe purement étymologique ; il existe en effet bien des mots où la voyelle, quoique surmontée de cet accent, est brève : *hôtel*, *hôtellerie*, *prévôtal*, *hôpital*, etc., nous *allâmes*, vous *allâtes*, qu'il *allât*, et les formes semblables des verbes en *er*, tandis que des milliers d'autres mots où la voyelle, quoique longue, est entièrement dénuée de cet accent, tels que *diable*, *sabrer*, *sabre*, *havre*, *cadre*, *cadrer*, *cadavre*, *oseille*, *explosion*, *émotion*, *animosité*, etc., etc. »

Nous aurions mauvaise grâce à ne pas applaudir des deux mains à la justesse de ces observations, si l'auteur, à l'encontre de l'Académie, ne mettait pas au même rang, comme ayant des voyelles brèves malgré l'accent circonflexe, des mots comme *abîme*, *maîtrise*, *rafraîchir*, *prêter*, *prêcher*, *bêtise*, *île*, *aumône*, *Pentecôte*.

Ces contradictions, vous le voyez, justifient encore une fois nos remarques sur le peu d'exactitude de notre écriture étymologique.

En résumé, *l'accent tonique en français se fait sentir le moins possible et repose sur l'antépénultième si le mot se termine par un e muet, et sur la dernière syllabe dans tous les autres cas*.

Mais il n'en est pas de même dans les autres langues,

ce qui nous oblige à chercher une règle d'un emploi facile pour toutes.

Alors, tout bien considéré, nous trouvons que, **l'immense majorité des mots dans toutes les langues a l'accent tonique sur la pénultième ou avant-dernière syllabe, à moins que celle-ci ne soit brève et la dernière longue, au quel cas l'accent tonique se reporte sur cette dernière,** *en latin excepté*.

Si cependant l'antépénultième était longue et la pénultième brève, l'accent tonique se reporterait sur celle-là, *à l'exception du français*.

Ainsi toutes les voyelles longues étant facilement reconnaissables et la diphtongue comme la voyelle nasale longue par convention[1], rien ne sera plus aisé que de marquer d'un accent aigu ou autre les exceptions comme naïf, parlé, verité, *en français;* sobáld, cóstbar, ʃílderuŋ *en allemand;* begán, árɷ, calámiti, cóntumeli *en anglais;* públice, dódiji *en italien;* puŋál, *en espagnol;* hierṓn, túgater, catá *en grec;* bereʃít *en hébreu;* et áliam, sólida, férient, proptérea, ánimɷs, gérunt, *en latin*, etc. etc.; car les mots comme cruɑl, *en français;* gefɑlt, *en allemand;* himsɑlf, *en anglais;* tenedɑr, *en espagnol* n'auraient pas besoin d'être marqués, puisque **la précision de la voyelle brève accentuée** ne laisserait aucun doute à cet égard.

Mais selon la règle que nous nous sommes imposée dès le début, nous nous contentons d'indiquer nos desiderata en laissant à de plus autorisés le soin de juger les différends.

1. Pour la simplification de l'écriture et de l'accentuation; car *oi*, par exemple, dans *loi* est bref, tandis que *oi* dans *toise* est plutôt long. Il en est de même des nasales : *an* bref dans *tan* est long dans *tante* (Cannissié).

AVANTAGES D'UN ALPHABET PHONÉTIQUE INTERNATIONAL

Songez maintenant à l'avantage **d'un alphabet unique pour toutes les langues** et cet alphabet se présentant **sous les formes connues de tous**; car les modifications y introduites seront assimilées par n'importe qui en moins d'une demi-heure, de telle sorte que quiconque, **sachant lire, dans n'importe qnelle langue, puisse lire dans toutes les autres et être facilement compris sans comprendre nécessairement lui-même**, tout comme ferait un musicien pour les œuvres les plus diverses.

Quel soulagement pour tous ceux qui ont besoin d'apprendre une langue étrangère, de pouvoir la lire couramment au bout de quelques heures; car figurez-vous l'étonnement qu'éprouvent à l'étranger tous ceux qui ont appris l'allemand ou l'anglais par eux-mêmes, de n'être compris nulle part quand ils se mettent à parler!

Et combien de jeunes gens dans nos établissements d'enseignement secondaire se trouvent dans le même cas, après plusieurs années d'études avec des maîtres compétents, mais qui n'avaient pas le temps de s'attacher à la prononciation, que chacun devrait et pourrait savoir avant d'entrer en classe!

Et quel temps précieux de perdu dans nos écoles primaires avant que nos pauvres enfants commencent à se reconnaître un tantinet au milieu des chinoiseries orthographiques de notre propre langue!

« L'étude de l'orthographe, dit un auteur américain, M. March, est considérée le plus souvent comme une chose peu sérieuse, une occupation d'enfant et l'on ne s'avise pas de songer au temps perdu à l'acquérir par la foule des enfants, dont elle absorbe une large part de leur présence à l'école, et on fait trop bon marché des embarras continuels qu'elle suscite à ceux qui l'ont acquise!

« Comptez les heures que chaque homme passe à l'apprendre, les heures employées durant sa vie entière à se la rappeler, à la perfectionner pour ainsi dire en consultant son dictionnaire sans trêve ni merci, et vous trouverez un total de plusieurs millions d'années perdues par chaque génération, sans compter la perte matérielle, des millions également, pour frais d'impression des lettres inutiles![1]

« Songez au dommage moral résultant de la difficulté que notre orthographe présente à la facile conception des sons de nos mots pour les étrangers; lisez la pétition des Japonais au Congrès des États-Unis et rangez-vous alors, si vous osez, du côté des amateurs en littérature, dont l'affection pour la bonne vieille

1. D'après Nevicow, il y a 13 p. 100 de lettres inutiles en français, ce qui fait pour 108 milliards de lettres imprimées, 14 200 millions. Or on compte l'impression à 7 francs pour 10 000 caractères, ce qui reviendrait à 10 millions de francs d'économies pour l'impression et pour le papier, 100 000 lettres à 0 fr. 04 avec un tirage moyen de 4 000 exemplaires, la somme de 18 millions! (*Les gaspillages de la Société moderne.*)

orthographe se fortifie encore par le charme des vieilles éditions, aux types gracieux, au papier crème et l'arome des bonnes et solides reliures !

« Vous essayeriez en vain de sauver du ridicule tous ces trésors, en nous montrant leurs avantages pour nos études étymologiques; car vous savez bien qu'une orthographe immuable à travers les variations des âges en détruit, ou peu s'en faut, les matériaux les plus importants !

« Mesurez au contraire **les avantages qui découleraient de l'adoption d'un alphabet uniforme pour toutes les langues,** par les obstacles que notre orthographe oppose à la diffusion de la nôtre !

« N'est-il pas plus difficile, en effet, pour le plus grand nombre d'étudier un nouvel alphabet que d'acquérir la syntaxe d'une langue étrangère et le sens de ses mots?

« Quelles entraves ne met point l'alphabet grec à la compréhension rapide et fructueuse de cette langue dans nos établissements d'instruction supérieure?

« Plus de temps est employé dans nos séminaires à l'étude de l'alphabet hébreu qu'à l'étude de l'hébreu lui-même, et si vous en exceptez deux ou trois parmi ceux qui s'essayent au sanscrit, vous trouverez qu'on n'arrive même pas à la lecture... »

Oh ! je n'oublie pas qu'il y a lecture et lecture; mais **il ne peut être question ici, sur le terrain international, que de savoir lire comme un enfant des écoles primaires ou, si vous aimez mieux, comme un étranger, assez bien pour être compris sans craindre jamais d'être ridicule : les moindres nuances restant l'apanage des orateurs et des délicats.**

MOYENS DE DIFFÉRENCIER LES HOMONYMES

Permettez-moi d'ajouter un mot à tout ce qui précède pour vous faire remarquer combien il serait aisé de différencier (à l'œil) l'adjectif démonstratif *ces*, de *ses*, adjectif possessif, que les uns prononcent *sès*, *cès* et les autres *sés*, *cés*, en marquant l'un fermé *sés* par sɛ et l'autre ouvert *cès* par sa.

Dans le même ordre d'idées, nous voyons que l'*s* du pluriel du pronom personnel *ils* serait supprimé devant un mot commençant par une consonne; on pourrait donc le distinguer du singulier par un accent circonflexe, îl, à moins de marquer sa voyelle comme longue ıl, ce qui serait plus recommandable peut-être?

La même remarque peut être faite pour l'article *aux* que l'on figurerait par ô ou ɷ?

Il nous resterait ainsi pour éviter les homonymes (par trop gênants) l'accent grave et l'accent circonflexe : *la fin* = la feı, et la fèı pour *la faim; le pou* = le pu et le pû pour *le pouls; le son* = le soı (mus.) et le sôı pour *le son* (meunerie); *le tan* = le taı et le tâı pour *le temps; la chasse* = la ʃasɵ et la ʃâsɵ pour *la châsse; la canne* = la canɵ et la cânɵ pour *la cane; le port* = lɵ pɷr, et le pɷ̂r pour *le porc; le serin* = lɵ sɵreı,

et le serêı pour *le serein; le compte* = le coıte, le côıte pour *le comte*, et le còıte pour *le conte; le mètre* = le matre et le mâtre pour *le maître; le cor* (instr. de mus.) = le car, le câr pour *le corps*, le càr pour *le cor* (œil-de-perdrix) et le cár pour le cor (andouiller), puisque l'accent aigu ne pourrait pas être pris pour une marque d'accent tonique sur un monosyllabe et les autres n'étant plus que *des accents grammaticaux qui n'influeraient en rien sur la prononciation* Et comme il n'y a guère plus de quatre acceptions d'un mot, nous aurions de la sorte un excellent système de différenciation entre les homonymes, dont se réjouiraient certainement nos réformateurs français plus ou moins étymologistes!

Mais vouloir différencier *la lyre* du verbe *lire*, *le mètre* et *le maître* du verbe *mettre* avec la voyelle accentuée brève (matre), *la ville* avec *i* bref (vile) de l'adjectif *vile* avec *i* long (vıle), *le soufre* du verbe *je souffre*, *la salle* avec *a* bref (sale) de l'adjectif *sale* avec *a* long (sale), *le prix* du verbe *il est pris*, *la voix* du verbe *je vois*, *la paix* du verbe *je pais* ou d'un autre nom d'un genre différent, nous paraît aussi inutile que de mettre un accent grave sur *à*, *là*, *où*, *dès* ou un accent circonflexe sur *dû*, *tû*, *sûr*, *mûr etc.*

Cependant *nous admettrons volontiers une distinction entre des mots de même genre, autres que des noms*, comme *sur* (acide) = sur et *sûr* (certain) = sûr, *cru* (part. de croire) = cru et *crû* (part. de croître) = crù, *bailler* (à ferme) = balé, *bâiller* (aux corneilles) = bâlé et même *bailler* (sur les côtes de Bretagne) = bàlé; mais vouloir différencier *le crû* de l'adjectif *cru*, *le dû* de l'article *du* nous mènerait à craindre une équivoque entre les mots *os* et *eaux* à la fin d'une

à la prononciation, se différencient les uns par le genre :

Le cilice	et la silice,	le poële	et la poêle.
Le cours	et la cour,	le livre	et la livre (poids).
Le dam	et la dent,	l'hymne	et l'hymne (sacrée).
Le hard	et la hart,	le mors	et la mort.
Le faîte	et la fête,	le poste	et la poste.
Le faux	et la faulx,	le poids	et la poix.
Le père	et la paire,	le sire	et la cire.

3° Les autres en plus par une terminaison masculine ou féminine :

Le col	et la colle,	le mess	et la messe.
Le hall	et la halle,	le lait	et la laie.
Le gaz	et la gaze,	le statut	et la statue.
Le houx	et la houe,	le tard	et la tare.
L'art	et l'are,	la mer	et la mère.
Le but	et la butte,	le mur	et la mûre.
La chair	et la chaire,	le plaid	et la plaie.
Le fard	et le phare,	le pic	et la pique.
L'heur	et l'heure,	le poil	et la poèle.
Le lac	et la laque,	le sol	et la sole.
Le lieu	et la lieue,	le vice	et la vis.
Le lis (fleur)	et la lice,	la voix	et la voie.
Le mal	et la malle,	le foie	et la foi, etc.

4° D'autres encore par le nombre :

L'eau	et les os ou aulx,	le fonds	et les fonts.
L'are	et les arrhes,	le lard	et les lares.
Le canot	et les canaux,	le rets	et les rais (lune),
L'être	et les altres,		etc., etc.

5° Ceux-ci par la voyelle accentuée, ouverte ou fermée :

L'archer (*é*)	et l'archet (*è*),	le pré	et le prêt.
Le gré	et le grès,	la plumée	et le plumet.
La galée	et le galet,	la vallée	et le valet,
La marée	et le marais,		etc.

6° Ceux-là par la longueur de la voyelle accentuée :

Bot	et beau,	le jeune	et le jeûne.
La cote	et la côte,	la malle	et le mâle.
La grasse	et la grâce,	le matin	et le mâtin.
Le pot	et la peau,	sur	et sûr.
Le roc	et rauque,	la ville	et vile,
La sole	et le saule,		etc.

7° Les suivants par l'h aspiré :

L'heur	et le heurt,	l'hôte	et la hotte.
L'air	et le hère,	l'une	et la hune.
L'art	et la hart,	ou	et la houe.
L'être	et le hêtre.	ores	et hors, etc.

Est-il besoin d'ajouter :

8° Ceux qui se distinguent si aisément par le déterminatif?

Le fer	et il ferre,	la part	et il part.
Le vice	et il visse,	la cire	et il cire.
La somme	et il somme,	la pique	et il pique.
Le taon	et il tond,	la voix	et il voit.
Le site	et il cite,	l' hôte	et il ôte.
Le signe	et il signe,	l' us	et j'eusse.
Le fort	et il fore,	la nue	nue.
Le doigt	et il doit,	tu	et il (s'est) tû.
Le temps	et il tend,	(à) lui	et il (a) lui,
Le jouet	et il jouait,		etc.

9° Ceux que leur nature elle-même ne saurait confondre :

La chair	et cher,	des	et dès.
La dent	et dans,	le faisant	et faisant (part).
Le feu	et feu,	quoi	et coi.
Le cent	et sans,	le pieux	et pieux.
La foi	et fois,	le gril	et gris.
La guerre	et guère,	le ver	et vers.
Le gros	et gros,	le verre	et vair.

Le guet	et gai,	le	prêt	et près.
là	et la,		vain	et vingt.
Le lait	et laid,	le	tard (sur le)	et tard.
Le leurre	et leur,	le	temps ou tan,	et tant.
Le lord	et lors,		voir	et voire.
Le lest	et leste,	la	dent	et dans.
Le legs	et lès,	le	sang	et sans.
Le mal	et mal,		l'or	et or.
Le mari	et marri,		août	et où.
mai	et mais,	le	peu	et peuh.
mille	et mil ou mille,	les	œufs	et eux, etc.

10° Enfin ceux que différenciera toujours la majuscule :

Le rein	et le Rhin,	le puits	et	Le Puy.
Le site	et le Scythe,	la scène	et	la Seine.
Le sens	et Sens,	la senne	et	la Senne.
Le pôle	et Paul,	saine	et	la Seyne.
Le lord	et Laure,	la somme	et	la Somme.
La mort	et le Maure,	gens	et	Jean.
Le pan	et Pan,	sans	et	Sand.
claire	et Claire,	loin	et	le Loing.
quelle	et Kehl,	l'us	et	Hus.
L'heure	et l'Eure,	dix (mille)	et	Die,
Le mess	et Metz,	etc.,		etc.

Ne vous semble-t-il pas à présent qu'il serait plus expéditif **d'enseigner aux enfants le sens divers de ces mots que la façon de les écrire diversement,** puisqu'on le fait bien pour *élan* et *élan*, *hymne* et *hymne*, *rue* et *rue*, *taille* et *taille*, *poêle* et *poêle*, *mille* et *mille*, *mal* et *mal*, *feu* et *feu*, *pieux* et *pieux*, *gros* et *gros*, *somme* et *Somme*, *signe* et *signe*, *faisant* et *faisant*, *lui* et *lui*, *poste* et *poste*, *livre* et *livre*, etc., etc.?

Mais encore une fois, nous n'avons pas la prétention de régler ces questions; il nous suffit d'en présenter une solution équitable.

INSUFFISANCE
DE LA RÉFORME PROPOSÉE

Essayer de résoudre ainsi les questions secondaires, c'est prouver à M. Barès que le phonétisme international ne songe *à enlever* à aucuns et moins encore *à notre harmonieux idiome toute sa grâce, pour la remplacer par le manque de souplesse d'un matématique jargon : un sec et rijide squeléte de ce qui aurait été notre bèle et gracieuze langue*[1]

Cette phrase, nous l'aurions écrite phonétiquement :

aılevér a notr'armoniəƨ idıɷmə tutə sa grasə, pur la raıplasé par lə maıcə də supleso d'əı matematicə ȷargoı : əı sec e riȷıdə scəleto də sə ci ɷrat eté notrə bel'e grasiəƨə laıgə (sac, scəlatə, suplaso, bal').

Mais de façon qu'un étranger eût été dispensé d'apprendre la phonation particulière à notre alphabet, c'est-à-dire se rappeler tout comme nos enfants : 1° que l'*o* dans *idiome* et l'*i* de la syllabe *ji* dans *rijide* sont longs sans l'accent circonflexe de l'*â* dans *grâce*; 2° que les digraphes *au* et *ai* dans *aurait* se prononcent comme *o* dans *idiome* et *è* dans *squelète;* 3° que *ou* dans *toute*

1. C'est ainsi que l'on orthographie dans le journal : *Le Réformiste.*

et *souplesse* se prononce par une seule émission de voix ainsi que *eu* dans *gracieuze* et non point comme une diphtongue (suédoise ou allemande); 4° que le *c* se prononce *s* devant *e* et *i* dans *ce*, *grâce* et *gracieuze*, mais *k* dans *sec;* 5° que ce même son de *k* s'écrit *qu* devant *e* dans *manque*, *matématique* et *squeléte;* 6° que le *g* est suivi d'un *u* devant *e* pour lui conserver le son de *gue* dans *langue*, mais se remplace par *j* dans *rijide;* 7° que l'*s* se redouble quelquefois comme dans le mot *souplesse;* 8° que l'*r* final peut se prononcer dans *enlever* mais point dans *remplacer;* 9° que *on* dans *jargon* ne se prononce pas comme *on* dans *harmonieux;* 10° que les syllabes *en* dans *enlever*, *an* dans *manque* et *em* dans *remplacer* se prononcent de même, sans qu'il soit permis de les employer les unes pour les autres; 11° que le *t* du mot *et* ne se prononce jamais. et 12° enfin que l'*e* muet ne se distingue en rien de l'*e* dans *sec*, où il sonne comme *è* dans *squeléte*, de même que *é* dans *matématique* se prononce comme l'*e* de la syllabe *cer* dans *remplacer*.

Et nous ne disons rien : 1 ° de l'*i* devant *o* dans *idiome*, que nous avons écrit idıωme, pour indiquer la diphtongue *io*, parce qu'il n'existe encore aucune règle à cet égard; 2° de l'accentuation que nous avons marquée dans *été* comme la seule exception à la règle générale, parce que celle que nous proposons n'est pas spéciale à la langue française.

Mais, de bonne foi, répudier seulement le *th* dans *mathématique*, le *g* dans *rigide*, et le double *t* dans *squelette*, ainsi que le double *l* dans *belle* pour les remplacer par un accent sur la voyelle précédente, mettre un *s* à la place de l'*x* et un *z* à la place de l'*s* dans *harmonieux* et *gracieuse*, est-ce là le but de M. Renard,

l'éminent conférencier, l'infatigable apôtre de la réforme de l'orthographe française?

Le digne émule des professeurs Whitney, March et autres pour l'anglais, du Dr Frikke, A. Bergmann, L. Cohen et consorts pour l'allemand, devrait se garder comme eux de pareils compromis.

Si ces réformateurs applaudissent à la suppression des doubles consonnes, ils se demanderont certainement ce que fait le double *n* dans *année*, que l'on prononce *anée*, et pourquoi l'on n'adopterait pas le *K* dans *Crist* puisque le *C* ne paraît pas convenir dans *Kersonèze?*

Ils s'étonneraient de l'emploi de l'*y* dans *royal* et de l'*ï* dans *maïonnaise*, comme de la préférence accordée au double *c* pour le son de *cs* dans *ficcion* pour *fiction* et *accion* pour *action*, quand on a *axe* et *axiome* et que l'on continue à écrire *silex* et *index;* et puis ce pauvre *p* qui non seulement ne sera plus redoublé, mais que l'on chasse même des mots comme *corps*, à moins qu'un de leurs arrière-neveux *corpulents* ne concoure à lui faire produire un son[1]...

Ils affirment tous qu'*un changement quelconque offensera toujours l'œil du lecteur et qu'il faudra s'attendre de la part de quelques-uns à la résistance la plus acharnée pour l'abolition d'un point sur l'ï!*

1. Selon le *Réformiste*.

MOYENS D'INTRODUIRE LA RÉFORME

Nous dirions volontiers à M. Jean Barès, qui dépense si noblement les revenus d'une fortune vaillamment acquise, pour la cause sacrée de la jeunesse, qu'un de ces bacheliers qu'il a rencontrés dans les pays d'outre-mer et qui en est revenu avec les mêmes idées folles de réformes orthographiques... seulement, lui criant du fond du désert : Laissez venir à vous les petits, et pour cela **unissez-vous avec vos amis de langues allemande et anglaise sur un système phonétique international quelconque,** car nous n'avons pas des prétentions au *nec plus ultra*, mais l'espoir de pouvoir vous servir bien modestement de trait d'union.

Adressez-vous ensuite aux professeurs de langues étrangères, et ils sont nombreux aujourd'hui, pour qu'ils recommandent à leurs élèves les éditions où **cet enseignement phonétique international** se trouve en place et lieu de la prononciation figurée si grotesquement dans les manuels de conversation.

Jetez un coup d'œil seulement sur le tableau suivant et vous resterez convaincu de **l'immense avantage immédiat** que présente cette méthode sur toutes les prononciations figurées si péniblement, et partant si défectueuses.

Le ministre de l'Instruction publique ne s'opposera plus alors à une substitution semblable dans les

livres classiques pour l'enseignement des langues vivantes, puisqu'elle ne toucherait en rien, *ou fort peu*, aux œuvres vives de la routine et que cela n'engagera ni lui, ni l'avenir, ni personne.

Mais, en attendant, *l'on se familiarisera avec le monstre* et la cause sera gagnée ; car aussi lentement que s'égrène d'une génération, à laquelle vous demandez un sacrifice, le petit nombre des âmes généreuses, vous verrez s'accroître rapidement la phalange des jeunes dont vous favorisez les intérêts.

Rappelez-vous que *notre système métrique n'a guère servi à la génération qui l'a vu naître* et que, dans les pays étrangers où on l'adopta depuis, on l'enseigna d'abord dans les écoles à côté du système en usage ; plus tard, on l'introduisit dans l'administration avec toutes sortes de ménagements, et bientôt, tout le monde s'y trouvant à l'aise, il était devenu presque inutile d'en décréter la mise en vigueur...

FRANÇAIS

Orthographe usuelle :	*Prononciation figurée pour Anglais :*
Bonjour, Monsieur,	Bo*ngsh*oor',[1] Mosyu' (u dans urge).
Comment vous portez-vous?	Coma*ng*' voo portey'-voo?
Très bien, et vous?	Tray bye*ng*', ey voo?
Orthographe phonétique :	*Prononciation figurée pour Allemands :*
Boıȷur, Mosıɵ,	Bo*ngsch*uhr', Mosyöh,
Comaı vu portɛ-vu?	Coma*ng* wuh portehwuh?
Trɛ bıeı, e vu?	Träh bje*ng*, e wuh?

1. Les lettres ital. ne représentent le son que par à peu près.

ANGLAIS

Orthographe usuelle :	*Prononciation figurée pour Allemands :*
Good day, Sir,	Gud deh, sörr,
How do you do?	Hau duh juh duh?
Very well,and you?	Weri wuell, änd juh?
Orthographe phonétique :	*Prononciation figurée pour Français :*
Gud dɛ, sɵr,	Goud dey, seurr,
Hæ du ı̣u du?	Haou doû yoû doû?
Veri wel, and ı̣u?	Véri vouell, annd yoû?

ALLEMAND

Orthographe usuelle :	*Prononciation figurée pour Anglais :*
Guten Tag, mein Herr,	Gooden tahg, mine herr,
Wie befinden Sie sich?	Vee bafinden zee zi*ch*?
Sehr wohl, und Sie?	Zare vole, oond zee?
Orthographe phonétique :	*Prononciation figurée pour Français :*
Guten tag, mɑn her,	Goût'n tâgue, maïnn herr,
Vι befinden ƨι ƨifi!	Vî béfinn'den zî zi*ch*?
Ƨɛr vɵl, und ƨι?	Zeyr vôle, ound zî?

Comme vous le voyez, nous nous sommes contentés, pour cette démonstration, des trois langues, française, anglaise et allemande, et il nous a fallu pour chacune d'elles deux sortes de prononciations figurées : une à l'usage des Allemands et une à l'usage des Anglais pour le français; de même pour l'allemand qui a besoin d'être représenté spécialement pour les Français et pour les Anglais, et quand il était question de la langue

anglaise il nous fallait également la figurer séparément pour nous comme pour les Allemands.

En y ajoutant une quatrième langue, l'italien par exemple, il nous faudrait trois prononciations figurées pour chacune des quatre langues, et ainsi de suite pour chaque langue nouvelle ; mais aussi le progrès serait-il doublement appréciable et plus si l'on arrivait à s'entendre pour figurer la prononciation *d'une même façon* dans les manuels de conversation de deux ou plusieurs langues à la fois, en attendant l'adoption de l'alphabet international.

Mais fussions-nous les seuls à figurer ainsi les langues étrangères, il est clair que nous en retirerions un bénéfice certain, comme il sera facile de s'en convaincre par la comparaison des textes dont nous faisons suivre le rapide exposé des désidérata dans l'orthographe des **quarante principaux idiomes parlés dans le monde entier.**

Vous y trouverez, j'espère, la réforme mise à la portée d'un enfant : les signes employés sont précis et bien plus vite acquis que la variété inépuisable des lettres et combinaisons actuelles, le plus souvent fautives ou passagères.

Votre équité n'hésitera plus entre les formes bizarres *à première vue*, que revêtent les mots connus, mais qui facilitent la compréhension des sons allemands, russes, grecs, arabes ou chinois, dont l'écriture ne dit rien à vos yeux éperdus, et les mots anglais, italiens, espagnols, portugais, magyars, tschèques, polonais et malgaches, qui ne font que tromper vos sens abusés.

Vous échangerez avec plaisir **le vieux trousseau de clefs encombrantes** contre un **petit passe-partout fort commode** et sourirez aux insinuations

perfides contre l'application *immédiate* d'un principe qui porterait le trouble dans l'économie sociale tout entière; *car il ne saurait être question*, je le répète, *d'un changement à vue, d'un bouleversement subit et radical dans nos habitudes d'orthographier les langues, à commencer par la nôtre;* **mais simplement et à titre d'essai, de l'introduction dans les manuels de conversation d'un système phonétique simple et précis et pouvant servir de base à la réforme orthographique internationale proposée.**

A cet effet une entente avec les nations voisines me paraît de la plus haute importance, sans être toutefois d'une nécessité absolue, puisque l'alphabet dont nous nous servirions pour fixer leurs sons pourrait être adopté par chacune en particulier pour représenter les nôtres, sans crainte de ne pouvoir être suivi par toutes.

Aussi lorsqu'on nous montrera du doigt les erreurs de phonation presque inévitables en pareille matière, mais *facilement réparées par les intéressés*, comme une preuve éclatante du peu de consistance de la méthode nouvelle, nous nous dirons en toute confiance que la raison finira toujours par s'affirmer et qu'*il vaut mieux, après tout, savoir où l'on va que d'être poussé au hasard*[1] *:* **car, en vérité, si cette réforme, à laquelle on a fini par intéresser l'Académie elle-même, doit aboutir, elle sera phonétique et internationale.**

1. Nos voisins, les Anglais, expriment fort judicieusement l'idée d'une réforme par à-coups de la manière suivante : To cut the dog's tail piece-meal; c'est-à-dire : couper la queue du chien par petites tranches.

SPÉCIMEN DE L'ORTHOGRAPHE PHONÉTIQUE EN FRANÇAIS

Lɵ corbɷ e lɵ ronar.

Mɛtrɵ corbɷ, sur ɵn arbrɵ pɛrʃé,
tonɛt aı soı bec (bɑc) ɵı fromaȷɵ;
mɛtrɵ ronar, par l'odɛr aleʃé,
lɥ teıt (tɑıt) a po prɛ sɵ laıgaȷɵ :
« Hɛ! boıȷʉr! mosıɵ du corbɷ!
Cɵ vʉʒ ɛtɵ ȷolí! cɵ vʉ mɵ saıblɛ bɷ!
saı maıtɩr, si votrɵ ramaȷɵ
sɵ raport' a votrɵ plumaȷɵ,
vʉʒ ɛtɵ lɵ fɛníx dɛʒ ɷtɵ dɵ sɛ bʉ. »
A sɛ mɷ. lɵ corbɷ nɵ sɵ saı pas dɵ ȷʉ
e pur moıtré sa belɵ (bɑlɵ) vʉ,
il ʉvr' ɵı larȷɵ bec, lɛsɵ toıbé sa prʉ;
lɵ ronar s'aı sɛsɩt, e dɩ : « Moı boı mosıɵ,
aprenɛ cɵ tʉ flatɛr
vɩt ɷ depaı dɵ selɥ ci l'ecutɵ :
setɵ lɵsoı vɷ bıen ɵı fromaȷɵ, saı dutɵ. »
Lɵ corbɷ, hoıtɵʒ e coıfʉ,
ȷʉra, mɛʒ ɵı pɵ tar, c'oı nɵ l'ɩ praıdrɛ plu.

(La Foıtɛnɵ) La Fontaine.

Le ʃɐn' e le roʑω.

Le ʃɐn' eı ȷur dɩt o roʑω :
Vuʑ avɛ bȷeı suȷɐ d'acuʑé la naturo;
eı rutelɐ pur vuʑ ɐt eı peʑaı fardω;
le muıdre vaı çi d'avaıture
fɐ rɩdé la faso do l'ω
vuʑ oblɩg' a bɐsé la tɐto,
sepaıdaı co moı froı, o Cωcaʑo parç,
noı coıtaı d'arɐté lɛ reȷoı du solç,
brave l'efωr do la taıpɐto.
Tu vuʑ ɐt aciloı, tu mo saıble ʑefɩr.
Aıcωr si vu nɐsȷɛʑ a l'abrɩ du feȷaȷo
doı ȷo cuvro le vuʑinaȷo,
vu n'ωrȷɛ pa taıt a sufrɩr :
ȷe vu defaıdrɐ do l'oraȷe;
mɐ vu nɐsɛ le plu suvaı
Sur lɛʑ umɩdo bωr dɛ ruȷωmo du vaı.
La natur' aıvɐr vu mo saıblo bȷen eıȷusto.
Votre coıpasioı, lɥ repoıdɩ l'arbuste,
par d'oı boı naturél; mɐ citɛ se susí;
lɛ vaı me soı muı c'a vu redutable :
ȷe plɩ' e ne roı pa. Vuʑ avɛ ȷusc'isí
coıtre lɐr cuʑ epuvaıtablo
resisté saı curbé lo dω;
mɐʑ ataıdoı la feı. Com' il dɩʑɐ sɐ mω,
du bu de l'oriʑoı acur avéc furɩ'
lo plu terɩblo dɛʑ aıfaı
co le Nωr u porté ȷusce-la daı sɛ flaı.
L'arbre tȷeı boı, le roʑω plɩ',
Le vaı reduble sɛʑ efωr,
e fɐ si bȷeı c'il derasino

solɥ do ci la tɛt' o sɪel etɛ vɐsine,
e doɪ lɛ pɪɛ tuʃɛt a l'aɪpɪro dɛ mar.

La Fontaine.

Lɛz animo malade de la peste.

Θɪ mal ci repaɪ la terɛr,
mal ce le Sɪel aɪ sa furɛr
eɪvaɪta pur punɪr lɛ crime de la tɛre,
la peste (pɥsc'il fo l'apelé par soɪ noɪ),
capablo d'aɪriʃɪr an eɪ jur l'Aʃeroɪ,
feɛɛt oz animo la gɛre.
Ɩl no murɛ pa tuz, mɛ tuz etɛ frapé;
oɪ n'aɪ vɐɪɛ puɪ d'ocupé
a ʃerʃé le sutɪeɪ d'une muraɪte vɪ';
nul mɛ n'exitɛ lɛr aɪvɪ';
ni lu ni renar n'epiɛ
la dus' e l'inosaɪte prɐ';
lɛ turterele se fɥɛ (fɥɪɛ):
plu d'amur, partaɪ plu de jɐ'.
Le lioɪ teɪ coɪsɛ, e dɪ : Mɛ ʃɛrz amí,
je crɐ ce le Sɪel a permí
pur no peʃé set' eɪfortune.
Ce le plu cupable de nu
se sacrifɪ' o trɛ du seleste curu;
pot-ɛtr' il obtɪeɪdra la gerizoɪ comune.
L'istɐre nuz apraɪ c'aɪ do telz axidaɪ
oɪ fɛ de parɛ devumaɪ.
Ne nu flatoɪ doɪc puɪ; vɐɪoɪ saɪz eɪduljaɪse
l'eta de notre coɪsiaɪse.
Pur mɐ, satisfeɛaɪ mɛz apetɪ glutoɪ,
j'ɛ devoré forse mutoɪ.
ce m'avɛt-ɪl fɛ? Nul' ofaɪse;
mɛm' il m'ɛt arivé celcefɐ de maɪjé

le berjé.
Je me devurɛ doıc, s'il le fo; mɛ je paıse
c'il ɛ boı ce ʃaceı s'acuz' eısí ce mu;
car oı du susté, seloı tute justise,
ce le plu cupable perise.
Sɩre, dɩ le renar, vuz ste tro boı ru;
vo scrupule foı vur tro de delicatese.
E bɩeı! maıjé mutoı, canaʝe, sot' espese,
ɛ-s'eı peʃé? Noı, noı. Vu lɛr fɩte, seɲɛr (seɲɛr),
aı lɛ crocaı, bocu d'onɛr :
e caıt o berjé, l'oı po dɩre
c'il etɛ dɩɲe de tu lɛ mo,
etaı de sɛ jaı-la ci sur lɛz animo
se foıt eı ʃimeric' aıpɩre.
eısí dɩ le renar, e flatɛr d'aplodɩr.
Oı n'oza trop aprofoıdɩr
du tɩgre, ni de l'urs, ni dɛz otre pɥsaıse,
lɛ muı pardonabloz ofaıse :
tu lɛ jaı cerelɛr, jusc'o seıple mateı,
o dɩro do ʃacoı, etɛ de potɩ seı.
L'ane veıt a soı tur, e dɩ : Jɛ suvenaıse
c'an oı prɛ de mune pasaı,
la feı, l'ocazioı, l'erbo taıdr' e, je paıse
celce dɩabl' osí me pusaı,
je toıdɩ de so prɛ la larjɛr de ma laıge;
je n'an avɛ nul dru pɥsc'il fo parlé nɛ.
A sɛ moz oı cria haro sur le bodɛ!
Oı lu, celce po clɛr, pruva par sa haraıge.
c'il falɛ devué so modɩt animál,
se pelé, se galo, d'u venɛ tu lɛr mal.
Sa pecadile fu jujé' eı ca paıdablo.
Maıjé l'erbe d'otrɥ! cel crim' abominable!
Rɩeı ce la mor n'etɛ capable,

d'expié soı forfɞ. Oı lɵ lɥ fɩ bıeı vɐr.
Sɵloı cɵ vu sɵrɛ pɥsaıt u miserablɵ,
lɛ ȷuȷɵmaı dɵ cur vu raıdroı blaıc u nɐr.

Soıȷɵ d'Atalɩ.

S'etɞ paıdaı l'orɞr d'unɵ profoıdɵ nɥ;
ma mɞrɵ Jeʒabél (Jeʒabɑl) dɵvaı mɐ s'ɞ moıtrɛ',
com'o ȷur dɵ sa mɑr poıpɵʒɵmaı parɛ';
sɛ malɞr n'avɞ puıt abatu sa fıerté (fıɑrté),
mɞm' el' (ɑl') avɞt aıcɑr set eclat aıprɵıté,
doıt el' u suı dɵ peıdr' e d'orné soı viʒaȷɵ,
pur reparé dɛʒ aı l'ireparabl' utraȷɵ;
« Traıblɵ, m'at-elɵ dɩ, fɩlɵ dɩɳɵ dɵ mɐ,
lɵ cruél (cruɑl) Dıɵ dɛ Jɥf l'aıport' osí sur tɐ,
Jɵ tɵ pleı dɵ toıbé daı sɛ meı rɵdutablɵ,
ma fɩl'. « An aʃɵvaı sɞ mɑʒ epuvaıtablɵ,
son oıbrɵ vɞr moı lɩ' a paru sɵ bɞsé
e mɐ ȷɵ lɥ taıdɞ lɛ meı pur l'aıbrasé;
mɞ ȷɵ n'ɞ plu truvé c'ɵn orɩblɵ melaıȷɵ
d'oʒ e dɵ ʃɞr mɵrtrɩʒ e trɞné daı la faıȷɵ,
dɛ laıbɑ pleı de saıg e dɛ maıbrɵʒ afrɵ,
cɵ dɛ ʃıeı devoraı sɵ disputɞt aıtr' ɵ!

La Marsɛlɞʒɵ.

Aloıʒ aıfaı dɵ la patrɩɵ,
lɵ ȷur dɵ glɐr' ɞt arivé;
coıtrɵ nu dɵ la tiranɩɵ,
l'etaıdar saıglaıt ɞ lɵvé.
Aıtaıdɛ-vu daı lɛ caıpanɵ,
muȷɩr sɞ ferosɵ solda?
Ɩl vıenɵ ȷuscɵ daı no bra,
egorȷé no fis e no coıpanɵ!

Ωz armo situɑıcı; formɛ vo batalɔı;
marʃoı! c'oı saıg cıpur abrovo no silɔı!

Atala — Prolωgo.

La Fraıse posedɛt ωtrefu daı l'Americe septaıtrıonal' oı vast' aıpıre, ci s'etaıdɛ depų lɛ rivaȷe de l'Atlaıtico ȷusc'ω lac lɛ plu roculé du hω Canada.

Catre graı flɛvez, ęaı lɛr surse daı lɛ mɛme moıtaŋe divizɛ sɛ rɛȷioız ımaıse; lo flɛve Seı-Loraı, ci se pɛr a l'est daı lo golfe do soı nωı, la rivıɛro de l'uest, ci porte sɛz ω a dɛ mɛrz eıconu; lo flɛve Burboı, ci se presipite du midí o nωr daı la bɛ d'Udsoı, e le Meʃa-sebé, ci toıbo du nωr o midí daı le golfo du Mexice.

Se derŋe flɛvo, daız eı cur de plu do milo ȷo, arωz' uno delisioze coıtrɛ, co lɛz abitaı dɛz Etaz-Unız apele le nuvél Edén, e a lacelo lɛ Fraısɛz oı lɛsé lo du noı de Luizıano. Mil' ωtro flɛvo, tributɛro du Meʃazebé, l'aıgrɛse de lɛr limoı e la fertilıze de lɛrz ω.

Caı tu sɛ flɛve se soı goıflé dɛ deluȷe do l'ivɛr, caı lɛ taıpɛtez oıt abatu dɛ paız aıtıe do forɛ, lɛz arbro deraıné s'asaıblo sur lɛ surso. Bıeıtω la vaze lɛ simante, lɛ ȷano lɛz aıʃɛne, e dɛ plaıtoz ı prenaı rasine de tute par, aʃɛvo de coısolidé sɛ debrı.

ʃarıe par lɛ vagez ecumaıte, ıl desaıdot o Meʃasebé: le flɛve s'an aıparo, lɛ pus' o golfo mexiceı, lɛz eʃu' sur dɛ baı do sabl' e acrɛt eısí lo noıbre de sɛz aıbu-ʃure. Par eıterval', il elɛve sa vɛz aı pasaı su lɛ moız e repaı sɛz ω debordɛz ωtur dɛ colonade de forɛz e dɛ piramıde dɛ toıbωz eıdıeı; s'ɛ lo Nil dɛ dezɛr.

Mɛ la graz' ɛ tuȷurz unı' a la maŋifisaıse daı lɛ sɛno de la nature; taıdí co le curaı du milo aıtrɛne vɛr la mɛr lɛ cadavro dɛ peız e dɛ ʃɛne, oı vɛ sur lɛ do curaı laterω romoıté, lo loı dɛ rivaȷe, dɛz ılo flotaıte

dɵ pistɩa e dɵ nenufar, doı lɛ rɷzɵ ȷɷnɵ s'elɞvɵ comɵ dɵ petí paviɩoı. Dɛ serpaı vɞr, dɛ heroı blɵ, dɛ flamaı rɷzɵ, dɵ ȷenɵ crocodilɵ s'aıbarcɵ pasaȷé sur sɞ vɞsɷ dɵ flɞrȥ e la colonɩ, deplɯıant o vaı sɛ vɯlɵ d'ɑr, va abordér aıdormɩ daı celc' aısɵ retirɛ du flɞvɵ.

Lɛ dɵ rɩvɵ du Meʃasebé presaıtɵ lɵ tablɷ lɵ pluȥ extraordinɞrɵ. Sur lɵ bɑr oxidantál, dɛ savanɵ sɵ derulet a pertɵ dɵ vɯ; lɞr flɷ dɵ verdɯr', aı s'elɯɲaı, saıblɵ moıté daı l'aȥɯr du sɩel, ɯ ɩl s'evanuisɵ. On vɯ daı sɞ prɞrɩ saı bornɵȥ erér a l'avantɯrɵ dɛ trupɷ dɵ trɯs u catrɵ milɵ buflɵ sɷvaȷɵ. Celcefɯȥ eı bɩsoı ʃarȷé d'anɛ, faıdaı lɛ flɷȥ a la naȷɵ, sɵ vɩeı cuʃé, parmí dɵ hɷtɵȥ erbɵ, daıȥ un' ɩlɵ du Meʃasebé.

A soı froı, orné dɵ dɵ crɯsaı, a sa barb' aıtic' e limonɵȥɵ, vu lɵ praıdrɩɛ pur lɵ dɩɵ du flɞvɵ, ci ȷet' en ɲ satisfɞ sur la graıdɞr dɵ sɛȥ oıdɵȥ e la sɷvaȷ' aboıdaısɵ dɵ sɛ rɩvɵ. Tel' ɞ la sɞnɵ sur lɵ bɑr oxidantál; mɞȥ elɵ ʃaıȷe sur lɵ bɑr oposé, e form' avéc la premɩɞr' en admirablɵ coıtrastɵ. Suspaıdɯ sur lɵ cɯr dɛȥ ɷ, grupé sur lɛ roʃéȥ e sur lɛ moıtaɲɵ, dispersé daı lɛ valɛ, dɛs arbrɵ dɵ tutɵ lɛ formɵ, dɵ tutɵ lɛ culɞr, dɵ tɯ lɛ parfeı, sɵ mɞlɵ, crɯsot aısaıblɵ, moıtɵ daıȥ lɛȥ ɞr a dɛ hɷtɞr ci fatɩgɵ lɵ regar.

Lɛ viɲɵ sɷvaȷɵ. lɛ biɲonia, lɛ coloceıtɵ s'antrelaset o pɩɛ dɵ sɞȥ arbrɵ, escaladɵ lɞr ramɷ, grenpet a l'extremité dɛ braıʃɵ, s'elaısɵ dɵ l'erabl' o tulipɩe, du tulipɩe a l'alsɛ, an forman milɵ grotɵ, milɵ vutɵ, milɵ porticɵ. Suvaı, egarɛ d'arbr' an arbrɵ, sɞ ɩanɵ traversɵ dɛ bra dɵ rivɩɞrɵ sur lɛcélȥ élɵ ȷetɵ dɛ poı dɵ flɞr. Du seı dɵ sɞ masɩf, lɵ maɲolia elɞvɵ soı cɷn' ɩmobilɵ; surmonté dɵ sɛ larȷɵ rɷzɵ blaıʃɵ, il domɩnɵ tutɵ la forɞ, e n'a d'ɷtrɵ rivál cɵ lɵ palmɩe, ci balaısɵ leȷɞremaıt ɷprɞ dɵ lɥ sɛȥ evaıtɲ dɵ verdurɵ.

Ainsi, tout en préconisant l'application intégrale du phonétisme, nous avons admis les tempéraments suivants :

1° Les lettres e, o, ɵ, c'est à dire nos *é, o, eu fermés brefs* actuels, représentent également ces mêmes sons *ouverts et brefs,* au lieu de ɑ, ɑ et ɢ; mais nous avons eu soin d'en indiquer l'emploi dans quelques mots mis entre parenthèses;

2° Les nasales *an, in* sont représentées par aı, eı au lieu de ɑı, ɑı et sans distinction également entre les *nasales longues ou brèves;* et par an, en, on, ɵn en cas de liaison.

3° Les diphthongues ne portent pas non plus une marque distinctive de leur degré d'intensité et

4° Les doubles consonnes *mm* et *nn* dans les mots comme *inné, immense,* ont été remplacées par *i* long (ι) comme *i* dans *ils* (ιl) et *o* dans *aux* (ɷ), toutes observations déjà pressenties pages 29, 30, 45, 50, 75 et autres.

Nous avons admis en outre que l'*é* fermé de *ez* (deuxième personne du pluriel) était plutôt *long* que *bref* et nous l'avons marqué ɛ d'autant plus volontiers qu'avec cette forme nous économisions un accent.

Nous avons également restreint l'emploi des majuscules au commencement de la phrase, de la strophe et des noms propres; toutes choses d'ailleurs qui ne portent que sur des nuances et facilement mises au point le cas échéant.

DEUXIÈME PARTIE

LES LANGUES ÉTRANGÈRES

L'ANGLAIS

Nous avons vu de quel poids énorme nous écrasait la science étymologique en France; veuillez vous donner la peine de voir ce qui ce passe autour de nous et surtout en Angleterre, où nous trouvons nos mots par douzaines sur chaque page et dont nous ne reconnaîtrions pas un seul à la prononciation.

« Entre tous les idiomes de la terre, dit El. Reclus, l'anglais se fait remarquer par l'absurdité de son orthographe que le respect de la tradition a fait maintenir et qui, depuis des siècles, ne correspond plus au langage parlé : le désaccord est si grand entre l'écriture et le son, qu'il faut étudier spécialement chaque mot pour connaître le groupement des lettres qui le représentent. »

« *It is of no use to try to characterize with fitting and adaquate terms of objurgation, the monstrous spelling of the English language*[1] », commença son discours d'ouverture de l'Association philologique américaine à Hartford, en 1874, le professeur F.-A. March, président; paroles sanctionnées deux ans plus tard par le rapport du professeur W. S. Whitney[2].

1. C'est en vain qu'on essayerait de caractériser en termes propres et suffisants le dégoût que nous inspire la monstrueuse orthographe de la langue anglaise.

2. Voir traduction page VII.

Il n'y a, en effet, en Anglais, d'après WEBSTER, pas moins de *sept* manières d'écrire ou plutôt de prononcer le son *a :* 1° *fat*, 2° *grass*, 3° *arm*, 4° *all*, 5° *ale*, 6° *air*, 7° *what; cinq* pour *e :* 1° *met*, 2° *prefer*, 3° *eight*, 4° *there* et 5° *eve; quatre* pour *i :* 1° *city*, 2° *police*, 3° *ice* et 4° *irksome; trois* pour *y :* 1° *cyst*, 2° *fly*, 3° *young; quatre* pour *u :* 1° *tub*, 2° *urge*, 3° *bull*, 4° *tube*, et *dix* façons, notez-le bien, de prononcer *o :* 1° *son*, 2° *not*, 3° *order*, 4° *note*, 5° *woman*, 6° *good*, 7° *prove*, 8° *moon*, 9° *soup* et 10° *could*, sans compter les cas comme *hoe*, *woe*, *shoe*, *show*, *how*, *house*, où vous ne pouvez savoir de prime abord si l'*o* se prononce seul, ou en combinaison, ou point du tout; car ces mots se prononcent hô, vô, choù, chô, haou, haouss!

Si nous nous tournons vers les consonnes, nous trouvons une confusion plus grande encore si possible. Voyez plutôt!

C'est d'abord *c*, *ch*, *k*, *ck*, *qu* et *que* pour l'articulation de *k* dans les mots : *trafic*, *chorus*, *milk*, *back*, *quadrille*, *burlesque;* 2° *f*, *ph*, *gh* pour *f* dans *fame*, *philosophy*, *laughter;* 3° *s* et *c* pour *s* dans *same*, *cede;* 4° *z* et *s* pour *z* dans *zone*, *amuse;* 5° *g*, *j* et *di* pour *dj* dans *gem*, *joke*, *soldier*; 6° *sh*, *ch*, *sch*, *sci* et *ti* pour *sh* dans *shelf*, *machine*, *schorl*, *conscience*, *nation;* 7° *ch*, *tch* et *ti* pour *tsch* dans *child*, *match*, *question ;* 8° *g* et *z* pour sh (doux) dans *mirage*, *azure ;* 9° *v* et *f* pour *v* dans *vane*, *of;* 10° *j* et *y* pour *y* dans *hallelujah*, *young ;* 11° *n* pour *ng* dans *uncle;* 12° *ng* pour *ngg* dans *finger ;* 13° *x* pour *gs* et *cs* dans *exist*, *expect ;* 14° *th* pour l'articulation forte et douce dans *thing*, *smooth ;* 15° *r*, *rr* et *rrh* pour *r* dans *root*, *rhyme*, *myrrh;* 16° les doubles consonnes de la racine qui tombent dans les mots composés comme *full* et *beautiful*, et enfin le *n* final dans *condemn*, etc. et les doubles

consonnes en général... N'est-ce pas le cas de citer, où jamais! les vers de Virgile :

> *Monstrum horrendum ingens : cui quot sunt corpore plumæ,*
> *Tot vigiles oculi subter, mirabile dictu,*
> *Tot linguæ totidem ora sonant, tot subrigit aures!*[1]

Comment se tirer de là pour apprendre à parler la langue de nos voisins, sans émigrer chez eux ? Tout simplement en leur proposant de faire chez eux ce que nous venons d'essayer chez nous-mêmes : 1° de sacrifier toutes les lettres inutiles, 2° d'affecter un son connu à chaque signe conservé, et 3° réduire les combinaisons de voyelles ou de consonnes à une unité graphique.

Nous avons vu tout à l'heure que le son *a* s'écrivait de *sept* façons différentes dans *fat, grass, arm, all, ale, air* et *what*. Si nous figurons ces mots en français par *fatt, grass, ârm, ôl* (avec le son de notre o dans *mort, encore*), *él* (avec *e* long dans maison), *air* et *houat* (avec toutes les voyelles brèves), nous voyons immédiatement que l'*a* bref dans *grass* correspond avec *â* long dans *arm :* a et a, ainsi que l'*a* bref dans *what* avec l'*a* long dans *all :* ɑ et ɑ.

De la même manière nous choisissons parmi les *e* dans *began, met, eve, eight, there,* et *prefer* (2e syllabe), figurés par begann, mette, ìve, éht (long), thair et prefeur, l'*e* bref dans *began* et son correspondant long dans *eight :* e et ɛ.

Parmi les sons de *i* dans *city, police, ice* (aïss), *irksome* (eurksome), nous prenons *i* bref dans *city* comme correspondant de *î* long dans *police :* i et ɩ.

1. C'est un monstre horrible, immense dont les plumes qui recouvrent son corps, curieux à dire, sont autant d'yeux vigilants, autant de langues sifflantes et autant d'oreilles qui se redressent!

Notons également parmi les sons de *u* et *o* les correspondants, bref et long respectivement, dans *bull* (boule) et *moon* (moûne) : u et u; *not* (nott) et *note* (naute) : o et o; *o* dans *son* (seune) et *e* dans *prefer* (prefeur) : e et e; l'*u* dans *tub* (teubb) et l'*u* dans *urge* (eùrdge) : ɢ et ɛ, qui se confondent avec e et e, quoiqu'un peu plus ouverts, et *a* dans *air* correspondant à notre *ê* dans *bêche* et dont l'équivalent est *è* bref, dans *met*, *bread* : ɑ et ɛ.

Nous aurons ainsi pour les voyelles simples absolument les mêmes sons qu'en français à l'exception de notre u et u, qui n'existe pas en anglais.

Quant aux voyelles des mots *fat*, *fate*, *eve*, *there*, *ice*, *irksome*, *woman*, *good*, *prove*, *mute*, *perform*, *cyst*, *fly*, *young* et qu'on prononce fatt, feïte (*é* long), îve, thair, aïss, eurksome, voumann, goudd, proûve, mioûte, perform, ciste, flaï, young, vous n'aurez aucune peine à remarquer que l'*a* dans *fat* est, à très peu de chose près, le même que l'*a* dans *grass* et notre a bref; *a* dans *fate* égal à l'*é* long dans *eight*, notre ɛ long; *e* dans *eve* égal à l'*i* long dans *police* notre ι long; *e* dans *there* égal à l'*a* long dans *air*, notre ɛ; l'*i* dans *irksome* égal à l'*u* bref dans *tub*, notre o; l'*o* bref dans *woman* et l'*o* long dans *prove*, équivalents de *bull* et *moon*; l'*i* dans *ice* ainsi que l'*y* dans *fly* égal à notre diphthongue *aï* = ɋ; l'*o* dans *perform* égal à l'*a* dans *what* = ɑ; l'*y* dans *cyst* égal à l'*i* dans *ill* ou l'*y* ouvert correspondant à l'*i* fermé dans *city* et l'*y* dans *young*, égal à notre *y* dans *yacht* = ı, et enfin *u* bref dans *nature* et *u* long dans *mute*, les équivalents comme sons de notre diphthongue *iou* ıu et ıu dans *Montesquiou*. Ajoutons-y la demi-voyelle ou double w anglais, qui correspond au son de *vou* bref, les diphthongues *wo* et *o* (vouo = ʋ)

dans *won* et *one* et *ou* et *ow* (aou = ꭤ) dans house (hꭤs).

Quant aux mots *doll, bell, fell, hill, will, full, tell*, etc., ils s'écriraient dol, bel, fel, hil, wil, ful, tel comme *cat, rat, top, fat, can, did, not, mat*, etc., etc.

Ceux qui possèdent une voyelle (étymologique) qui n'affecte en rien la prononciation comme *head, bread, dead, read*, perdraient cette voyelle et s'écriraient hed, bred, ded, red, etc., ou bien hɑd, brɑd, dɑd, rɑd.

Ceux qui s'écrivent à présent soit avec *c, ch, k, ck, qu* ou *que* comme *traffic, chorus, arch, milk, back, quadrille, burlesque*, n'emploieraient plus dorénavant qu'une seule de ces consonnes, le *c* par exemple : trafic, corus, arc, milc, bac, cadril, burlesc.

De même on substituerait un *f* pour *ph* et *gh*, et *i* pour *y*, dans *philosophy, sylph, laugther, enough* : filosofi, silf, lafter, enof; *s* pour *c* dans *cede, trace* : sɩd, trɛs; *z* ou plutôt ƨ pour *s* dans *rosy, amuse* : rɷƨi, amɩuƨ; ɉ pour *g* et *di* dans *gem, rage, soldier* : ɗɛm, rɛɗ, sɷlɗer; ʃ pour *sh, ch, sch, sci* et *ti* dans *machine, schorl, conscience, nation* : maʃɩn, ʃorl, conʃens, nɛʃɵn; choisissant comme pour les voyelles un signe pour chaque son et y restant fidèle malgré la forme étrange qu'on donne ainsi aux mots! Heureusement, c'est le seul reproche de quelque valeur; mais il ne faut pas oublier que tous ces mots, écrits comme ils le sont, se prononcent comme nous les figurons et paraissent à coup sûr bien plus étranges encore à tous ceux qui n'y sont pas habitués.

Cependant pour vous aider à mieux saisir encore, si possible, les éléments semblables dans un amalgame aussi disparate, nous allons grouper les mots qui ont des voyelles très différentes quelquefois, mais dont le son est identique :

				et son correspondant ouvert	
(a)[1], *a*	bref fermé	dans *grass*	= a	dans *fat*	= a
(é, è), *e*, *ea*	—	— began	= e	— { *met* / *bread* }	= ɑ
(i), *i*, *y*	—	— *citizen*	= i	— { *ill* / *cyst* }	= y
(o), *a*, *o*	—	— not	= o	— { wh*a*t / order / perform }	= ɑ
(ou), *u*, *o*, *oo*	—	— { b*u*ll / go*o*d / voman / could }	= u		
(eu), *o*, *u*, *i*	—	— son	= o	— { t*u*b / *i*rksome }	= ɞ
(â), *a*	long fermé	— *a*rm	= a	— f*a*ther	= a
(èh), *e*, *a*	—	— { *e*ight / fate }	= ε	— { there / *air* }	= ε
(î), *i*, *e*	—	— { police / *e*ve }	= ı	— { inconnu / en angl. }	= ɣ
(ô), *o*	—	— { note / hoe / show }	= ω	— *a*ll	= ɑ
(oû), *o*	—	— { moon / prove / shoe / soup }	= u		
(eû), *e*, *u*	—	— prefer	= ɒ	*u*rge	= ε
(aï), *i*, *y*	dipht.	— { *i*ce / fl*y* }	= ɑ	(iou), *u* { dipht. brève dans } nat*u*re	= ıu
				{ longue dans } m*u*te	= ıu
(aou), *ou*, *ow*	—	— { ho*u*se / h*ow* }	= ɑu	(y), *y* { semi-voyelle dans } *y*oung	= ı
				(vou), *w* { semi-voyelle dans } *w*ill	= w

En assimilant, comme en français, l'*a bref ouvert* dans *fat* à l'*a bref fermé* dans *grass*, et l'*a long ouvert* dans *father* à l'*a long fermé* dans *arm*, et en réservant aussi *les voyelles ouvertes brèves* ɑ, ɞ, ɑ, y, pour les

1. Les lettres entre parenthèses indiquent les sons français et les lettres en romain les équivalents de l'alphabet international.

cas de précision particulière, et ne conservant que *les voyelles ouvertes longues* ɛ et ɑ et les semi-voyelles ı et ɯ (vou bref), il ne nous resterait que 18 lettres pour représenter les voyelles :

Brèves :	a	e (ɑ)	o	o (ɑ)	i	u
Longues :	a	ɛ ɛ,	ɵ	ɷ, ɷ	ɩ	ɯ
Doubles :	ɋ	æ	(ʜ, ɩɩ, ʋ, ɥ), et ı			w

En remplaçant la lettre *z* par ʑ doux en général et par ȷ dans les cas où elle sonne comme correspondant doux du *sh : azure; rr* et *rrh* par r; *ll*, partout où la double se fait sentir comme dans *illustration*, par ꝉ; *sh*, *ch* (dans machine), *sch*, *sc* et *ti* par ʃ; *j*, *g* (rage) et *di* (soldier) par ɗ et *ch*, *tch* et *tsch* par ʄ; *th* doux par ɂ et *th* dur par ʂ; *ng* par ŋ et en ajoutant à l'articulation dur de l'x dans *except*, l'articulation douce x dans *exist*, nous arrivons avec *m* et *n* à 26 lettres, pour représenter les consonnes :

Douces :	b	g	d	v	h	ȷ	l	r	ʑ		
Fortes :	p	c	t	f		ʃ	ꝉ	r	s		
Doubles :	x	x	ɗ	ʄ et ɂ	ʂ	ꝉ	m	n	ŋ	ɳ	

Nous empruntons ainsi à l'alphabet international (page 66), 44 lettres, quand Webster, dont l'autorité est indiscutable en ces matières, est obligé d'ajouter aux 24 lettres de l'alphabet 65 signes diacritiques, sans parler des accents toniques pour tous les mots de plus d'une syllabe.

Il est à remarquer toutefois que ces 44 lettres sont un minimum indispensable pour l'anglais dans la réforme orthographique internationale.

Deux autres lettres, ŋ et ȷ, trouveraient une place tout indiquée dans les mots *new* (pron. nyoû) et *million* (pron. milyeune) et que *dans ce cas*, on figurerait par ŋ et ȷ dans ŋu et miȷon au lieu de nıu et milıon.

Nous avons encore les diphthongues ʉ, u, ɒ, ɥ, qui pourraient être très utilement employées dans les mots *what, when, one*, etc., et prononcées comme si elles étaient écrites *hwat, hwen*, où l'emploi du v deviendrait même inutile, puisque la diphthongue contient elle-même un très bref v initial; on figurerait donc ces mots très correctement par hʉt, hun au lieu de hwot, hwen, etc. Il en serait de même partout où la syllabe commence par une consonne comme dans *question, language*, etc. et prononcée cvesȷon et laŋgviɗ qu'on écrirait encore fort bien cusȷon et laŋgɥɗ. Dans les cas d'un w initial comme *we, wasted*, etc., on emploierait un v initial : vɥ, vusted, et l'on aurait dans les mots *worth* et *would* écrits vurǀ et vud, deux incorrections qui n'iraient pas plus loin certainement que d'écrire hwot quand on prononce hwɑt ou wont pour wɑnt. Quant à la triphthongue wɥ dans *swine* on ajouterait simplement le point de l'ı dans ɥ, à l'*a* dans ʉ et figuré en attendant par svʉɪn, ce qui nous permettrait d'éliminer le w, qui ne se retrouve dans aucun autre alphabet. L'anglais perdrait ainsi *une* lettre et en gagnerait *cinq*; mais plus sont nombreux et tangibles les points de contact dans une langue quelconque avec les autres langues, plus vite s'effacerait le sot préjugé que le voisin *groine, baragouine* ou *hache de la paille*.

Let us now turn back again to the international alphabet and see how it might be used to write the English words :

VOWELS

ɑ = short *a* in fat, *gr*ass	a = long *a* in father, *arm*.
ɕ = — *e* — began	ɛ = — *e* — eight or *a* in fate.
ɑ = — *e* — met, bread	ɛ = — *e* — there or *a* in *air*.
ɵ = — *o* — son	ɘ = — *e* — prefer.
ɕ = — *u* — tub	ɛ = — *u* — *ur*ge.
ɔ = — *o* — not	ɷ = — *o* — note.
ɑ = — *a* — what	ɑ = — *a* — *a*ll.
i = — *i* — city	ɩ = — *i* — pol*i*ce or *ee* in gr*ee*n.
y = — *y* — cyst (?)	ʏ = — (unknown in English).
u = — *u* — bull	ʉ = — *o* — prove or *oo in* moon.
ɩ = (same sound but closer).	ɥ = — (unknown).

ɥ = *i* in pr*i*de, fl*y*	ɑ = *cu* in h*o*use or *ow* in h*ow*.
e̦ = *a* and *i* in (f*a*te and w*i*ll)	u = *a* and *oo* in (f*a*te and g*oo*d).
ɋ = *u* and *e* in (t*u*b and b*e*)	ɑɪ = *o* and *u* in (not and bull).
q = *oi* in j*oi*n	(v) ʁ = *wa* in *wh*at.
ı = *y* — *y*oung	(v) ɯ = *we* — *w*ell.
(v) ɥ = *we* — *we* (have)	(v) ʋ = *wo* — one or *wo* in *wo*n.
ɥ = *ua* — language (?)	w = *w* — *w*ill.

CONSONANTS

b = *b* in *be*	p = *p* in *p*ut	x = *x* in e*x*ist.
g = *g* — *go*	c = *c* — *c*ome	x = *x* — e*x*cept.
d = *d* — *do*	t = *t* — *t*ub	ð = *th* — *th*at.
v = *v* — *v*ain	f = *f* — *f*ine	ŧ = *th* — *th*e.
h = *h* — *h*ome	ɦ = *ch* — germ. a*ch!*	ʤ = *j* — *j*oin.
ʝ = *z* — a*z*ure	ʃ = *sh* — *sh*ine	ʧ = *ch* — *ch*ild.
l = *l* — *l*ong	ɭ = *ll* — a*ll* (?)	ʎ = *li* — mil*li*on.
r = *r* — *r*ead	ɼ = *rr* — my*rr*h (?)	ɲ = *ne* — *ne*w.
ƨ = *s* — ro*s*y	s = *s* — *s*on	ʣ = *ds* — be*s*ides.
		z = *ts* — i*ts*.

m = *m* in *m*an

n = *n* — *n*ame ŋ = *ng* — you*ng*.

ı and n, the French nasal sound, = the first part of ŋ

Each sign corresponding to a well definite sound and each sound having its own unwariing sign, let us see what can be done to avoid the accents Webster thought necessary to put on each word of more than one syllable.

According to general rule on accentuation, page 75, the accent of intonation or *accent tonique is laid, in each word of more than one syllable, on the penultimate or last but one,* whether its vowel be long or short : *cert'ain* (sertin), *liv'ing* (liviŋ), *aft'er* (after), *sub'stance* (sɵbstans), *tugeth'er* (tugeɬer), *syst'em* (sistem), *lang'-uage* (laŋgɥɗ), *divid'ed* (divɋded), *schol'ars* (scolarƨ), *compass'ion* (compaʃon), *consuma'tion* (consumɛʃɵn), *fath'er* (faɬer), *pa'tient* (pɛʃent), *devout'ly* (devætli), *amend'ing* (amendiŋ), *nob'ler* (nɷbler), etc. etc., *unless that penultimate being short and the ultimate or last syllable long; in which case the accent falls on the latter or last syllable : arose'* (arɷƨ), *disprized'* (dis-prɋƨd), *delay'*(delɛ), *signified'* (signifɋd), *regard'* (regard), *prepare'* (prèpɛr), *combined'* (combɋnd), *displaced'* (dis-plɛƨd), *improved'* (impruvd), *towards'* (tuardƨ), etc. etc. If however the word has three or more syllables and *the penultimate be short,* although the ultimate were long, *the accent falls back on the antepenultimate, if that one happens to be long : vari'ety* (varɋeti), *inher'ently* (inhɩrentli), *unavoid'ably* (ɵnavɋdabli), etc., etc.

Now, as you have seen, each word having been reduced to a mere squeleton, it is easy to perceive that *each word has as many syllables as there are vowels,* and those vowels being, at a glance, recognized as long or short — a double vowel or diphthongue being regarded as long — no virtual accent or sign is to be put on these vowels.

It were equaly useless if the accented syllable con-

tained one of the short open vowels ɑ, ɑ, ɢ or y, as they were used only to better mark its prononciation : *himself'* (himsəlf), *again'* (agən), *intell'igently* (intəliɗentli), *prod'igal* (prɑdigal), *histor'ical* (histɑrical), *reform'* (refɑrm), *conform'ity* (confɑrmiti), etc., etc., all of which would otherwise have to bear the accent and to run the chance of being carelessly articulated by foreigners.

But, in spite of all, there are *a very few* words that have to take the accent, although one or several of their vowels are long : *first,* such as *prim'arily* (prɋ́marili), because the *accent tonique* lays not on one of the three last syllables of the word and is therefore an exception, but such is not the case in the word *scientif'ic* (sɋentific) as you are aware; *secondly* such words as *pioneer* (pɋonír), on account of the accent not being placed on the long antepenultimate, according to rule; but remark that words like *heart-ache* (hartɛc) even if they were written as one single word, being normally accentuated, although having two equally long syllables, are no exceptions and need no accent.

Yet to better illustrate our teachings we are going to set before your eyes a few pages to give you an idea of how your words would look in print, not forgetting the contested points to enable you to juge for yourselves.

Θi pródigal sən[1].

A sertin man had tɯ sənƨ, and ʨi ıoŋger ov ɬem sed (sɑd) tu hiƨ faɬer : Faɬer, giv mɩ ʨi porʃən ov gudƨ ɬat fɑleɬ tu mɩ. And hɩ divɋded əntu ɬem (ɬɑm) hiƨ liviŋ. And not meni (məni) dɛƨ after, ʨi ıoŋger sən gaɬerd ɑl

1. The prodigal son. — A certain man had two sons, and the younger of them said to his father : Father, give me the portion of goods that falleth to me. And he divided unto them his living. And not many

tugeꝉer, and tuc hiȥ ɗorni intu a far contri, and ꝉɛr wɛsted (vʉsted) hiȥ sobstans wiꝉ (vɋꝉ) rɋotos liviŋ. And hwen (hʉn) hɩ had spent ɷl, ꝉɛr arɷȥ a mɋti famin in ꝉat land and hɩ begán tu bɩ in wont (vʀnt). And hɩ went (vʉnt) and ɗɋnd himsélf tu a sítiȥen ov ꝉat con-tri, and hɩ sent him intu hiȥ fɩldȥ tu fɩd swɋn (svʀɪn). And hɩ wud (vud) fɛn hav fild hiȥ beli wiꝉ ŧi hoscs ꝉat ŧi swɋn did ɩt; and nɷ man gɛv ꝉem ontu him. And hʉn hɩ cɛm tu himsélf, hɩ sed : Hɶ meni hɋrd servants ov mɋ faꝉer'ȥ hav bred enóf (enɑf) and tu spɛr, and ɋ periʃ wiꝉ hoŋger; ɋ wil arɋȥ and gɷ tu mɋ faꝉer and wil (vɋl) sɛ ontu him : Faꝉer, ɋ hav sind agénst hevn and befɷr ꝉɩ, and am nɷ mɷr worꝉi (vurꝉi) tu bɩ cɑld ꝉɋ son; mɛc mɩ aȥ won (ɒn) ov ꝉɋ hɋrd servants. And hɩ arɷȥ and cɛm tu hiȥ faꝉer. Bot hʉn hɩ woȥ ɩet a grɛt wɛ (vʉ) of, hiȥ faꝉer sɑ him, and had compaʃon on him, and ran and fel (fɑl) on hiȥ nec (nɑc), and cist him.

Hamlet.

Tu bɩ, or not tu bɩ, ꝉat iȥ ŧi cvesʃon (cʉsʃon) :
hweꝉer (hʉꝉer) 't iȥ nɷbler in ŧi mɋnd, tu sofer
ŧi sliŋȥ and árɷȥ ov ɶtrɛɗos fortɩun,
or tu tɛc armȥ agénst (agɑnst) a sɩ ov troblȥ,

days after, the younger son gathered all together, and took his journey into a far country, and there wasted his substance with riotous living. And when he had spent all, there arose a mighty famine in that land, and he began to be in want. And he went and joined himself to a citizen of that country, and he sent him into his fields to feed swine. And he would fain have filled his belly with the husks that the swine did eat; and no man gave tem unto him. And when he came to himself, he said : How many hired servants of my father's have bread enough and to spare, and I perish with hunger. I will arise and go to my father and will say unto him : Father, I have sinned against heaven and before thee, and am no more worthy to be called thy son; make me as one of thy hired servants. And he arose and came to his father. But when he was yet a great way off, his father saw him, and had compassion on him. and ran and fell on his neck, and kissed him.

and bq oposiŋ end ðem? Tu dq. — tu slıp, —
no mor; and, bq a slıp, tu sɛ wi (vų) end (ɑnd)
ŧi hartɛc, and ŧi tœsend nátıural ʃocs
ðat fleʃ (flɑʃ) iʒ hɛr tu, — 't iʒ a consumɛʃon
devœtli tu bı wiʃt (vųʃt). Tu dq, — tu slıp; —
tu slıp! perʃáns tu drım; q, ðɛr'ʒ ŧi rob;
for in ðat slıp ov deŧ hwot (hɑt) drımʒ mɛ com,
hwen (hun) wi hav ʃofeld of ðis mortal cql,
most giv os pɑʒ; ðɛr'ʒ ði respect,
ðat mɛcs calámiti ov so loŋ lqf :
for hu wud bɛr ŧi hųps and scornʒ ov tqm,
ŧi opresor'ʒ roŋ, ŧi prœd man'ʒ cóntumeli,
ŧi paŋʒ ov disprqʒd lov, ŧi lɑ'ʒ delɛ,
ŧi ínsolens ov ofis, and ŧi spornʒ
ðat pɛʃent merit ov ŧi onworði (onvurði) tɛcs
hwen hı himsélf mqt hiʒ cvąıtos (cuıtos) mɛc
wið a bɛr bodcin? Hu wud ðiʒ fardelʒ bɛr,
tu gront and swet (sut) onder a wɛri (vuri) lqf;
bot ðat ŧi dred (drɑd) ov somŧiŋ after deŧ (dɑŧ).

Speling Refórm (Refɑrm).

1° Θi tru and sol ofis ov alfabetic rqtiŋ iʒ, fɛðfuli and intélidʒentli tu represént spocen spıtʃ. So-cɑld históricai orŧógrafi iʒ onli a conseʃon tu ŧi wıcnes ov prédʒıudis.

2° Θi qdeal ov an álfabet iʒ ðat ɑveri sœnd ʃud hav its on onwɛriiŋ sqn, and éveri sqn its on onwɛriiŋ sœnd.

3° An álfabet intended for ıuʒ bq a vast comıúniti nıd not atémpt an exhɑstiv análisis ov ŧi élements ov óterans, and a representɛʃon ov ŧi nqsest varqetis ov articıulɛʃon, it mɛ wel (vul) lıv rum for ŧi onavqdabl plɛ ov individual and local pronensıɛʃon.

4° An qdeal álfabet wud sıc tu adópt for its cáracterʒ formʒ (fɑrmʒ) hwitʃ (hųtʃ) ʃud sogdʒést ŧi sœndʒ signifqd,

and ov hwiʃ ŧi resémblansez ʃud in som meʃur represént ŧi similáritis ov ŧi sændz. Bet for ɗéneral práctical ıuz ɬɛr iz nɷ advantеɗ in a sistem hwiʃ ɛmz tu depíct in ditɛl ŧi físical prɷsesez ov óterans.

5° Nɷ laŋgvid (laŋgyɗ) haz ever had, or iz lɋcli tu hav, a perfect álfabet; and in ʃɛnɗiŋ and amendiŋ ŧi mɷd ov rɋtiŋ ov a laŋgviɗ ɷlredi loŋ riten, regard most nesesárili bı had tu hwot (hɐt) iz práticali posibl cvɋt (cɐıt) az moʃ az tu hwot iz inhırently desɋrabl.

6° Tu prepɛr ŧi wɛ for soʃ a ʃɛnɗ, ŧi ferst step iz tu brec (brɑc) dæn, bɋ ŧi combɋnd ínfluens ov enlɋtned scolarz and ov práctical edıucɛtorz, ŧi ıméns and stoborn préɗıudis hwiʃ regardz ŧi establiʃd mɷd ov speliŋ ɷlmost az constitıutiŋ ŧi laŋgyɗ, az haviŋ a sɛcred cárac-ter, az in ɬemsélvz préferabl tu ɑterz. Ɑl aɗitɛʃon and ɷl définit propɷsalz ov refórm (refɑrm) ar tu bı welcomd sɷ far az ɬɛ werc in ɬiz direcʃon.

7° An ɷlterd orŧógrafi wil bı enavɋdabli ofensiv tu ɬɷz hu ar forst cɷld epón tu ıuz it; bet eni sensibl and consistent ŋu sistem wil rápidli win ŧi hardi préferens ov ŧi mas ov rɋterz.

8° Θi rɷman álfabet iz sɷ wɋdly, and fermly establiʃd in ıuz amóŋ ŧi lıdiŋ sivilɋzd nɛʃonz ɬat it can not bı displɛsd. In adoptiŋ it tu impruvd ıuz for iŋgliʃ, ŧi eforts ov scolarz ʃud bı directed tuwardz its ıuz wiɬ ıunifórmiti and in confórmiti wiɬ oɬer nɛʃonz.

Thus we have build up, according to the *desiderata* laid down in the Reform of spelling, a system which enables everybody the most easely, rapidly and surely to learn how the foreign words sound and, if you think it worth while, to save your own children half their school-time and your money too.

L'ALLEMAND

Vous venez de voir ce qu'il y a de plus incohérent, de plus hideux en orthographe étymologique, et vous allez faire connaissance avec les difficultés d'un autre genre, au milieu desquelles se débattent la jeunesse allemande et ceux qui essayent d'apprendre leur langue.

La première impression que l'on ressent en ouvrant un livre allemand est pénible.

Cette écriture étrange, anguleuse et vieillotte vous reporte en imagination à la mythologie des rudes gens du Nord; mais en y regardant de plus près, vous vous convainquez aisément qu'elle n'a rien de commun avec les « runes » et qu'elle est tout simplement l'écriture des vieux missels, des vieux parchemins, l'écriture enfin de nos pères à l'époque de l'invention de l'imprimerie et que les Allemands ont conservée jusqu'à nos jours.

Reconnaître un tel état de choses, c'est démontrer les avantages d'un changement urgent et radical.

Les Allemands l'ont compris depuis longtemps et presque toutes leurs publications scientifiques sont imprimées avec nos caractères modernes; mais leur

piétisme recule devant une profanation pareille dans les journaux et les livres classiques.

Les réformateurs cependant sont à l'œuvre et finiront par l'emporter, j'espère, sur ce chapitre comme sur d'autres encore.

Et quelle satisfaction accordée tout d'abord au bon sens que la suppression de la règle suivante : La voyelle est longue : 1° quand elle est double, *Haar;* 2° quand elle est suivie d'un *e* muet, *Gier*, ou 3° d'un *h* muet, *ihr;* mais il y a, 4°, des mots écrits avec *e* et *h* muets, *Vieh;* 5° cependant l'*h* muet peut précéder la voyelle longue, *thun*, ou 6°, suivre le *t* placé après la voyelle, *Muth;* ce qui n'empêche pas 7°, la voyelle précédée d'un *th* d'être brève, *Theater;* puis, 8°, ce *th* d'avoir besoin d'être renforcé par un *e* muet *Thier*, et 9°, y avoir des mots où l'on peut choisir entre *h* muet et *e* muet, *hehr* ou *heer;* 10° ou ni le redoublement de la voyelle ni *h* ou *e* muet ne sont plus de rigueur, *wohl* ou *wol*, *Bare* ou *Bahre*, *baar* ou *bar*, *Boote* ou *Bote;* 11° des noms et des verbes en grand nombre où rien ne fait pressentir la qualité des voyelles, *sagen*, *beten*, *rufen*; mais où 12°, enfin il faut appuyer sur la première syllabe quand il s'agit du verbe *gebet* et sur la deuxième si l'on parle du nom *Gebet*.

Aussi propose-t-on de prendre pour modèles les noms comme *: Bad, Bär, Brod, Brut, Blut, Flur, Flor, Graf, Gram, Gut, Hut, Lug, Trug, Zug, Schwan, Span, Scham, Rad, Schaf, Schlaf, Schlag, Tag, Qual, Weg,* et de supprimer : 1° la double voyelle dans : *Aal, Aar, Aas, Haar, Saal, Paar, Staar, Staat, Staal, Beet, Heer, Speer, Meer, Theer, Thee, Schnee, Idee, Fee, See, Boot, Loos, Moos,* ainsi que, 2°, l'*e* muet après *i* dans : *Bier, Fliess, Fries, Krieg, Lied, Sieb, Sieg, Spiel,*

Stiel, etc.; 3° l'*h* muet dans : *Bahn, Draht, Frohn, Kahn, Zahn, Kohl, Lehm, Lohn, Mahl, Mehl, Mohr, Mohn, Pfahl, Naht, Nuht, Wuht, Ohr, Ohm, Rahm, Ruhm, Rohr, Stahl, Stuhl, Stroh, Wahn, Uhr, Zahl,* etc.; 4° de remplacer le *th* par *t* au commencement et à la fin des mots : *Thal, That, Thor, Thür, Thron*, etc., et *Rath, Gluth, Muth, Loth, Koth, Noth*, etc., etc.; et 5° décréter que : *Offene Silbe ist lang* et *geschlossene Silbe ist kurz*, c'est-à-dire que la syllabe terminée par une voyelle est longue, et brève dans le cas contraire.

Au titre étranger, nous aurons quelque peine à souscrire à cette règle du savant Dr Frikke; car si nous avons les mots *Thee, Schnee, Idee, Fee, See*, terminés par une voyelle, il y a aussi les mots *Arm, Art, Bart, zart, Krebs*, etc., qui se terminent par deux consonnes, tout en restant longs, et puis les mots *Beleg, Beschlag, Betrag, Betrug, Gesuch*, etc., qui nous mettraient également dans l'embarras, rien que de songer au mot *Gebet*... et finalement comment savoir quelles sont les voyelles longues parmi les mots invariables *da, dar, bis, doch, für, dafür, gar, her, hin, mit, von, vor, zu, zuvor*, etc.

Aussi regretterions-nous peut-être les distinctions établies si laborieusement durant le cours des siècles; car s'il nous était difficile de nous les rappeler toujours en écrivant, elles nous aidaient beaucoup à la lecture et tout le monde n'y relevait, avec raison, que le manque de système et la manie de différencier à l'œil certains homonymes.

Ainsi l'on écrit *Maal* (marque), *Mahl* (repas) et *Mal* (fois, coup), sans paraître se douter qu'il y a des mots comme *Zug* qui signifie : 1° trait; 2° jeu (piano); 3° coup (échecs); 4° attelage (bœufs); 5° trait (de carac-

tère) ; 6° trait (de visage), 7° courant (d'air) et 8° train (de chemin de fer).

Ce qu'un étranger désire dans la réforme de l'orthographe d'une langue, c'est la facilité qu'elle lui offre d'en reproduire les sons avec aisance et fidélité.

Quant aux enfants de n'importe quelle nationalité, nous avons bien le droit, en face de la tâche de plus en plus lourde imposée par les programmes, de plaider leur cause et celle de leurs maîtres si dévoués, qui préféreraient sans doute aux formes de *aa* (*Haar*) et *ah* (*Bahn*) notre a ; ε à *ee* (*See*) et *eh* (*mehr*) ; ι à *ie* (*Bier*), *ih*, (*ihr*) et *ieh* (*Vieh*) ; ω à *oo* (*Loos*) et *oh* (*Ohr*) ; ɵ à *ö* (*Löffel*) et ɵ à *oe* (*Oel*) et *ö* (*Stör*) ; u à *uh* (*Stuhl*) ; u à *ü* (*Schüssel*) et u à *üh* (*früh*) ; ɛ à *äh* (*gähren*), *e* (*schwer* et *ä* (*schwären*), sans compter les cas très nombreux où la longueur de la voyelle n'est pas indiquée ; nous avons ensuite ą pour *ai* (*Hain*), *ei* (*Bein*),' *ay* (*Hay*) et *eih* (*Weih*) ; ǫ pour *eu* (*Heu*) et *äu* (*Bräune*) ; æ pour *au* (*Haus*) ; ų pour *ui* (*Pfui*) et ı pour *j* (*yod*), ce qui faciliterait l'indication des diphtongues ıa, ıe, ıo dans *Indianer*, *Indien*, *Nation*, etc., etc.

Rien de plus facile également que de remplacer le *w* par *v*, ce qui se fait en partie déjà, et lui donner *f* pour unique correspondant dur ; *ch* par fi ; *k*, *ck*, et *kk* par c ; mettre à la place de *sch* la forme si simple de ʃ ; adopter le ƨ renversé pour la forme douce de *s* dur et ʒ doux comme correspondant du *z* dur ; ʄ pour *tsch*, qui s'écrirait tʃ dans *Bekanntschaft*, mais ʄ dans *Quetschung* et ŋ pour *ng*, l'articulation palato-nasale.

Ce rapide exposé vous a démontré, j'espère, combien la réforme de l'orthographe allemande serait facile, puisque le rôle de l'étymologie y est très effacé ; mais il y a d'autres points plus contestés sinon plus impor-

tants : selon le D[r] Frikke, il y aurait une tendance générale à prononcer douce l'articulation commençant une syllabe et forte quand elle la termine : ainsi les mots *Hand, Stab, Halb, Haus, Erb,* devraient s'écrire *Hant, Hende, Stap, Stebe, Halp, Halber, Hauss, Heuser, Erp, Erbe,* etc.

Par contre, la syllade *ig* se changerait en *ich* et devrait s'écrire *Könich, Könige; heilich, heiliger;* quant au *g* final dans *Berg, sagt, legt,* il deviendrait *k* ou *ch, Berk* ou *Berch; sakt* ou *sacht; lekt* ou *lecht,* etc, etc.

Si nous avions voix au chapitre nous assimilerions volontiers la syllabe *ig*, dans *heilig, König,* à la syllabe *ich* dans *Kranich,* et *heiliger* à *herrlicher,* etc. Nous écririons les mots invariables *und, aus,* etc., avec l'articulation forte *unt, auss,* puisque nous avons déjà *unter, ausser;* mais nous nous garderions bien d'augmenter les irrégularités en changeant quelque chose dans l'état actuel de *Haus, Hand, Bund, Stab, Erb, Berg, sagt, legt,* d'autant plus que des grammairiens comme Heyse nous mettent en garde contre certains de ces défauts de prononciation.

Nous resterons donc fidèles à cet enseignement dans l'exposition de notre méthode et ne nous permettrons que de représenter par ʃt et ʃp les articulations *st* et *sp* au commencement des syllabes dans les mots comme *steht, spricht :* ʃtɛt, ʃprifit, puisque tout le monde semble d'accord sur ce point comme nous le sommes en français pour l'*l* mouillé.

Nous faisons ici les mêmes remarques que pour l'anglais. page 110; car si l'on pouvait se passer de l'a, de l'u et de l'ų par exemple, pour écrire calm, cule, pfų au lieu de cvaml, cvele, etc., il n'est pas indifférent, selon nous, en règle générale, de montrer que la pro-

nonciation d'une langue particulière présente moins de difficultés qu'on a l'air de lui attribuer quelquefois.

Eine Reform der deutschen Orthographie wird schon seit längerer Zeit in Deutschland nicht nur als zeitgemäss erkannt, sondern auch von competenter Seite aus angebahnt und sogar von allerhöchsten Persönlichkeiten befürvortet.

Es dürfte sich uns deshalb bei diesem gegenwärtigen Versuch zur allgemeinen Reform der Orthographie, die Frage aufdrängen : Sollen wir uns nicht in einer so wichtigen Angelegenheit den würdigen Männern Deutschlands anschliessen und mit vereinten Kräften die gute Sache zu fördern suchen?

Viele werden uns von allen Seiten her entgegnen dass eine internationale Reform einfach unmöglich sei, da jede einzelne Sprache, sich im Laufe der Zeit, aus eigenen Kräften ausgebildet, so auch sich nach eigener Richtung zu reformiren habe, und andere sogar hinzusetzen, dass überhaupt gar keine Nothwendigkeit dazu vorliege, da wir die Orthographie, wie sie ist, ja auch ohne besondere Schwierigkeit erlernt haben u. dergl. m.

Obwohl jede, wenn auch noch so heilsame Neuerung anfangs auf hartnäckigen Wiederstand zu stossen pflegt, so dürfte es doch der Presse sowie jedem Schreibkundigen leicht klar werden, dass man durch eine möglichst phonetische Schreibweise unendlich viel Zeit gewinnen, und dass diese gewonnene Zeit für nützlichere Zwecke verwendet werden könnte, wenn man bedenkt wie zeitraubend das Erlernen der Dehnungs-und Schärfungszeichen, sowie die Grosschreibung der Dingwörter sind.

Andrerseitz möchte man nicht das Hinderniss zu ge-

rinfügig schätzen, welches zur leichten Auffassung der fremden Wortlaute, der Mangel an internationalen Schriftzeichen, dem Anfänger im Wege liegt und oft dem reiferen Mann ein Stein des Anstosses bleibt.

Das lateinische Alphabet ist allkundig ungenügend die neueren Laute zu bezeichnen und musste daher schon längst durch Umschreibungen vervollständigt werden; sucht man aber letztere zu vereinfachen so geziemt es jedem Glied der menschlichen Familie und allererst denjenigen, deren Litteratur zum Beispiel angeführt werden darf, nicht etwa für sich selbst den Umbau zu vollenden, sondern vielmehr im Sinne orthographischer Einheit mitzuwirken, da dieselbe von sehr grosser Tragweite werden kann und muss.

Der bevorstehende Versuch ist auf solche Weise angelegt worden, dass in jeder hauptsächlichen Sprache nur Unentbehrliches in Anspruch kommt und im Allgemeinen nur solche Fälle zur Selbstverläugnung führen möchten, die auch öfters im Einzelnen nicht wohl hätten vermiedet werden können; auch sollte man nicht am glücklichen Erfolg des auffallend Besseren auf halbem Wege verzweifeln, sobald Unvermuthetes in Ansicht kommt.

In dieser Absicht unterbreiten wir den Schulmännern, sowie dem ganzen deutschen Publikum die folgenden kurgen Regeln zur internationalen Vereinfachung der Orthographie, wie dieselben a. 1876 zur Reform der englishen Sprache abgefasst wurden[1], mit der Bitte, diese eingehend zu prüfen und verbessernd und ergänzend auf dieselben einwirken zu wollen :

1. Die Reform muss durchgehend phonetisch sein;

1. Siehe Seite, 116, und französische Uebersetzung, Seite VII.

mag aber doch womöglich praktisch bleiben.

2. Jeder Laut soll ein eigenes Schriftzeichen besitzen und dies niemals einen andern Laut bezeichnen.
3. Das lateinische Alphabet soll ihr zu Grunde liegen da es weltbekannt; doch aber, im Einklang mit anderer Völker Bedürfnissen, vermehrt oder abgeändert werden.

Lasst uns sofort die internationalen Zeichen prüfen und sehen wie die deutschen Buchstaben sich mit denselben paaren.

SELBSTLAUTE

a = *a*	kurz oder geschärft	in *Dach, Dattel*	a = *a*	lang oder gedehnt	in *Vater, Staal, Bahn.*
e = *e*		— *Gesang, Vetter*	ɛ = *e*		— *Gegend, gehen.*
ɐ = *ä*		— *Hände, hätte*	ɜ = *ä*		— *Säge, gähren.*
ɵ = *ö*		— *öfters, öffnen*	ʊ = *ö*		— *Stör, Oehr.*
ɕ = *ö*		— (nur offener)	ɜ = *ö*		— (nur offener).
o = *o*		— *doch, rotten*	ω = *o*		— *Lob, Lohn,*
ɑ = *o*		— (breites *a*)	ɷ = *o*		— (breites *a*).
i = *i*		— *gilt, bitten*	ɩ = *i*		— *dir, Dienst*
y = *i*		— (nur offener)	ɣ = *u*		— (breiter)
u = *u*		— *um, summem*	ɯ = *u*		— *Zug, Ruhm.*
ʉ = *ü*		— *bündig, Hütte*	ɯ = *ü*		— *prüfen, früh.*

DOPPELLAUTE

ɥ = *ai, ei*	in *Hai, Ei*	ꜷ = *au*	in *Bau.*
ɕ = *ei*	— (mundartig)	ʉ = *eu*	— (fremd).
ɥ = *eu, äu*	— *Heu, bräuen*	ɷ = *ou*	— —
ɋ = *oi*	— (fremd)	ʉ = *ua*	— *Qualm.*
ı = *j*	— *jeder*	ʉ = *ue*	— *Quelle.*
ɥ = *ui*	— *pfui*	ʋ = *uo*	— (fremd).
ɥ = *üi*	— (fremd)	w = *vu*	— (fremd).

MITLAUTE

b = *b*	weich in	*beten*	p = *p*	hart	in *paar*
g = *g*	—	*geben*	c = *k*	—	— *klein*
d = *d*	—	*dienen*	t = *t*	—	— *tief*
v = *w*	—	*wir*	f = *f*	—	— *füllen*
h = *h*	—	*haben*	fi = *ch*	—	— *auch*
j = *j*	—	*Jurnal*	ʃ = *sch*	—	— *frisch*
l = *l*	—	*lieben*	l = *ll*	—	— (fremd)
r = *r*	—	*rufen*	r = *rr*	—	— (herrschen?)
ƨ = *s*	—	*sehen*	s = *ss*	—	— *dass*

x weich x	in	*Existenz*	ʃ hart *tsch*	in	*Quetschung.*
x hart x	—	*Axt*	l = *lj*	—	(fremd).
ł weich *th*	—	(english)	ɲ = *nj*	—	(fremd).
ŧ hart *th*	—	—	ƶ = *z*	—	*zu.*
ɗ weich *dsh*	—	(fremd)	z = *tz, zz*	—	*Nutz.*
m = *m* in *Man*					
n = *n* — *Name*			ŋ = *ng*	—	*jung.*

ı, n = franz. Nasenlaut = erster Theil non *ng.*

Vermittelst spezieller Unterscheidung der langen und kurzen Vokale, fallen Dehnungs-und Schärfungszeichen sämmtlich weg und bleiben die bekannten kurzen Vokale *a, e, i, o, u,* denen wir nun ɵ = *ö* und ʉ = *ü* beizufügen haben; denn ɑ = *ä* mag wie im franz. u. engl. durch *e* ausgedrückt werden. Das offene ɞ = *ö* ist nur principieller Weise angeführt und das offene *i* = y im Deutschen nur mundartig wie das offene *a* oder *o* = ɑ. Die Doppellaute verwandeln sich *ai* und *ei* in ɋ, *au* in ɐ, *eu* und *äu* in ɋ, denen wir noch gerne ɥ für *ui*, ʉ für *ua* und ɯ für *ue* beifügen möohten sowie ı fur j (jod).

Somit haben wir die Vokale :

Kurze :	a	e	(ɑ)	ɵ	o	i	u	ʉ
Lange :	a	ɛ	ɛ	ɵ	ɷ	ɩ	ɯ	ɥ
Dopp. :	ɋ	ɐ	ɋ	(ɥ	ʉ	ɯ)	u.	ı

und für die Mitlaute :

Weiche :	b,	g	d,	v	h	ȷ	l	r	ʒ	
Harte :	p	c	t	f	fi	ʃ	-	(r)	s	
Dopp. :	(x)	x	ʄ	(ƻ)	z	ŋ	(ǀ)	u·	m	n

da wir *w* durch *v*, *j* (weiches *sch*) durch ȷ, weiches *s* durch ʒ, *k*, *ck* durch c, *ch* durch fi, *sch* durch ʃ, *tsch* durch ʄ und *ng* durch ŋ ersetzen, sowie auch ein weiches x dem härteren x, das weiche ƻ dem harten z und das *l mouillé*, ǀ wie es in Million gehört wird, dem *l* gegenüber zu stellen wäre.

Was nun die grossen Anfangsbuchstaben betrifft, so beschränken wir deren Gebrauch auf den Anfang einer Silbe, einer Strophe und die Eigennamen.

So kommen wir endlich auf die Betonung und haben wir, da dieselbe bis daher auf keine Weise bemerkbar ward, folgende Regel aufgestellt :

Der Hauptton oder *accent tonique* liegt im Allgemeinen auf der vorletzten Silbe, es sei denn das diese kurz und die letztere lang ist, in welchem Fall die Betonung auf die letzte Silbe fällt. Hat aber das Wort mehrere Silben und zwar die dritt-letzte lang, wenn die vorletzte kurg ist, so fällt die Betonung auf diese drittletzte Silbe zurück. In allen andern wenigen Fällen muss die Betonung mit einem wirklichen Accent bezeichnet werden.

Unter solchen Umständen dürfte es dem Deutschen nicht allzu schwer werden die bevorstehende Reform mit Begeisterung anzunehmen und damit allen Nationen auf dem Weg zur Besserung die Bahn brechen : **audeat enim una aliqua et omnes audient!** [1]

1. Seite 9.

Vilhelm Tel.

3[ter] act, 1[ter] æfʒug.

Walter (singt).	Valter (siŋt).
Mit dem Pfeil, dem Bogen,	Mit dem pfql, dem bɷgen,
Durch Gebirg und Thal,	durfi gebírg und tal
Kommt der Schütz gezogen	comt der ʃuz geʒɷgen
Früh am Morgenstrahl.	frɯ am mórgenʃtral.
Wie im Reich der Lüfte	Vι im rqfi der lufte
König ist der Weih,	cɷnig ist der vq,
Durch Gebirg und Klüfte	durfi gebírg und clufte
Herrscht der Schütze frei.	herʃt der ʃuze frq.
Ihm gehört das Weite :	Ιm gehɷrt das vqte :
Was sein Pfeil erreicht,	vas ƨqn pfql errqfit,
Das ist seine Beute,	das ist ƨqne bqte,
Was da kreucht und fleugt.	vas da crqfit und flqgt (flqfit).

(comt geʃpruŋen)

Der ʃtraŋ ist mιr entʒvq, fater, mafi mιr ιn,

T. Ifi nifit; qn refiter ʃuze hilft ƨifi ƨelbst (ƨɑlbst).

(di cnaben entfernen ƨifi)

H. Di cnaben faŋen ʒqtig (ʒqtifi) an ʒu ʃιsen.

T. Frɯ ɯbt ƨifi, vas qn mqster verden vil.

H. Afi, volte Got, ƨι lerten's nι! (lɑrnten's)

T. Ƨι ƨolen ales lernen. Vɛr durfi's lɛben
ƨifi friʃ vil ʃlagen, mus ʒu ʃuz und truz
gerustes ƨqn.

H. Afi, es vird cqner ƨqne rɯ
ʒu hæƨe finden.

T. Muter, ifi can's æfi nifit :
ʒum hirten hat natɯr mifi nifit gebildet;
rástlɷs mus ifi qn flufitig ʒιl ferfolgen.
Dan ɛrst genιs' ifi mqnes lɛben's refit (rɑfit),

ven ifi mɩr's ɩeden tag æf's nꝗ erbꝗte.
H. Und an di aŋst der hæsfræ deŋcst du nifit,
dɩ sifi indesen, dꝗner vartend, hermt (harmt)!
Afi, den fervɛgnen álpenɩɛger haʃt
der tœd in hunderd véxelnden (a) geʃtalten!
Das ist ꝗn úngluceeliges gevérb' (gevarb').
Das hálsgefɛrlig furt am abgrund hin!
T. Vɛr friʃ umhɛrspɛt mit gesunden sinen,
æf Got fertræt und di geleŋce craft,
dɛr riŋt sifi lꝗfit æs ɩeder far und nœt.
dɛn ʃrect der berg nifit, dɛr daræf geboren,
(ɛr hat sꝗne arbꝗt folendet, lɛgt das gerɛt hinvég)
Jezt, mꝗn' ifi, helt (halt) das tœr æf ɩar und tag.
Di axt im hæs erʃpart den zímerman (hinvag)

Ifigɛnie.

Heræs in ꝗre ʃaten, rɛge wipfel
des alten hꝗl'gen, difitbelæbten hꝗnes,
vɩ in der gotin ʃtiles hꝗligtum
trɛt ifi nofi ɩezt mit ʃæderndem geful,
als ven ifi sɩ zum ɛrsten mal betrɛte,
und es gevont sifi niht mꝗn gꝗst hɩrhɛr.
Sœ manfies ɩar bevart mifi hɩr ferborgen
ꝗn hœer vile, dɛm ifi mifi ergɛbe;
dofi imer bin ifi, vɩ im ɛrsten, fremd.
Den, afi! mifi trent das mɛr fon den gelɩbten,
und an dem ufer ʃtɛ' ifi laŋe tage,
das land der Grɩfien mit der sɛle sufiend;
und gɛgen mꝗne sꝗfzer briŋt di vele
nur dumpfe tœne bræsend mɩr heruber.
Vɛ dɛm, dɛr fern fon eltern und geʃvistern
ꝗn ꝗnsam lɛben furt! ɩm zɛrt der gram
das nɛfiste gluc fon sꝗnen lipen veg (vag).

ɩm ʃvermen abverz imer di gedaŋcen
nafi ƨąnes faters halen, vɷ di ƨone
2uɛrst den himel for ɩm æfʃlɷs, vɷ
ƨifi mítgebɷrne ʃpɩlend fest und fester
mit ƨanften banden an ąnánder cnupften.
Ifi refite mit den gɵtern nifit; aląn
der fræen 2uʃtand ist beclagensvɛrt.
2u hæs und in dem crɩge herʃt der man,
und in der fremde vąs ɛr ƨifi 2u helfen.
ɩn fręet der beƨíz; ɩn crɵnt der ƨɩg;
ąn érenfoler tɷd ist ɩm berątet.
Vɩ éŋgebunden ist des vąbes gluc!
ʃɷn ąnem ræen gaten 2u gehorfien,
ist pflifit und trɷst; vɩ ɛlend, ven ƨɩ gar
ąn fąndlifi ʃícƨal in di ferne trąbt!
Ƨɷ helt mifi Tɷas hɩr, ąn ɛdler man,
in ɛrnsten, hąl'gen scláfenbanden fest.
Ω vɩ beʃɛmt geʃtɛ' ifi, das ifi dɩr
mit ʃtilem vídervilen dɩne, gɵtin,
dɩr, mąner réterin! (rɵterin) Mąn lɛben ƨolte
2u frąem dɩnste dɩr gevidmet ƨąn.
Aufi hab' ifi ʃtɛts æf difi gehóft und hofe
nofi ɩezt æf difi, Diana, dɩ du mifi,
des grɵsten coniges ferʃtɷsne tofiter,
in dąnen hąl'gen, ƨanften arm genomen.
ɩa, tofiter 2ęs, ven du den hɷen man,
dɛn du, di tofiter fordernd, éŋstigtest (ɑŋstifitest),
ven du den gótergląfien Agamemnon,
dɛr dɩr ƨąn lɩbstes 2um altare brafite,
fon Trɷɩa's úmgevanten mæern rumlifi
nafi ƨąnem faterland 2urúcbeglątet,
di gatin ɩm, Electern und den ƨɷn,
di ʃɷnen ʃe2e (ʃɑ2e), vɷl erhalten hast,

ƨω gɩb æfi mifi den mɋnen endlifi vɩder
und rete mifi, dɩ du fom tωd erretet,
æfi fon dem lɛben hɩr, dem ƻvɋten tωde.

Brɩf ɋnes Indɩaners an ƨɋnen cωnig (cωnifi).

Dɋnem befɛle gemɛs habe ifi Eŋland, den ƨiz únƨerer méfitigsten(ɑ) náfibarn betrɛten. Du ferlaŋst fon mɩr ɋne curƻe ʃílderuŋ dɩƨer geprɩƨenen naƻɩωn. Ifi vil sɩ dɩr gɛben, ƨω ƨɛr ifi æfi mit dem éŋliʃen folc und mit ƨɋnen ƨiten únƻufrɩden bin. Di menʃen hɩr ƨind ʃtolƻ und úbermutig, ƨɩ nenen uns grωb, vɋl vɩr ƨω rɛden, vɩ vɩr es mɋnen; ƨifi ƨelbst halten ƨɩ fur geƨitet, vɋl ƨɩ ƨω fɩle lugen als vorte ʃprefien.

Ƨobáld ifi hɩr ans land getrɛten var, cam ɋn fúrnɛmer man ƻu mɩr, dɛr fon dem ωberhern der inƨel ábgeʃict var, mifi ƻu empfaŋen. Mɋn unglυc, fon ɋnem ʃturme betrofen vorden ƻu ƨɋn, ƨagte ɛr, gɛe ɩm tɩf ƻu herƻen; dabɋ lɛgte ɛr di ɋne hand æfs herz, ergríf mifi mit der andern und beƻɋgte nófimals ƨɋnen cumer uber mɋnen unfal. Es tat mɩr virclifi ƨɛr lɋd, das ɛr ƨifi mɋ́netvɛgen beéŋstigte; aber in demƨelben ægenblice ferƨa ifi es und ʃtólperte uber ɋnen bæmʃturz, dɛr im vɛge lag. Da cɛrte ƨifi mɋn mítlɋdiger her ƻu ɋnem andern und fiŋ an læt ƻu lafien; ifi horte nɛbenbɋ, das ɛr fon úngeʃiclificɋt ʃprafi.

Bald daræf mafite ifi di becantʃaft ɋnes manes, dɛr mɩr ƻu ferʃtɛen gab, ɛr vurde ƨifi ƨɛr frɋen, mɩr ɋnige dɩnste ƻu ervɋƨen, und ɛr erbɩte ƨifi ƻu alem, vas in ƨɋnem fermωgen ʃtɛe. Ifi bat ɩn daræf, mɩr etvas fon mɋnem gepéc ƻu tragen; aber anʃtat mɩr, læt ƨɋnes ferʃprefiens, ƻu dɩnen, lafite ɛr mɩr ins geƨtfit, und befal ƨɋnem bedɩnten, mɩr, bɋm végʃafen mɋner hábƨeligcɋten behulflifi ƻu ƨɋn (gepac, vegʃafen).

LE GROUPE GERMANIQUE

LE FLAMAND OU NÉERLANDAIS

L'alphabet néerlandais comprend 27 lettres et 27 combinaisons de lettres représentées comme suit :

VOYELLES

Brèves :	*a*	*e*	*eu*	*i, y*	*o*	*u, œ*	*j*
	a	e	o	i	o	u	ı
Longues :	*aa, a*	*ee, e*	*eu*	*ii, i*	*oo, o*	*u, uu, œ*	
	a	ɛ, ɛ	o	ι	ω	u	
Doubles :	*aai*	*au*	*ui*	*ij*	*ooi*	*oei*	*ou*
	ą	ɑɪ	ǫ	ę	ǫ	ų	ɑɪ

CONSONNES

Douces :	*b*	*g*	*d*	*v, w*	*h*	*l*	*r*	*s*		
	b	g	d	v	h	l	r	ƨ		
Fortes :	*p*	*k, y, c*	*t*	*f*	*sch*	-	-	*s*	et double	x
	p	c	t	f	(sg)	-	-	s		x

ce qui revient à

VOYELLES

Brèves :	a	e, (ɑ)	ɵ	i	o	u	ɨ
Longues :	a	ɛ, ɛ	ɵ	ɩ	ɷ	ɯ	
Doubles :	ą	ę, æ	ɵ̨	ɷ	ǫ	ų	

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	l	r	z
Fortes :	p	c	t	f	-	-	-	s
Doubles :	x	(sg)	m	n				

Mhr, gij hebt mij wel willen vereeren met eene uitnoodiging, ik ben er u zeer dankbaar voor.

Mąn hɛr, gą hɑbt mą vɯl vųlen ferɛren mɑt ɛn ętnɷ-diginh, ic bɑn ɛr u zɛr dancbar fɷr.

Mr, vous avez bien voulu m'honorer d'une invitation pour votre soirée, je vous en suis bien reconnaissant.

LE SUÉDOIS

L'alphabet suédois se compose de 28 lettres et de 16 combinaisons, en tout 44 formes, que voici :

VOYELLES

Brèves :	*a*	*e*	*ö*	*o, ä*	*o*	*i*	*u*	et	*j*
	a	e, ɑ	ɵ	o	ɑ	i	u		ı
Longues :	*a*	*e*	*ö*	*o*	*o*	*i*	*u*		
	a	ɛ, ɛ	ɵ	ɷ	ɑ	ɩ	ɯ		

CONSONNES

Douces :	*b*	*g, j, ch, c*	*d*	*v, f*	*h*	*l*	*r*		
	b	g	d	v	h	l	r		
Fortes :	*p*	*k*	*tj*	*t*	*f*	*j*	*stj, sj, skj*	*s, z*	
	p	c, f, t	ʝ	t	f	ɦ	sc, ʃ	s	
Doubles :	*x*	*gn*	et m n.						
	x	ŋ							

ce qui nous fournit le tableau suivant des lettres à employer pour écrire cette langue avec notre alphabet international :

VOYELLES

Brèves :	a	e (ɑ)	ɵ	o	ɑ	i	u
Longues :	a	ɛ, ɛ	ɵ	ɷ	ɑ	ɩ	ɯ
Semi :	ɩ						

CONSONNES

Douces :	b,	g	d	v	h	-	l	r	-
Fortes :	p	c	t	f	ɦ	ʃ	-	-	s
Doubles :	x	ŋ	ʝ	et m n.					

LE DANOIS

L'alphabet danois comprend 28 lettres et 16 combinaisons, c'est-à-dire 44 formes, que voici :

Brèves :	*a*	*aa, ä*	*e*	*ö*	*o*	*i*	*u*	*y*
	a	ɑ	e (ɑ)	ɵ	o	i	u	u
Longues :	*aae, ae*	*aa, ä*	*e, ee*	*o, ö*	*o, oe*	*i, ii*	*u, uu*	*y*
	a	ɑ	ɛ, (ɛ)	ɵ, (ɛ)	ɷ	ɩ	ɯ	ɯ
Doubles :	*au, ae ou*	*ei, eu*	*ei, öj*	*oi, œ ai*	*ui*	*j*		
	ɑɪ, æ ɑɪ	ę, u	ɋ	ɋ, œ ą	ɥ et ɩ			

Douces :	*b*	*g*	*d*	*v*	*h*	*l*	*r*	*s*
	b	g	d	v	h	l	r	ʑ
Fortes :	*p*	*c, k, ch, q*	*t*	*f*	-	-	-	*s, k*
	p	c	t	f	-	-	-	s
Doubles :	*x*	*z*	et m n					
	ꭓ, x	ʐ, z						

En les réduisant à leur simple expression, nous avons le tableau suivant :

VOYELLES

Brèves :	a	ɑ	e, (ɑ)	ɵ	o	i	u	u
Longues :	a	ɑ	ɛ, (ɛ)	ɵ, ɛ	ɵ	ɩ	u	u
Doubles :	æ	ɑɪ ɑɪ	ɛ ɛ	ɛ u	œɛ	ɥ	et	ɩ

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	l	r	ʑ
Fortes :	p	c	t	f	-	-	-	s
Doubles :	ꭓ	x	ʐ, z	et	m n	n		

Fiskery.

Den kunstige Flue maa flyde roligt paa Vandet, saa meget som muligt efterlignende et levende Insekts Bevaegelser, og vaekke den kraesne Fisks Appetit, uden at vaekke dens Mistanke.

En orthographe internationale :

Den constige flue ma flude roligt pe vandet sa mɛget som muligt efterlɩgnende et lɛvende inséets bevagelser, og vace den crasne fiscs apetít, uten at vace dens mistance.

En voici la traduction littérale :

La mouche artificielle doit flotter tranquillement sur l'eau, imitant autant que possible les mouvements d'un insecte vivant, excitant l'appétit du poisson indolent et sans éveiller sa méfiance.

LE RUSSE

Nos amis, les Russes, ayant débarqué à Toulon et devant venir à Paris, je crus de mon devoir de les saluer en leur langue ou du moins leur répondre un mot si l'occasion se présentait..

Je n'étais pas du monde officiel et ne devais pas les voir de trop près; mais qu'importe, le hasard fait tant de choses! Et, passant sur les quais, j'avise aussitôt chez un bouquiniste un manuel de conversation où je trouvais sur la première page d'un côté en français : *Comment vous portez-vous? — Dieu merci, très bien!* — et vis-à-vis : *Cacb bame édopoble? — Claba Bory, oyeîb xopomo!*

Je copiai ces deux phrases le plus exactement possible sur mon calepin et les répétai plus de cent fois jusqu'à ma porte où je me cassai le nez contre mon ami X, qui avait passé plusieurs années dans ces pays-là... « Cacb bame édopoble? » lui dis-je à brûle-pourpoint, et comme il ne me répondit pas tout de suite, je le fis pour lui : « Claba Bory, oyeîl xopomo... — Mais qu'avez-vous donc? Que dites-vous? » fit-il enfin.

« J'ai eu l'honneur de vous demander dans la langue de nos amis, comment vous vous portiez. D'où venez-

vous donc, mon cher? Vous n'avez pas encore appris que les Russes vont venir à Paris?

— Si fait; seulement...

— Vous ne m'avez pas compris, n'est-ce pas? Je croyais pourtant que vous parliez le russe.

— Je le parle, dit-il modestement, comme un Français, assez pour me faire comprendre; mais je vous avoue n'avoir pas compris ce que vous me disiez. Je n'ai jamais entendu ces mots-là... — Voici! » lui dis-je, en lui présentant mon calepin. Il fronça d'abord les sourcils, puis éclata d'un fou rire (Какъ Ваше здоровье? — Слава Богу очень хорошо).

Quand il se fut remis un peu de sa gaieté par trop inconvenante, à mon avis, je lui dis : « Je puis bien avoir fait une faute ou deux en copiant ces lignes; car je croyais qu'il y avait là des lettres grecques... Et comme les Russes... sont du rite grec, acheva-t-il, vous avez pensé qu'ils se servaient de l'alphabet grec! — Oh! pas tout à fait; mais partiellement... — En effet, comme nous nous servons un peu du latin! »

Je baissais la tête... « Allons, ne vous fâchez pas, mon ami, et laissez-moi vous montrer sur-le-champ la prononciation des mots que, ma foi, vous avez assez bien copiés pour un commençant. Voici : Какъ Ваше здоровье? — Слава Богу, очень хорошо! — ce qui se prononce : *cac vâché zdarôvié?. . Slâva Bôgou, ôtchenni kharachô!*

— Vous en êtes bien sûr? — Oh! mon ami! Prenons les mots un à un :

« 1° Какъ, les trois premières lettres ont le son que vous leur avez affecté, *cac;* mais la lettre finale n'est pas un *b*; c'est un *e* muet qui ne se prononce pas plus que le nôtre dans les mêmes circonstances. L'on pourrait

s'en passer complètement; mais l'orthographe russe l'a conservé par routine;

« 2° Ваше; la première lettre, notre *b*, a le son du grec v (*vîta*), que nous prononçons *bêta* et ce que vous avez pris pour un *m* est le *ch* russe;

« 3° здоровье : la première lettre de ce mot représente le son de notre *z*, la deuxième est le *delta* grec, *d*, l'*o* se prononce presque comme un *a* ouvert quand il n'est pas accentué, *p* est le *rho* grec, notre *r*; l'*o* suivant portant l'accent tonique se prononce comme notre *ô*, le в majuscule, vous le connaissez, c'est votre *v*; le ь que vous avez pris pour un petit *b* représente un *i* très bref après une consonne, l'*e* est le même que chez nous;

« 4° слава : le c a toujours notre son alphabétique *ç* ou *s*; la lettre suivante est le *lambda* grec, *l;* les autres vous les connaissez à présent;

« 5° Богу : la première lettre est notre *b*, la troisième est le *gamma* grec, *gue*, et notre *y* est le *ou* russe!

« 6° очень : la deuxième lettre que vous avez prise pour un *y* majuscule représente notre *tch*, le H majuscule ou votre *êta* grec est le *n* russe; vous connaissez la dernière;

« 7° хорошо : la première lettre de ce mot est notre *x;* mais il se prononce en russe comme le χ grec ou le *ch* allemand ou le j espagnol; nous le représentons en français par *kh*, les autres lettres vous sont connues. »

Il me rendit mon calepin et je lus hardiment : Cac vaché zdarovié? — Slava Bogou otcheni kharocho! — « Mais non pas, fit-il d'un air désolé; vous avez parlé russe en français. On ne vous comprendrait pas. Il faut prononcer *cac vâché zdarôvié?* en appuyant sur l'*a* de *vâché* et en glissant sur l'é; de même dans le mot *zdarôvié*, l'*a* doit se prononcer comme un *a* très ouvert,

presque un *o* bref, puis il faut appuyer sur l'*o* de la syllabe rô et glisser sur le reste.

« Dans la phrase suivante il faut prononcer Slâva Bôgou, ôtcheni kharochô; c'est-à-dire appuyer sur le premier *a* de Slâva, ainsi que sur l'*o* de Bôgou, de même sur l'*o* de ôtcheni qui est long malgré la quantité de consonnes qui suivent; de sorte qu'il n'y a que le dernier mot que vous avez prononcé à peu près.

— Mais tout ceci n'est pas indiqué là, m'écriais-je; puis, comment voulez-vous que je sache que le *B* majuscule est un *v*, le *r* un *g*, le *p* un *r*, le *H* majuscule ou îta grec un *n*, le *b* minuscule un *e* muet ou un *i* bref, l'*y* grec un *ou*, l'*o* un *a*, le *m* un *ch* français, le *x* un *ch* allemand, l'*y* grec majuscule un tschèque, que sais-je?... »

Il me tendit la main que je lui serrai en murmurant : « Si nos amis ne réforment pas leur orthographe, l'on ne parlera pas de sitôt le russe en France! »

Cette première leçon de russe m'avait laissé une impression si désagréable que l'enthousiasme de nos populations et la bonne grâce de nos hôtes, qui parlaient si correctement notre langue, ne purent l'effacer complètement.

J'avais cessé tout commerce littéraire avec le monde slave jusqu'au moment où notre président s'embarqua pour Saint-Pétersbourg. Je n'y tins plus alors! J'achetai une grammaire russe et je m'aperçus, après de bien pénibles efforts, je l'avoue, que les sons de cette langue étaient à peu de chose près les mêmes que les nôtres et, n'était l'orthographe si bizarre, assez facile à acquérir.

VOYELLES

Brèves :	a	e	ɑ	i	o	ɑ	u
Longues :	a	ɛ	ȣ	ı	ω	ɷ	ɯ
Doubles :	ɋ	ę	q	ɥ	ɯ	yı	y

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	ȷ	l	r	ƨ
Fortes :	p	c	t	f	ſi	ʃ	ſ	ɼ	s
Doubles :	ɉ	(ʃt)	zŋ	z		ǀ	et	m	n

Nous ne nous attarderons pas à vous dire que l'*a* peut, occasionnellement, prendre le son de *è* ou de *ó;* l'*e* le son de *ié*, *io* et *o;* o le son de ɑ et *a; ié* le son de *é* ou de *io; ia* le son de *ié* ou *e*, et que telle lettre placée devant ou après telle autre en adoucira la prononciation ou bien la rendra plus dure.

Tout ce que nous voulions vous démontrer ici consiste dans la possibilité de reproduire très exactement par nos signes les sons de la langue russe.

Voici un spécimen d'écriture russe et en regard u ne transcription en caractères internationaux, suivi de la traduction française.

Наклонись комнѣ,	Naclonɩs co mŋe,
Обойми'меня;	obɋmɩ meŋa;
Моя грудь вь оснѣ	mɋıa grud v'ogŋe
Я люблю Тебя'	ıa ǀubǀu tebıa,
Такъ въ прощальный часъ	Tac v' proʃʃalnyı ɉas
Лепеталъ и гасъ	lepetal i gas
Тихій голосъ твой	tɩſiiı gɷlos tvɋ
Словно тающій	slɷvno tɋıuʃʃiı
И въ груди твоей	i v' grudɩ tvoıɋ
Замирающій	ƨamiraıuɉiı.
Я дышать не смѣлъ	ǀa dyʃat ŋe smıel,
Я въ лицо твое	ıa, v'lizɷ tvɋo
Какъ мертвецъ глядѣлъ	cac mertvɛz glıadǀel
И склонялъ свой слухъ...	i scloŋal svɋ sluſi...
Но увы! мой другъ,	no uvy! mɋ drug,

Твой послѣдній вздохъ	tvq posliednii vzdoß
Мнѣ любви твоей	mηe]ubvι tvqq
Досказать не могъ...	doscazat ηe mog...
І не знаю я,	i ηe snaιu ιa,
Чѣмъ развяжется	ȷιem razvιáȷezιa
Эта жизнь моя,	εta ȷizn mqa,
Чѣмъ доскажетя	ȷιem doscaȷezιa
Мнѣ любовь твоя!	mηe]ubov tvqa![1]
Я. Полонскій.	]a. Polonscii.

TRADUCTION

« Penche-toi sur moi! Embrasse-moi! Ma poitrine est en feu. Je t'aime. » Ainsi dans une heure d'adieu, balbutiait et s'éteignait ta voix douce, agonisante, expirant dans ton sein. Je n'osais respirer, et comme un moribond, je contemplais ton visage et je prêtais l'oreille. Mais hélas, mon amie! Ton dernier soupir ne m'a pas dit le dernier mot de ton amour. Et je ne sais comment se dénouera ma vie et comment va se prouver ton amour.

(Traduction de N. Sokoloff.)

1. Nous nous sommes servis des formes les plus concrètes, sans nous soucier de la division des mots par syllabes correspondantes à l'étymologie ou à la flexion; mais il est certain que les Russes mettront volontiers au point les irrégularités de ce genre, qui pourraient les choquer.

LE GROUPE SLAVE

Comprend le *polonais*, le *tschèque* (ou *bohémien*), le *serbe* (ou *bulgare*), le *bosniaque*, le *dalmate*, etc.

Nous donnerons de chacune de ces langues la valeur des lettres de l'alphabet en signes ou caractères internationaux, sans indiquer les équivalents ou combinaisons qui les font naître.

LE POLONAIS

VOYELLES

Brèves :	a	e	i	o	ɑ	u		y
Longues :	a	ɛ	ɩ	ω	ɷ	ɯ	et	ı

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	ɉ	l	r	
Fortes :	p	c	t	f	ɦ	ʃ .	ɭ		s
Doubles :			ɗ	ʄ	ŋ	(rʃ)		ʒ	z
		m	n	(n) ·					

Wsie polskie są bardzo dawne; wybudowali je nasi praojcowie przed wieki, a może wieś nasza pamięta jeszcze te czazy, kiedy przodkowie nasi czcili bożków, hiedy jeszcze nie znali śwatła wiary chrześcijańskiej.

Vsıe polscıe son barꝛo davne; vybudovali ıe nası praqzovıe pʃєd vıєci, a mòȷe vıєsı naʃa pamıenta ıeʃʃe te ȷasy cıєdy pʃodcòvıe nası ȷzili boȷcuv, cıєdy ıeʃʃe ne ꝛnali sıvıatla vıary firȷcsıtiaŋscią.

Villages polonais sont très anciens; bâtirent eux nos ancêtres avant siècles, et peut-être village nôtre se rappelle encore ces temps, quand nos ancêtres honoraient idoles, quand encore ne connaissaient lumière de foi chrétienne (C. Kartvoski).

LE TSCHÈQUE

VOYELLES

Brèves :	a	e	i	o	u	u
Longues :	a	ε	ι	ω	u	u
Doubles :	ıa	ıe	ę	ǒ		

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	ȷ	l	r	ꝛ
Fortes :	p	c	t	f	fi	ʃ	-	-	s
Doubles :	ɗ	ȷ	(dı)	ŋ	(rꝛ)				ꝛ z
	m n								

LE SERBE

VOYELLES

Brèves :	a	e	i	o	u
Longues :	a	ε	ι	ω	u
Doubles :	ıa	ıe	ı	ıu	

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	ȷ	l	r	ꝛ
Fortes :	p	c	t	f	-	ʃ	-	-	s
Doubles :	ŋ	ȷ	(dı)		(ʃȷ)	ɭ	ꝛ	z	

LE GREC (ANCIEN)

Permettez-moi de vous raconter à ce sujet l'anecdote suivante, relatée dans une lettre d'un Français, en voyage à l'étranger.

« ...Nous arrivons trop tard; les journaux sont en mains! me dit mon ami en entrant dans le salon de lecture d'un hôtel américain. — Liriez-vous un journal d'Europe et ami de la France? nous dit en souriant un étranger. — Vous êtes bien aimable, lui répondis-je, en regardant le titre du journal offert; nous y lirons du moins quelque chose de vrai! — Comment le savez-vous? — Puisque vous nous passez la *Vérité*, Αλεθεία! — Vous savez le grec? — Pour toute réponse je lus la première phrase devant M. Karanthonès, professeur à Smyrne, comme nous l'avons su depuis. — Et vous comprenez? — Je me mis à traduire mot à mot comme à l'école. C'est curieux!... c'est étrange! fit le professeur à plusieurs reprises; mais c'est égal vous prononcez d'une drôle de façon... Comme nos professeurs nous l'ont enseigné, rétorquai-je d'un ton vexé, en pensant que mon interlocuteur ne devait parler que le néo-grec. — Et vos professeurs parlent ainsi le grec! — Monsieur, personne ne parle le grec en France; on y traduit les

vieux auteurs classiques tant bien que mal... Plutôt bien! reprit affectueusement M. Karanthonès, mais on le prononce... Plutôt mal alors? ajoutai-je. — En effet! voyez un peu si je vous disais en français : *Jé né mé soumettraï jamaïs à la loï d'uné rëiné*... Nous le regardions avec étonnement... et cependant c'est ainsi, continua t-il, que vous prononcez *aléthëïa* au lieu de *aléthîa*, *képhalaï* au lieu de *képhalé* et *curioï* au lieu de *curiî!* — Mais, Monsieur, nous ne savons pas le néo-grec! — Vous venez de le traduire! Oh! il n'y a pas tant de différence entre le néo-grec et le grec ancien que vous vous imaginez, et la prononciation elle-même n'a pas tant changé non plus. Ce n'est pas la même chose que pour le latin, qui ne bat que d'une aile depuis longtemps, — mille ans avant que l'empire grec de Constantinople ne se soit effondré, — tandis que le grec s'est toujours parlé et se parle encore et plus que jamais! Sans doute la prononciation a peut-être quelque peu changé; mais pour deux lettres seulement. Ainsi nous prononçons *îta* au lieu de *êta*, comme on prétend, et *i* au lieu de *u;* puis il y a quelques combinaisons de lettres pour exprimer des sons nouveaux, étrangers au grec ancien. et c'est tout ou à peu près, quant à la prononciation.

— Je ne suis pas en mesure de discuter ce point; mais quant à la prononciation je puis vous dire que nous suivons en France la méthode d'Erasme qui... — Est très mauvaise! acheva-t-il. Erasme, voyez-vous, avait été frappé de la cacophonie qui régnait dans la prononciation du latin; mais *trop respectueux de l'orthographe établie*, souligna-t-il, et prévoyant peut-être de nouvelles défaillances, il voulut la fixer à tout jamais, en enseignant à tout le monde à prononcer toutes les lettres indifféremment, sans se soucier des Romains qui ne

pouvaient plus réclamer! Si le latin ne résonne plus sur les lèvres des hommes ou du moins des érudits, c'est moins par la négligence de ses admirateurs que par le massacre des Barbares! Au lieu d'immobiliser les ressorts d'un rouage encrassé pour nous en faire admirer les moindres détails, Erasme aurait mieux fait de le nettoyer; car si la pendule sonnait mal de son temps, l'on peut affirmer hautement qu'elle ne marque plus depuis.

Il traita le grec avec les mêmes égards et l'aurait embaumé tout vif, afin de le mieux conserver! Et cependant ce n'est pas ainsi que procédaient les anciens eux-mêmes: Ennius et Lucrèce sont pleins d'archaïsmes, que Horace et Virgile n'ont pas cru devoir transmettre aux générations futures.

Les Grecs du temps d'Homère ne souscrivaient pas l'*i*, par exemple; ils le plaçaient à côté et le faisaient même sentir dans la prononciation, ce qui n'empêcha pas Sophocle de le souscrire, quand ses contemporains ne le prononçaient plus.

Alors vous supprimeriez à votre tour ce *iota subscriptum*, hasardais-je timidement? — Puisqu'il n'a jamais servi à personne et qu'il ennuie tout le monde! — Ainsi vous ne seriez pas fâché de voir disparaître dans κυριοί l'o de *curios?*

— D'aucune façon! Les anciens Grecs n'en avaient cure en le prononçant, ni les Latins en le transcrivant dans leur *curii*. De notre ἔκκος (*éccos*) ils ont fait *equus*, qui n'en diffère que par la forme... Ils auraient mieux fait peut-être de lui conserver la forme grecque?... Tout comme les Grecs auraient pu conserver les lettres phéniciennes dans les mots tirés de cette langue, à moins de remonter aux hiéroglyphes des Égyptiens, riposta-t-il, avec un éclat de rire.

Mon ami, qui m'avait laissé tout seul aux prises avec le professeur, nous raconta alors que, durant son séjour dans un petit séminaire du midi de la France, les professeurs et les élèves de rhétorique avaient rivalisé de zèle pour jouer une tragédie de Sophocle devant le patriarche de Constantinople, de passage dans leur ville. Hélas! le patriarche, qui savait l'italien et parlait un peu le français, s'imagina bientôt ne plus comprendre suffisamment notre langue et demanda le texte de la pièce. Mais quelle ne fut pas sa surprise, avec l'édition grecque de Sophocle en main, de voir qu'on lui parlait sa langue maternelle!

—Je vous le disais bien, repartit M. Karanthonès, que votre Erasme a failli tuer le grec, comme le latin! Admettons que vous eussiez prononcé *polutropon* au lieu de *politropon*, *Troïès* au lieu de *Troïìs*, *nêpii* au lieu de *nîpii* et *êstion* au lieu de *îstion*, le patriarche vous aurait certainement compris. Mais si vous dites *moï* pour *mi*, *kaï* pour *ké*, *étaïron* pour *étéron*, *nêpioï* pour *nîpii*, *Hélioïo* pour *Héliïo*, *épeï* pour *épî*, *hoï* pour *hî* et *eïpé* pour *îpé*, vous avouerez que le plus avisé d'entre nous ne comprendra plus rien!... »

Il est évident que nous eussions préféré, avec les amateurs du grec ancien, représenter β par b, γ par g et δ par d, tout comme η par ε, c'est-à-dire è long et υ par u; mais du moment que les anciens eux-mêmes écrivaient Δαβιδ pour David et que nous disons *névrose* tout en dérivant ce mot de νεῦρον, et *dynamite* de δύναμος, etc., il est infiniment probable que nous aurions tort de persister dans une prononciation manifestement vicieuse sous tant d'autres rapports : αι, ει, οι, par exemple, que les Latins nous ont transmis dans leurs terminaisons par æ, i et œ. Voyez ce qu'en dit J. Baissac, page 154.

Nous transcrirons donc les quelques vers suivants du bon Homère avec la prononciation des Grecs modernes... A ceux-ci alors de nous faciliter la tâche en abandonnant leur alphabet pour le nôtre, persuadés que leurs minuscules étaient inconnues aux Grecs de Sophocle, comme les nôtres aux Latins de Virgile.

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Α.

Ανδρα μοι ἔννεπε, μοῦσα, πολύτροπον, ὅς μάλα πολλὰ
πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσεν,
πολλῶν δ' ανθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω·
πολλα δ' ὅ γ'ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὅν κατὰ θυμόν,
ἀρνύμενος ἥν τε ψυχὴν καὶ νόστον ἑταίρων.
ἀλλ' οὐδ' ὧς ἑτάρους ἐῤῥύσατο ἱέμενός περ.
αὐτῶν γὰρ σφετέρῃσιν ἀτασθαλίῃσιν ὄλοντο,
νήπιοι, οἳ κατα βοῦς 'Υπερίονος 'Ηελίοιο
ἤσθιον· αὖταρ ὁ τοῖσιν ἀφείλετο νόστιμον ἦμαρ.
τῶν ἀμόθεν γε, θεὰ θύγατερ Διὸς, εἰπὲ και ἡμῖν.

Oŀysɩas I[1].

Anŀra mi ɛnepe[2], musa polytropon, os mala pωla
plaŋfiti, epɩ Troíɩs ierón ptolisŧron ɵpersen,
pωlón ŀ'anŧrωpωn iŀen ástea ce noon áhnω;
pωlá ŀ'o h' en póntω paŧen álɩea on cata ŧymón,
arnymenos ɩn te psyfiɩn ce noston eterωn.
al' uŀ' ωs etarus erysato ɩamenos per;
aftωn ɩar sfetárɩsin atasŧalíɩsin ólondo,
nɩpii, ɩ catá bus Yperɩonos ɩelíɩo
ɩsŧion : aftar o tɩsin afɩleto nóstimon ɩmar.
Tωn amoŧen ɩe, ŧea ŀyhater Diós, ɩpe ce ɩmɩn.

1. Voir les règles de la prononciation, page 75.
2. Nous remplaçons la double consonne par la voyelle longue et l'e seulement par ɵ, quand il porte l'accent tonique.

Le dérivé du grec ancien est :

LE ROMAÏQUE ou NÉO-GREC

On ne sait quand la langue grecque fut assez dénaturée pour devenir le romaïque; mais on pense que celui-ci n'est autre chose que l'idiome vulgaire des anciens Hellènes, qui pendant la barbarie du moyen âge l'emporta sur la langue littéraire. Il est certain que ce dialecte a été parlé dans la Grèce propre et les îles Ioniennes, en Macédoine et dans l'Asie Mineure en même temps et avec peu de variantes, alors que les Grecs avaient perdu toute cohésion politique.

Dans son *Traité pratique du néo-grec*, K. Wied, se recommandant des professeurs Basilios et Psaltis, fait les remarques suivantes sur la valeur des caractères en usage de nos jours; car à côté des signes anciens dont la prononciation n'est peut-être pas aussi dénaturée qu'on nous l'a fait croire, les Grecs modernes ont imaginé certaines combinaisons de lettres, propres à figurer les sons nouveaux des mots étrangers admis dans leur langue :

α se prononce comme notre a : κάτω = cato;

ε sonne comme *e* dans *nehmen geben*, c'est-à-dire comme l'è français : περιστέρι = *peristèri;*

η, ι, υ sonnent comme l'*i* un peu ouvert : ποτῆρι = potíri (*avec l'i accentué long*); o et ω sonnent comme

o dans *ohne*, mais un peu plus ouvert, c'est-à-dire comme *o* dans *polyglotte*, différence négligeable comme vous voyez : κόφτω = *cófto*, ὥρα = *ora* (avec *o* long);

β sonne comme *v* : βάλλω = *válo;*

γ se comporte vis-à-vis de χ comme le *z* français vis-à-vis de l'*s* : γάτα = *ghάta* ou bien avec notre *h* aspiré *háta*; mais devant les sons de *e* et *i*, γ se prononce comme *y* dans yatagan : γυναῖκα = yinéca (avec *é* long) et devant ξ et χ comme l'*ng* palato-nasal anglais ou allemand dans *Finger*. Dans la duplication du γγ le premier sonne comme *ng* et le second comme *gue :* σπλάγχνα = *splá***ngkh***na*, φεγγάρι = fe*ng*gári;

δ et θ se comportent l'un en face de l'autre comme γ et χ et ne sont en définitive que le *th* anglais doux dans *those* et fort dans *the :* δέκα = *dh*éca et θυγατέρα = *th*ihatèra;

ζ sonne comme le *z* français : ζῶ = *zo* (*o* long).

κ a le son doux qui ressemble à *kye* devant les sons de *i* et *e* : κυρία = *kyiria*, καιρός = kyerós; mais après le ν de l'article et après γ il sonne comme *gue;* partout ailleurs κ a le son dur : καλός = *calós;*

λ sonne comme *l :* λουτρός = *loutrós;*

μ sonne comme *m;* μάλαμμα = *málama;*

ν sonne comme *n :* νυστάζω = *nistázo;* mais le ν de l'article devant le π du mot suivant sonne comme *m* et le π comme *b :* κανένας = canènas, τὸν περίπατο = tom béripato;

ξ sonne comme *x* : ξένος = xénos;

π sonne comme *p*, mais après μ et ν il sonne comme *b* : παπᾶς = papás, έμπορος = émboros;

ς sonne comme *s* dur, mais doux comme *z* devant β, γ, δ, λ, μ, ν, ς : σέρνω = *sérno*, σβύνω = *zvino;*

τ sonne comme *t*, mais au milieu d'un mot après ν et au commencement d'un mot après le ν de l'article précédent et après δὲν, il sonne comme *d* : τώρα = tóra, πεντε = péndé, δὲν ταιριάζει = *dh*èn dériázi;

χ a une prononciation dure ou forte semblable au *ch* allemand ou au *j* espagnol et que nous figurons en français par *kh* et une prononciation douce représentée par *h*, comme nous avons vu au sujet de la lettre γ devant les sons de *é* et *i* et après ces mêmes sons devant ν : χάνω = **kh***áno*, χρόνος = **kh***rónos*, χέρι = *hèri*, αρχίζω = *arhizo*, τέχνι = *tèhni* (l'*h* étant fortement aspiré);

φ sonne comme *f* : φέρω = fèro;

ψ sonne comme *ps* : ψωμί = psomí.

Comme il n'y a pas de signes spéciaux en néo-grec pour les sons de *b*, *d* et *gue*, on les représente par μπ, ντ, γκ : μπαίνω = béno, μπαοῦλι = baoúli (avec *ou* long).

Le son de *tsch* = ȷ et son correspondant doux *dsch* ou plutôt *dj* sont représentés par τσ et τζ; cependant comme les Grecs prononcent volontiers ces deux sons étrangers à leur langue très négligemment, ils sonnent aussi *ts* et *dz* comme *zz* et *z* en italien ou en allemand; καλούτσικο = caloútsico ou calúzzico.

Quant aux diphthongues, elles sont de pure forme; en effet :

αι sonne comme *é* : καί = ké ou *kyé*, μαχαῖρι = ma-*h*éri (*é* long);

ει, οι, υι sonnent comme *i* : ἐκεῖνο = ekyíno (*i* long), νοῖκι = níki (*i* long), μυῖα = mía (*i* long);

ου sonne comme *ou*, tandis que αυ, ευ, ηυ sonnent comme *av*, *ev*, *iv* devant les voyelles et les consonnes β, γ, δ, μ, ν, ρ; mais *af*, *ef* et *if* devant les autres consonnes : αὐγώ = *av***hó**, μαῦρος = mávros (avec *a*

long), εὐλογιά = evloiá, αὐτός = aftós, εὔκολος = éfcolos, ηὗρα = ivra (avec *i* long).

Le trëma sur la deuxième voyelle indique que chacune des voyelles doit être prononcée séparément.

Quand un mot commence par une voyelle, on la marque d'un esprit doux ou rude. Ce dernier représentait notre *h* aspiré et le premier notre *h* muet; mais aujourd'hui ces deux signes ne correspondent plus à rien du tout : ἅγιος = áios, ἀνοησία = anoisía. Il en est de même des accents que l'on ne saurait omettre en orthographe, mais dont on semble faire bon marché dans la pratique; à tort certainement, puisque ces accents, outre l'accent tonique, marquent aussi les voyelles longues, l'ω excepté. Ces accents sont de trois sortes :

L'accent *aigu*, qui peut se trouver sur n'importe laquelle des trois dernières syllabes : ἄνθρωπος, ῥίχνω, καλός; le *grave*, qui se met sur la dernière seulement pour remplacer l'aigu lorsque, dans la même phrase, le mot suivant porte lui aussi un accent aigu : τὸ μικρὸ πιάτο pour τό μικρό πιάτο; le *circonflexe*, qui ne peut se placer que sur l'une des deux dernières syllabes et même sur la dernière que lorsqu'elle est longue, et sur l'avant-dernière que quand celle-ci est longue et la dernière brève : μυλωνοῦ, χῶμα.

Les voyelles que l'on traite comme longues par rapport à l'accent sont η et ω, ainsi que les diphthongues à l'exception de οι et αι dans la déclinaison et comme brèves ε et ο; tandis que α, ι, υ sont considérées tantôt comme longues et tantôt comme brèves...

Avec des lettres représentant α, ι et υ longs, vous le voyez, l'accent circonflexe n'aurait plus sa raison d'être; mais hâtons-nous d'établir le tableau compa-

ratif suivant entre la valeur des lettres de l'alphabet grec et nos caractères internationaux :

VOYELLES

Brèves :	α	αι	ε	η, ι, υ	ο	ου	
	a	e	ɑ	i, y	o	u	
Longues :	ᾶ	αῖ	ε[1]	ῆ, ῖ, ῦ	ῶ	οῦ	
	a	ε	ɛ	ı, ẏ	ɑ	u	
Doubles :	αυ		ευ	ιυ	ει, οι, υι		et ı
	av, af		ev, ef	iv, if	i, ı, y, ẏ		

CONSONNES

Douces :	μπ, π	γκ, γ	ντ, τ	υ	χ	λ	ρ	ζ
	b	g, h, ı, ŋ	d	v	h, ı	l	r	ƨ
Fortes :	π	κ	τ	φ	χ		ρρ	σ
	p, b,	c, cı, g	t, d	f	ħ, ı		r	s, ƨ
Doubles :	ψ	ξ	δ et θ		τσ			τζ
	ps	x	ȷ et ŧ		j, z			ɗ, ƶ

En réduisant toutes ces combinaisons à leurs valeurs intrinsèques, il nous reste le tableau suivant :

VOYELLES

Brèves :	a	e	ɑ	i	y	o	u
Longues :	a	ε	ɛ	ı	ẏ	ɑ	u
Doubles :	(ą)	*Semi :* ı					

1. ε devant une double consonne devient longue en vers.

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	l	r	ƨ
Fortes :	p	c	f	t	fi	(**l**)	r	s
Doubles :		x	ʅ	ƫ	ɗ	ʝ	ƻ	z
				m n ŋ				

Car *av*, *af*, *ev*, *ef*, *iv*, *if* deviennent des syllabes ordinaires comme en français *av*are, *af*faire, chè*v*re, che*f*, gi*v*re, *if;* ει, οι, υι se réduisent à i ou ı et y ou ʏ et l'ɑ bref pourrait à la rigueur se remplacer par e; nous ne l'employons que quand il porte l'accent tonique.

Ainsi à la place des 22 combinaisons qui tantôt expriment un son et tantôt un autre, variant jusqu'à trois et quatre fois et qui, joints aux 24 lettres de l'alphabet ancien, en tout 46 formes, nous avons 38 signes ou caractères *simples et précis*, sans parler de la simplification de l'accentuation[1].

Μάνα σοῦ λέω δὲν μπορῶ τοὺς Τούρκους να δουλεύω,
Mana su lɑo ʅem borɷ tus Turcus na dulɑvo,

Δὲν ἠμπορῶ, δὲν δύναμαι, ἐμάλλιασε ἡ καρδιά μου.
ʅen imborɷ, ʅen ʅyname, emaʝase i carʅıa mu.

Θὰ πάρω τὸ τουφέκι μου νὰ πάο νὰ γίνω κλέφτης,
Θa paro to tufɑci mu na pao na ʝino clɑftis,

Νὰ κατοικήσω στὰ βουνὰ καὶ 'σ'της ψηλαὶς ραχούλαις,
Na caticiso sta vuná ce 's'tis psiles rafiules,

Νάχο τους λογγους συντροφιὰ με τὰ θεριὰ κουβέντα
Nafio tus loŋfius syndrofıa me ta ƫerıa cuvɑnda

1. La distinction entre voyelles longues et brèves ne concordant pas toujours avec la prononciation (C. Wied), nous n'avons pu tenir strictement compte ici que de l'accentuation, dont voir les règles, page 75.

Νάχο τον οὐρανὸ σκεπὴ, τοὺς βράχους γιὰ κρεββάτι
Nafio ton uranó scepɩ, tus vrafius ɩa crevati

Νάχω με τὰ κλεφτόπουλα καθημερινὸ λημέρι
Nafio me ta cleftópula caŧimerinó limari

Θα φύγω, μάνα, καὶ μην κλαῖς, μον'δός μου τὴν εὐχή σου,
ŧa fygo, mana ce min glɛs, mon'dos mu tin effiɩ su.

Εὐχήσου με μανοῦλα μου Τούρκους πολλοὺς νὰ σφάξω,
Effiɩsu me manula mu Turcus polús na sfaxo,

Καὶ φύτεψε τριανταφυλλιὰ καὶ μαῦρο καρυοφύλλι
Ce fytepse triandafilɩa ce mavro caryofili

Καὶ πότιζέ τα ζάχαρι καὶ πότιζέ τα μόσχο
ce pótiʒé ta sáfiari ce pótiʒé ta mosfio

Κι' ὅσο π'ανθίζουν μάνα μου καὶ βγάνουνε λουλούδια.
Cɩ'oso p'anŧiʒun mana mu ce vgánune luluƚia.

'Ο υἱός σου δὲν ἐπέθανε μόν' πολεμάει τους Τούρκους.
O ɩós su ƚen epaŧane mon' bolemai tus Turcus.

Nota. — Au IV[e] siècle de l'ère chrétienne, un concile de Vaison introduisit dans la liturgie latine un chant du κυριε ελεησον, déjà ancien dans l'Église grecque, et ce fut sous la forme de *Kyrie eleïson*, qui est restée.

Il ressort de là que l'υ et l'η se prononçaient i dès une époque fort reculée, exactement comme les prononcent les Grecs modernes. L'iotacisme. que l'on croit être une originalité du Bas-Empire et qui constitue le principal idiotisme de la prononciation actuelle, remonte donc au grec classique (J. Baissac).

Il convient de remarquer toutefois que la prononciation de l'υ par exemple est celle d'un *i* ouvert, très près de l'*eu*, mais venant du gosier et correspondant à l'*y* polonais, dont notre *i* dans le mot latin *in*, anglais *ill* et allemand *ihr*, nous donne une idée approximative. Il est donc fort probable que l'ι (iota) exprimait jadis notre *i bref* dans *ville* et notre *y* dans *yatagan*, l'η (ita ou êta des étrangers) notre *ŧ long* dans *ŧle* et l'υ (ypsilon) l'*i* ouvert (*y* slave), comme sa forme semble l'indiquer, et non point l'*u* ou *ü* français ou allemand.

LE LATIN

Dans la préface de son édition latine de Virgile, M. E. Benoist, professeur à la faculté des lettres de Paris, dit entre autres... « qu'il introduit dans son texte toutes les corrections qui sont aujourd'hui admises à peu près sans contestation... qu'on lui a reproché quelquefois d'appartenir à un système de critique trop conservateur..... mais que l'orthographe ne peut pas être arbitraire. Il doit y avoir et il y a en effet une doctrine de l'orthographe en latin. *Sans doute, la forme des mots a varié selon les diverses époques et d'autant plus que le principe de l'orthographe chez les Romains était, non pas comme chez nous, l'étymologie, mais la prononciation...* »

Cependant l'auteur « n'a pas jugé bon d'introduire dans cette édition toutes les formes recommandées par Brambach dans *Neugestaltung der lateinischen Orthoghaphie*, 1868, et *Hülfsbüchlein für lateinische Rechtschreibung*, 1872, malgré l'accueil qui a été fait à ces livres dans le monde savant... Il a pris parti seulement pour : *cœlum* (forme justifiée par les manuscrits, les inscriptions, le témoignage de Varron, et usitée jusqu'au XVII[e] siècle dans les bonnes éditions), *cænum*,

hædus, *mæreo*, *mæstus*, *pœnitet; cæspes*, *cæstus*, *glæba*, *præsæpia*, *sæculum*, *sæpes*, *sæta*, *scæna*, (anomalie de l'orthographe latine, sur laquelle d'ailleurs les monuments ne laissent aucun doute); *cetera*, *fecundus*, *fetus*, *levis* (lisse,-poli), *obscenus*, *prœlium*, *penna* (et non pinna) *derigere* (diriger droit devant soi); *protinus* (et non protenus), *libet* (et non lubet), *clipeus*, *murra*, *suboles* (et non soboles); *ancora*, *letum*, *sepulcrum*, *cumque*, *quanquam*, *nunquam*, *artus* (et non arctus), *cum*, conjonction (et non **quum**), (*condicio* et non conditio), *dicio*, *solacium* (et non solatium), *setius* (et non secius) : le comparatif régulier de *secus* est *sequius; bracchium*, *damma*, *comminus*, *immo*, *Juppiter*, *quattuor*, *rettuli*, *repperi*, *sollers*, *sollemnis; baca*, *sucus*, *litus*, *Parnasus*, *religio*, *reliquiae* (pour religio, le témoignage des monuments est formel), *bucina*, etc. Mais il a reculé devant *harena*, *harundo*, *holus*, *incoho*, *nequiquam*, *obstipesco*, formes préférables à arundo, olus, inchoo, nequicquam, obstupesco : les unes et les autres étant admissibles, il a préféré celles qui **choquaient** le moins l'usage... et *pour que le texte ne prît pas un aspect trop étrange*, il a fallu s'interdire également les formes suivantes : *abicio*, *adicio*, *conicio*, etc., au lieu de *abjicio*, *adjicio*, *conjicio; coniti*, *conivere*, *conubium*, au lieu de conniti, connivere, connubium; *erus* au lieu de herus; *milia*, pluriel de mille, justifié par les monuments et les lois de la phonétique, *quotiens*, *sescenti*, *tæter*, *umerus*, *umor*, etc. Mais en signalant ces formes *il espère être excusé de ne pas les avoir employées et que peut-être plus tard, avec le progrès des connaissances grammaticales chez nous, il pourra les faire rentrer dans son texte..... car il règne chez nous de grandes erreurs étymologiques, que la routine empêchera longtemps encore de déraciner. Que*

dirait-on si quelque éditeur écrivait **Contiones**, *ce qui est la vraie forme et la seule usitée chez les Latins, au lieu de* **Conciones?** »

Que doivent penser d'un témoignage de cette valeur les plus convaincus du caractère *sacro-saint* des formes actuelles du latin?

Se résoudront-ils à effacer le double *s* dans *Parnasse* et dérivés, le double *c* dans *buccine* et dérivés, du moment qu'on leur démontre que la véritable orthographe latine de ces noms est *Parnasus* avec un seul *s*, et *bucina* avec un *c* seulement?

Songez donc que les manuscrits les plus autorisés nous étalent les *variantes* au nombre de *cinq cents* pour la seule *Enéide!*

Il règne encore aujourd'hui, vous le voyez, la plus grande incertitude sur ces formes qui ont varié non seulement d'âge en âge, mais dans les auteurs et les inscriptions, jusqu'à la fixation de la langue elle-même, c'est-à-dire jusqu'au moment où les divers peuples du Latium eurent une patrie commune, selon la promesse de Jupiter dans l'*Énéide* (Lib. XII, v. 837) :

Faciamque omnes uno ore Latinos!

Les étymologistes cependant puisent dans cet oracle même leur principal argument, qui consiste à nous montrer le français descendant en ligne droite du latin et par conséquent obligé d'en porter la défroque, sous peine de déchéance. Voici, en résumé, ce qu'en pense Granier de Cassagnac dans son étude sur l'Antiquité des patois :

« Le latin fut très lent à se former; il se modifia constamment et il était à peine fixé, lorsqu'il disparut. On pourrait dire qu'il y eut plusieurs latins, de même que

nous avons plusieurs français, le français de Joinville, celui de Rabelais, celui d'Amyot et celui de Boileau. A deux siècles d'intervalle le latin devenait inintelligible. A l'époque où écrivait Quintilien, il y avait longtemps que les prêtres saliens ne comprenaient plus les hymnes de leurs cérémonies (*Inst. orat.*, lib. I, cap. 6).

« Lorsque Polybe composait à Rome son Histoire générale, c'est-à-dire 150 ans avant l'ère vulgaire, le latin des premiers temps de la République était devenu du grimoire, même pour les érudits. Ayant occasion de copier sur des plaques de bronze un traité conclu avec les Carthaginois sous le consulat de L. Junius Brutus et de Marcus Horatius, il s'exprime ainsi à ce sujet : *Le voici, tel qu'il m'a été possible de l'expliquer, car la langue latine de ces temps-là est si différente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre certaines choses* (Polybe, *Hist.*, lib. III cap. 5).

« Mais la langue que parlaient les Romains du temps de Polybe, et pour lesquels le vieux latin de Brutus était inintelligible, était le latin d'Ennius, de Plaute, de Pacuvius, de Lucillius, aussi éloigné de celui de Tite-Live, de Cicéron et de Virgile, que le français de Rabelais et de Villon est éloigné du français de Pascal et de Racine. Horace appelait ce latin du fumier, et les grammairiens se consumèrent en incessants efforts pour expliquer ses obscurités.

« Denis d'Halicarnasse, qui composa sous Auguste son livre des *Antiquités romaines*, s'exprime ainsi : *La langue qui est en usage aujourd'hui parmi les Romains n'est ni barbare, ni absolument grecque; mais elle tient de l'un et de l'autre et approche de l'Eolique* (Dionys. Halicar., *Ant. rom.*, lib. I, cap.91).

apprend que Catulle et Tite-Live ne s'étaient pas toujours préservés du dialecte padouan : *Catullus ploxenum circa Paduum invenit... Pollio deprehendit in Livio patavinitatem* (*Inst. orator.*, lib. I, cap. 6 *in fine*). Mais on parlait le *gaulois* ou *celte* aux plus belles époques de la latinité dans les diverses contrées de l'Italie colonisées par nos ancêtres. C'est ce qui résulte clairement du passage suivant d'Aulu-Gelle : *A Rome, en notre présence, un vieil avocat, bien connu, mais d'une science douteuse et improvisée, parlait devant le préfet de la ville. Pour peindre la pauvreté d'un chevalier qui faisait maigre chère, mangeant journellement du pain de son et n'ayant pour boisson qu'un vin nauséabond, il dit :* Hic eques romanus apludum edit et floces bibit. *Tous les assistants se regardèrent d'un air sérieux et troublé, se demandant la signification de ces deux mots; mais bientôt, comme si l'avocat avait dit je ne sais quoi en* toscan *ou en* gaulois, *tout le monde éclata de rire : quasi nescio quid tusce aut galice dixisset* (et il ajoute que) *le malheureux avocat avait emprunté les mots apluda et floces, signifiant du son et de la lie de vin, à une comédie de Plaute, sans remarquer que ces mots appartenaient au vieux patois du Latium* (*Aul. Gell.*, lib. XI, cap. 7).

« Mais de tous les patois antiques de l'Italie, antérieurs au latin et qui ne cessèrent jamais d'être parlés dans les campagnes, le plus célèbre fut la langue *osque*, usité dans la Campanie, la patrie d'Ennius et de Varron, *le plus savant des Romains*. Ennius se vantait d'avoir trois âmes, parce qu'il parlait trois langues : le *grec*, l'*osque* et le *latin : quod loqui græce* et *osce* et *latine sciret*. L'osque avait cela de particulier, qu'il s'était élevé à une certaine valeur littéraire, en servant à écrire de petites comédies en vers et en prose que la jeunesse

romaine composait et jouait encore du temps de Tite-Live et de Cicéron, sous le nom d'Atellanes (T. Liv. *Hist.*, lib. VIII, cap. 2).

« Quant aux grammairiens qui prétendent que l'article *doit être* une partie du discours de *formation récente*, il faut les plaindre de s'être mis gratuitement en frais de théorie. Le *grec parlé par Homère* n'est pas d'hier et *le grec a l'article*. Enfin la langue latine n'a pas de mot spécial pour l'affirmation et ne saurait avoir donné aux autres ce qu'elle ne possède pas elle-même !

« Le latin, il est clair, s'était formé artificiellement, comme Rome, elle-même. C'était une langue savante, entendue de tout le monde, mais parlée seulement par les hommes et les corps lettrés, par le sénat, les prêtres, les magistrats et les familles puissantes. Il resta la langue officielle et polie du monde romain ; mais lorsque la dispersion de cette société polie, commencée par la translation de l'Empire à Constantinople, fut achevée par l'invasion des Barbares, il ne resta à Rome et dans les grands centres que le peuple lequel ne put point conserver le latin, parce qu'il ne lui était pas assez familier. (Voir aussi page 253, § 2 et suivantes.)

« Est-il possible alors d'admettre que le latin pût être retenu par le peuple des Gaules qui ne l'avait jamais parlé, selon le témoignage formel des Pères de l'Église ? »

Nous en concluons simplement que les prétentions des étymologistes sont chimériques ; puisque les Latins empruntaient à tout le monde et que leur alphabet défectueux recélait ces additions continuelles. Ils avaient transformé le mot grec ἔκκος en *equus*, parce qu'ils le prononçaient ainsi, et nous nous interdirions d'écrire *écuëstre* s'il nous plaît de prononcer ainsi le

mot *équestre?* Nos pères n'écrivaient-ils pas aussi *pedre* (père) pour *pater*, *peil* (poil) pour *pilus*, *fei* (foi) pour *fides*, *altel* (autel) pour *altare*, *iedre* (lierre) pour *hedera*, tout comme les Romains avaient fait eux-mêmes pour le grec?

Plus tard ces vieilles formes s'étalaient dans les livres sacrés, sur les monuments publics et les tables des lois, tout comme chez nous. On en souriait d'abord, mais on les y laissa d'autant plus volontiers que l'on ne s'en servait guère, et l'on s'habitua peu à peu à écrire certains mots de plusieurs façons.

Plus tard cependant, quand on parla de mettre un peu d'ordre dans ce chaos, il se trouva des gens assez naïfs, tout comme chez nous, pour crier au sacrilège : l'on allait changer la langue des ancêtres, et, qui sait? démolir la patrie elle-même!

Le monde romain en était là quand l'Empire tomba sous les coups des Barbares; et ceux-ci, ignorant toutes ces misères, mais grâce à elles, se mirent à écorcher le pauvre latin et le feraient encore aussi inconsciemment que par le passé, si, après la chute de l'empire d'Orient, les savants grecs n'étaient venus leur dessiller les yeux!

Vous savez d'ailleurs le résultat de la première bataille livrée pour la réforme de l'orthographe dans les temps modernes et comment les étymologistes remportèrent une victoire à la Pyrrhus. Ils ne seront pas invincibles!

Nous écrirons donc le latin avec *c* pour *k* et *qu*, *t* pour *th*, r pour *rh*, et *f* pour *ph*; nous éviterons le *ch* pour ne pas être touchés par l'épigramme de Catulle :

Chommoda dicebat si quando commoda vellet!

et nous supprimerons les doubles consonnes en ayant soin de marquer comme longue la voyelle précédente, seul but de la double consonne.

Cωmentarιι dε bεlω galicω.

Galia est omnis dιvιsa in partεs trεs, carum unam incolunt Belgε, áliam Acιtanι, tertiam, cι ipsωrum linga Celtε, nostra Galι, apelantur. Hι omnes linga, institutιs, lεgibus inter sε dιferunt. Galωs ab Acιtanιs Garumna flumen, a Belgιs Matrωna et Sεcana divιdit. Hωrum omnium fortιsimι sunt Belgε, proptérea cod a cultu atce humanitate Províncιε longιsime absunt, minimεce ad éωs mercatωrεs sεpe cωmeant, atce éa, cε ad εfeminandωs ánimωs pertinent, important; proximιce sunt Germanιs, cι trans Rεnum íncolunt, cibuscum continenter bεlum gérunt : ça dε cωsa Helvétιι coce rεlicωs Galωs virtute prεcεdunt, cod fere cotidianιs prεlιιs cum Germanιs contendunt, cum ωt súιs fιnibus éωs próhibent, cum ωt ipsι in eωrum fιnibus bεlum gérunt. Eωrum una pars, cam Galωs obtinεre dictum est, inítium capit a flumine Ródanω; continεtur Garumna flumine, Océanω, fιnibus Belgarum, atingit étiam ab Sécanιs et Helvétιιs flumen Rεnum; vergit ad septentriωnεs. Belgε ab extrεmιs Galia fιnibus oriuntur; pertinent ab inferiωrem partem fluminis Rεnι; spectant in septentriωnεs et orientem sωlem. Acιtania a Garumne flumine ad Pιrεnεωs montes, et éam partem ωcéanι, cε est ad Hispaniam, pertinet; spectat inter ωcasum sωlis et septentriωnes. Cεsar

O. L. III. C. III.

Iustu't tenacem prωpósitι virum
nωn cιvi' ardor prava ιubentium,

non vultus instantis tiranı
mente catit sólida, nec Auster[1]
dux incietı turbidus Hadrie,
nec fulminandis magna Jovis manus :
sı fractus ılabatur orbis,
impávidum férient ruıne!
Hac arte Polux et vagus Hercules
enısus arees atigit igneas,
cos inter Augustus recumbens,
purpúreo bibit ore nectar.

Horatius

ÆNEIS. LIB. II.

Conticuee' omnes, intentıc' ora teneebant:
inde tóro pater Æneas[1] sic orsus ab álto[2];
« Infandum, regına, ıúbes renovare dolorem,
troıanas ut ópes et lamentabile regnum
erúerint Dánaı; eec'ipse miserrima vıdi,
et eorum pars magna fúı. Cis talia fando
Mirmídonum Dolópumv' aut durı mıles Ulíxi
témperet a lácrimıs? Et ıam nox humida celo
precípitat, suadentce cadéntia sıdera sómnos.

Virgılius

1. Voir les majuscules, page 67.
2. L'accent ne serait peut-être pas nécessaire sur alto, cadentia, somnos puisque la voyelle suivie de deux consonnes est considérée comme longue.

LE GROUPE LATIN

L'ITALIEN

« Cette langue, dit Bescherelle, qui est la langue de l'amour, la langue des diminutifs caressants ou railleurs, des augmentatifs burlesques, la langue de l'ironie doucereuse, une langue qui est faite pour la musique, ou pour laquelle la musique paraît avoir été faite, est la fille abâtardie de la langue latine.

« C'est un fait aujourd'hui bien constaté, que celui de la décomposition du latin rustique ou vulgaire par le contact des populations romaines avec ces flots de Barbares qui vinrent envahir le midi de l'Europe... »

Sans les remarques de Granier de Cassagnac, rapportées dans le chapitre précédent sur la formation du latin, il nous paraîtrait hors de propos de répéter ici avec le premier que l'italien, ainsi que les autres langues romanes, est à la fois le produit d'une décomposition naturelle, spontanée, instinctive du latin rustique, qui donna naissance aux dialectes adaptés aux besoins des diverses localités de la péninsule italique et d'une reconstruction savante, méditée, calculée qui se fit dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, se légitima par des

chefs-d'œuvre littéraires et se consolida plus tard par des lois académiques, ou bien simplement l'essor des anciens patois devenus libres à la suite de la suppression de la langue administrative dominante, le latin, avec le second.

Ce qui nous intéresse avant tout, c'est la façon d'écrire cette langue dont l'alphabet ne comprend que 21 lettres : *k*, *x*, *y* et *w* n'existent pas en italien, quoiqu'on les conserve dans quelques noms étrangers.

Les voyelles *a*, *e*, *i*, *o* se prononcent comme en français, mais *u* sonne *ou*; toutefois il faut faire une distinction entre l'*e* fermé et l'*e* ouvert comme entre l'*o* ouvert et l'*o* fermé et qui ne portent aucun signe distinctif. Ces deux prononciations peuvent se traduire respectivement par notre ɛ et ɛ, ɷ et ɷ .

Les consonnes *b*, *d*, *f*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *s*, *t*, *v*, ont la même valeur qu'en français, mais *c* ne répond au son de *k* que devant *a*, *o*, *u*, tandis qu'il sonne tch = ȷ devant *e* et *i*, comme *g* se prononce *gue* devant les mêmes voyelles *a o* et *u* mais dj = ɗ devant *e* et *i*.

Notre *l* mouillé se figure en italien par *gl*, mais se prononce toujours *lye* = ļ.

Qu sonne comme *cou*; *sce*, et *sci* comme *ché*, *chi*, notre ʃ, tandis que *sche* et *schi* se prononce *squè* et *squi* = sc.

L'*h* n'est employé que pour donner le son dur au *c* et au *g* devant *e* et *i*; *gn* = ɳ et z = ɀ et zz = z.

Ce qui nous fournit le tableau suivant :

VOYELLES

Brèves :	a	(ɵ)	e	i	o	(ɑ)	u
Longues :	a	ɛ	ɛ	ı	ɷ	ɑ	u
Doubles :	ą	æ	ę	ʉ	ʋ	ɥ	ų
	ʉ	œ	et la semi-voy.				ı

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	(ɟ)	ı	r	(ƨ)
Fortes :	p	c	t	f	ʃ	(ſ)	ɼ	s
Doubles :		ɗ	ʄ	ŋ		ǀ	2	z
				m et n				

Cornelia.

Cornelia, la madre illustre dei Gracchi, dopo la morte del suo sposo che le lasciò dodici fanciulli, consacrossi alla cura della sua famiglia con tal saviezza e prudenza che si acquistò la stima universale. Soli tre fra i dodici pervennero all'età matura : una figlia, Sempronia, che si maritò al secondo Scipione l'Affricano, e due figli, Tiberio e Cajo, ch'essa educò con particolare sollecitudine; e benchè si sapesse generalmente ch'erano nati colle più felici disposizioni, pure si ritenevano debitori all' educazione più che alla natura. La risposta che su di essi fece Cornelia al una dama della Campania è celeberrima e rinchiude una gran lezione per le donne e per le madri.

Questa dama, ch'era richissima ed appassionata pel fasto e lo splendore, aveva esposto i suoi diamanti, le sue perle e i suoi monili più pregiosi, stimolando seriamente Cornelia a farle essa pur vedere i suoi giojelli.

Cornelia cambiò destramente la conversazione per aspettare il ritorno dei suoi figli che erano andali alle scuole pubbliche. Arrivati che furono presentaronsi all' appartamento della lor madre ; costei allora disse, mostrandoli, alla dama de la Campania :

« Ecco i miei giojelli e l'unico ornamento che io apprezzi. » Ed un tal ornamento, forza e sostegno della società, dà un più gran lustro alla bellezza che non tutte le gemme dell' Oriente.

Cornɛlɪa[1].

Cornɛlia, la madre ilustre dɑ Graci, dopo la morte del so sposo ce le laʃɪo dódiʃi fanʃɪuli, consacrosi ala cura dela sa famiɭa con tal savɪeza e prudenʒa ce si acųstó la stɪma universale. Soli trɛ fra i dódiʃi pervénero al eta matura; una fɪɭa, Sempronɪa, ce si marito al secondo ʃipɪone l'africano, e du fɪɭi. Tibɛrɪo e Caɪo c'esa educo con particolare soleʃitudine; e bencɛ si sapese ɗeneralmente c'ɛrano nati cole pɪu feliʃi disposiʒɪoni, pure si ritenɛvano debitori al' educaʒɪone pɪu ce ala natura. La risposta ce su di esi fɛʃe Cornɛlɪa ad una dama de la Campanɪa ɛ ʃelebérima e rincɪude una gran leʒɪone per le done e per le madri (pervanero, ɛrano?).

Custa dama, c'ɛra ricísima ed apasɪonata pel fasto e lo splendore, avɛva esposto i soi diamanti, le su perle e i soi monili pɪu preʒɪosi, stimolando sɛriamente. Cornɛlɪa a farle esa pur vedɛre i soi ɗɪoɪeli.

Cornɛlɪa cambɪo destramente la conversaʒɪone per aspetare il ritorno dɑ soi fɪɭi ce ɛrono andati ale scɔle públice. Arivati ce furono presentaronsi al apartamento dela lor madre : costɑ alora dise, mostrándoli, ala dama dela campanɪa :

« Eco i mɪɑ ɗɪoɪeli e l'unico ornamento, ce ɪo aprezi. » Ed un tal ornamento, forʒa e sostɛɲo dela soʃɪeta, da un pɪu gran lustro ala beleza ce non tute le ɗeme del' Orɪente.

L'ESPAGNOL

En espagnol chaque son est représenté par un signe invariable, sauf les quelques rares exceptions que voici : 1° la voyelle *i* remplace la consonnė ou demi-

1. Voir les règles de l'accentuation, page 75.

Lady Virginia.

En una de las calles de Londres de las que desembocan en Picadilly, ante una de las casas, que sencillas en su exterior y ricas en su interior, cobijan á la nobleza inglesa paróse, al cerrar la noche, una pequeña berlina, de la que se apeó un cabellero anciano, que con aire grave y preocupado subio la alfombradas escaleras, siendo salutado par los numerosos lacayos que encontraba á su paso, con ese respeto que alli engendra la buena enseñanza, y constituye la finura de los sirvientes. A este respeto se añadia en ellos una marcada expression de benevolencia, la que indicaba que la persona que subia era intima en aquella casa, y bien vista de todos sus moradores. El ultimo lacayo que encontró, le precedió à la antesala, abrió la puerta del salon, anunció al que llegaba, se apartó respetuosamente, para dejarle pasar, y voliro á cerrar.

La sala en que entró el anunciado, áunque bastante espaciosa, no lo parecia, merced à la multitud de muebles y objetos de lujo, que en ella se aglomeraban en estudiado desorden. Mesas redondas cubiertas de ricos tapetes que colgaban casi hasta el suelo, y sobre las que se abstentaban profusion de libros soberbiamente encuadernados; jugetes y objetos raros, de incalculable valor; un bureau de luca, en el que se hallaba un magnífico tintero de cristal y aro, coronado de un sello de las mismas materias, que por emblema tenia grabado un carazon traspasado por un puñal; jardineras llenas de las flores mas bellas; un magnifico piano y un harpa, butacas, otomanas, todo este cáos de esplendida riqueza deslumbraba la vista, que la costumbre de verlo en otras muchas casas, no habia familiarizado con él.

Lɛdi Virhɩnia[1].

En una de las caʅes de Londres, de las ce desembɷcan en Picadiʅi, ante una de las casas, ce senʆɩʅas en su exterıor i rɩcas en su interıor, cobɩfian a la noblɛʑa inglɛsa, parɷse, al ʆerár (ʆerar) la noɟe, una pecɛŋa berlɩna, de la ce se apeɷ un cavaʅɛro anʆıano, ce con ɋre grave i preocupado subiɷ las alfombradas escalɛras, sıendo saludado por los numerɷsos lacaıos ce encontraba a su paso, con ɛse respɛto ce aʅi enhendra la bɯna enseŋanʑa, i constituıe la finura de los sirvıentes. A este respɛto se aŋadia en eʅos una marcada expresion de benevolenʆıa, la ce indicaba ce la persɷna ce subɩa ɛra intɩma en aceʅa casa, i bɯn vista de tɷdos sus moradɷres. El último lacɋo ce encontrɷ, le preʆedıɷ a la antesala, abrıɷ la puerta del salón, anunʆıɷ al ce ʅegaba, se apartɷ repeto samente, para defiarle pasár, i volvıɷ a ʆɛrar (noblɛʑa inglɛsa ?).

La sala en ce entrɷ el anunʆiado, áunce bastante espaʆıɷsa, no lo parɛʆıa, merʆed a la multitúd de muɛbles i obfiɛtos de lufio, ce en eʅa se aglomeraban en estudıado desorden. Mɛsas redondas cubıertas de rɩcos tapɛtes ce colgaban casi asta el sɯlo, i sɷbre las ce se ostentaba profusion de lɩbros soberbıaménte encɯadernados; fiugɛtes i obfiɛtos raros, de incalculable valór; un buro de laca, en el ce se aʅaba un magnɩfico tintɛro de cristál i ɷro, coronado de un sɛʅo de las mismas matɛrıas, ce por emblɛma tɛnia grabado un coraʑón traspasado por un puŋál; fiardinɛras ʅɛnas de las flɷres mas beʅas; un magnɩfico pıano i un arpa, butacas,· otomanas, tɷdo este caos de esplendɩda ricɛʑa deslumbraba la vista, ce la costumbre de verlo en otras muɟas casas no abıa famiʅariʑado con el.

1. Voir les règles sur l'accentuation, page 75.

LE PORTUGAIS

L'alphabet portugais se compose de 25 lettres qui se prononcent comme en français à l'exception de *e* et *u*, qui se prononcent *é* et *ou;* mais presque toutes peuvent avoir occasionnellement un son différent : ainsi :

e	se prononce	*i* au commencement de certains mots			=	i
è	—	*è*	—	—	=	ɛ
ê	—	*é*	—	—	=	ɛ
o	—	*ou*	—	—	=	u
io	—	*iou*	—	—	=	ɪu
au	—	*aou*	—	—	=	ɑʊ
ãe	—	*eu(n)i*	—	—	=	œni
ão	—	*on(n)i*	—	—	=	ɵnu
õe	—	*o(n)i*	—	—	=	oni
ch	—	*k* et est nul devant *t*			=	c
g	—	*gue* et jamais *j*			=	g
gn	se prononce	comme dans *stag-nant*			=	gn
h	est	nul				
lh	—	*ll* mouillé			=	ʅ
m	—	*n* nasal à la fin des mots comme en français dans : *bien-à-plaindre*			=	n
nh	—	*gn* (français)			=	ɳ
p	—	muet devant *t*				
qua	—	*coua*			=	cɑ
quo	—	*cuo*			=	cɒ
s	—	*j* à la fin des syllabes et *z* à la fin d'un mot quand le mot suivant commence par une voyelle ou un *h* muet			=	ȷ, ʑ
t		ne prend jamais le son de *c*			=	t
x	se prononce	*ch*, *c* et *z*			=	ʃ, c, ʑ,
z	—	*ch* à la fin des mots.				

Ce qui revient à :

VOYELLES

Brèves :	a	e	(ɑ)	o	o	i	u
Longues :	ɑ	ɛ	ɛ	ʊ	ω	ɩ	ᵿ
Doubles :	ɋ	æ	ɕ	ʉ	ɴ	ʉ	ʋ et ɪ

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	(h)	ȷ	l	r	ʑ
Fortes :	p	c	t	f	-	ʃ	-	-	s
Doubles :	ɳ	ɭ	et	m	n	et	ɲ		

Louiz XII

Un homem da côrte pediu a Luiz XII que confiscasse os bens d'un rico burguez d'Orleans, o qual se tinha declarado abertamente contra este principe antes da sua exaltaçâo ao throno. « Quando me offendeu, respondeu Luiz XII eu nâo era seu rei. Tornando-me seu rei, tornei-me seu pai. Devo perdoar-lhe e deffendê-l'o. »

Luiȷ XII[1]

Un omɛeɲ da cωrte pedɩu a Luiȷ dωʑe ce confiʃcase uȷ bɛenʃ d'un rɩcu burgeʃ d'Orleanʃ, u cɴl se tɩɲa declaradu abertamente contra eʃte prínsipe anteʃ da sɴ iʑaltasonu æ trωnu. Cɑndo me ofendu, reʃpondu Luiȷ dωʑe, ᵿ nᵿnu ɛra su rɋ. Turnandu me su rɋ, turnɋ me su pɋ. Dɛvu perduar-ɭe e defendɛ-lu.

1. Voir les règles de l'accentuation, page 75.

LE ROUMAIN OU VALAQUE

Voici les sons de l'alphabet roumain en caractères internationaux :

VOYELLES

Brèves :	a	e	o	ɑ	i	y	u
Longues :	a	ɛ	ɷ	ɷ	ɩ	ɣ	u
Doubles :	ꜵ	ʉ	ɥ	et	ɪ		

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	(h)	ȷ	l	r	ƨ
Fortes :	p	c	t	f	ɦ	ʃ	-	-	s
Doubles :	z	ɗ	ɉ	et	m	n			

Pentru a învăţa limba română bine şi repede în ţara chiar, trebue să citiţĭ multe jurnale să frecuentaţĭ teatrurile cele bune şi conferinţe; de a nu fi timid în vorbire şi totdeauna a căuta cât este posibil, relaţiunĭ cu români, apoï urechia şi spiritul vor fi foarte repede obişnuite la această idiomă [1].

Pentru [2] a ɩnvaza limba romana bɩn ʃi répede ɩn zara cɪar, trébuʉ se ɉítize multe ȷurnale, se frecentaze teatrurile ɗele bune ʃi conferinze; de a nu fi timid in vorbɩre ʃi totdeꜵna a cꜵta cat este posibil, relazɪune cu rumani, apɥ ursɕɪa ʃi spiritul vor fi fʉrte répede obiʃnɥte la aʃasta idɪɷma.

1. Pour apprendre la langue roumaine bien et vite dans le pays même, il vous faut lire beaucoup de journaux, fréquenter les bons théâtres et les conférences; ne pas être timide en parlant et toujours chercher autant que (c'est) possible des relations avec des Roumains : alors votre oreille et votre esprit seront bientôt habitués à cet idiome étranger.

2. Voir les règles de l'accentuation, page 75.

LE GROUPE TARTARE

LE HONGROIS OU MAGYAR

Cette langue touranienne ou tartare, sœur du finnois et apparentée au turc, est la seule où les voyelles longues et brèves sont distinguées par des signes diacritiques.

Son alphabet se compose ainsi de 15 voyelles et de 26 consonnes :

VOYELLES

Brèves :	*a*	*e*	*ö*	*o*	*i*	*u*	*ü*	*y*
	ɑ	e͡ɑ	ɵ	o	i	u	u	i͡, ı
Longues :	*á*	*é*	*ő*	*ó*	*í*	*ú*	*ű*	
	ɑ	ɛ	ɵ	ω	ɩ	ɯ	ɯ	

CONSONNES

Douces :	*b*	*g*	*d*	*v*	*h*	*zs*	*l*	*r*	*z*
	b	g	d	v	h	ʝ	l	r	ƨ
Fortes :	*p*	*k*	*t*	*f*	-	*s*	-	-	*sz*
	p	c	t	f	-	ʃ	-	-	s
Doubles :	-	*gy*	*ty*	*c, cz*	*dz*	*ds*	*ly*	*ny*	*es*
	-	dı	tı	(ƨ͡) z	ƨ	dʃ	ļ	ɲ	ʄ

m, n

ou bien :

VOYELLES

Brèves :	ɑ	e, ɑ	ɵ	o	i	u	u	
Longues :	ω	ε	ɵ	ω	ɩ	u	u	et ı

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	ȷ	l	r	ƨ
Fortes :	p	c	t	f	-	ʃ	-	-	s
Doubles :			ɗ			ȷ	ǀ		ƨ z

et m n.

A hová annyian mennek oda tán neki is szabad bemenni, gondolá a kis árva s hogyan örült, midőn látta hogy ebből a nagy-nagy házból, a minél szebb háza senkinek sincsen, nem utasitják ki, nem kergetik el, nem hérdik tőle : mit akar itten? hanem engedik ott gyönyörködni abban a sok szép énekben s ellenni a sok ékes öltözetü úr között.

Avec l'alphabet international :

[1] ɑ hóvω únıɑn menec odɑ tωn neci iʃ sɑbɑd bemeni, góndolω ɑ ciʃ ωrvɑ ʃ hódıɑn ɵrult, mídɵn lωtɑ, hodı ébωl ɑ nɑdı-nɑdı hωƨbωl, ɑ mínεl seb hωƨɑ sencinec ʃinʃen nem útɑʃɩtıωc ci, nem cergetic el, nem cerdic tɵle : mit ɑcɑr ɩten? hɑnem engedic ot dıóŋɵrcɵdni ɑbɑn ɑ ʃoc sεp εnecben ʃ ɵleni ɑ ʃoc εceʃ óltɵƨetu ur coƨɵt[2].

1. Voir les règles de l'accentuation, page 75. (L'accent tonique, *en hongrois*, repose toujours sur la première syllabe du mot.)

2. Traduction littérale : (Le petit mendiant.) Là (à l'église) où tant (de gens) vont, là peut-être à lui aussi il-est-permis d'entrer, pensa le petit orphelin, et combien se-réjouit-il quand il vit que cette grande-grande maison, comme laquelle une-plus-belle maison personne (n') a, lui on-ne-le-fait-pas aller dehors, ni chasse lui. ni demande à-lui : quoi là il voulait? mais permet-lui là se-réjouir de ce grand nombre de-beaux chants et d'être parmi les nombreux (et) brillamment vêtus seigneurs.

LE TURC

La langue des Osmanlis, dit Ballhorn, est composée du tartare, du persan et de l'arabe. Le dialecte que parle seule à Constantinople la bonne société est fait de mots persans et arabes, et s'écrit de droite à gauche.

Son alphabet compte 33 lettres que nous ne transcrirons point, mais dont nous dirons les noms et traduirons la valeur.

elif = a, ı, o, u (*a. cons.d.*) / e, i, ɵ, u (*c. fortes*)	*dal* = d	*fé* = f
	zal = (ds) ł	*kaf* = c, h
	r = r	*kief* = c
	zé = s	*gef* = g, ı
bé = b, p	*sin* = s	*saghir noun* = ŋ
pé = p	*schyn* = ʃ	*liam* = l, ł
té = t, d	*sad* = s	*mim* = m
sé = s, (th) ŧ	*dad* = ƨ, d	*noun* = n, m
djim = ɗ, ʝ	*thy* = t	*vav* = v, u, u, ɵ
tschim = ʝ	*zy* = ƨ	*hé* = h, a, e
ha = h	*aïn* = a, i, u	*liam-lif* = la, ıa
khe = ɦ	*ghaïn* = g	*ié* = ı, i.

Voici quelques proverbes turcs transcrits en français par M. Mallouf et reproduits dans notre alphabet international.

Aglamaıan ʝoddɗugá mɵmá vermeƨlɛr. *On ne donne pas le sein à l'enfant qui ne pleure pas.*

Bal bal dɵmąlá agéƨ tatl olmaƨ. *Ce n'est pas en disant : miel, miel, que la bouche devient douce.*

Tutún ʝoc cɵbab ıoc. *Beaucoup de fumée, pas de rôti.*

Amɵliıat ɛtmací sarf ocumasendam ɵıí dir. *La pratique est meilleure que la théorique.*

LE GROUPE SÉMITIQUE

LE SYRIAQUE

Cette langue dont l'écriture actuelle a remplacé l'écriture cunéiforme des Assyriens est la première en titre parmi les langues de ce groupe; mais son importance est bien réduite aujourd'hui. Son alphabet consiste en 234 signes pour mieux représenter les 22 caractères de son alphabet primitif, facilement transcrit en lettres internationales.

L'HÉBREU

Voici un spécimen des langues sémitiques, pour vous montrer que ce vieil idiome peut être facilement et très exactement figuré avec notre orthographe phonétique.

Si Moïse en avait eu connaissance, il n'aurait pas manqué d'y figurer le nom de son Dieu, que nous prononçons généralement *Jéhovah*, quoique Hérodote nous apprenne que c'était *Iaoh* et que les érudits pensent avoir été *Iaveh*.

CONSONNES

Douces :	ב	ג	ד	ו	ח,א	י	ז
	b	g	d	v	h	ı	z
Fortes :	ף,פ	ק,כ	ת,ט	פ	ח	ש	ץ,ע,ס
	p	c	t	f	fi	ʃ	s
Liquides :	ל	ר	מ,ם	ן,נ			
	l	r	m	n			

Les voyelles manquent dans tous les alphabets primitifs où les consonnes avaient pouvoir syllabique, et nous pensons qu'il est inutile d'entrer dans plus de détails pour en fixer la valeur réelle.

כראשית

כראשית כרא אלהים את השמים ואת הארץ : והארץ
היתה תהו ובחו. והשך צל־פני תהום ורוח אלהים
מרחפת על־פני המים: ויאמר אלהים יהי אור ויהי־
אור : וירא־אלהים את־האור כי־טוב ויבדל אלהים בין
האור ובין החשך : ויקרא אלהים לאור יום ולחשך
קרא לילה ויהי־ערב ויהי־בקר יום אחד : פ

Bereʃít.[1]

Bereʃít bará elohım ɛt haʃamaım veɛt haarez. Vehaarez haıetá tωhu vabωhu vefiωʃec al penɛ tehωm veruafi elohım merafiɛfet al penɛ hamaım. Vaıωmɛr elohım ıehı ωr vaıehı ωr. Vaıar elohım et haωr cı tωb vaıabdɛl elohım bɛn haωr übɛn hafiωʃec. Vaııcra elohım laωr ıωm velafiωʃec cará laıelá vaıehı ɛrɛb vaıehı bωcɛr ıωm efiad.

1. Voir les règles de l'accentuation, page 75.

L'ARABE

La langue arabe, qui a été presque universelle en Asie et en Afrique depuis Mahomet jusqu'au x[e] siècle, n'est plus parlée aujourd'hui qu'en Arabie, en Syrie, en Égypte et sur la côte septentrionale de l'Afrique. Les racines sont les mêmes que celles de l'hébreu et des autres langues sémitiques, et son alphabet est composé de 28 lettres, non compris le *lam-alif* et le *hamza*, dont voici les noms et leurs valeurs, d'après Belkassem Ben Sédira :

alif	= a, e	*zin*	= ƨ	*gâf*	= c, g
ba	= b	*sin*	= ƨ	*kaf*	= c
ta	= t, ts	*chin*	= ʃ	*lam*	= l
tsa	= ţ, t	*çad*	= s	*mim*	= m
djim	= ɗ, ȷ	*d'ad*	= d	*noun*	= n
h'a	= h	*t'a*	= t	*ha*	= h
kh	= ĥ	*dâ*	= d	*ouaou*	= u, w
dal	= d	*aïn*	= a, o	*lam-alif*	= la
dsal	= ḑ	*raïn*	= r, r	*ia*	= i, ı
ra	= r	*fa*	= f		

Mais, outre ces 28 lettres, il y a encore quelques signes rappelant notre accent aigu, l'un gras, représentant *o* et *u* brefs, l'autre effilé, représentant *a* et *e* brefs, ce dernier avec un signe en dessous indiquant l'absence de voyelles, et un autre signe au-dessus, en forme de *w*, indiquant le redoublement des lettres, pour faciliter la prononciation, mais dont l'emploi n'est pas indispensable.

Nous reproduirons avec le nouvel alphabet quelques proverbes arabes transcrits en français par l'auteur cité plus haut, à titre d'indication.

Ƨin er raȷél fi aclu. *La beauté de l'homme est dans son esprit.*

Agl el-mra fi husn-ha. *L'esprit de la femme est dans sa beauté.*

ʃaur martec u dir raıec. *Consulte ta femme, mais ne fais qu'à ta tête.*

El mra torob men eʃ-ʃib.

Cif en naȷa men ed-dib. *La femme fuit la barbe blanche comme la brebis fuit le loup.*

L'ÉTHIOPIEN

La langue éthiopienne, connue en Abyssinie sous le nom de Guez, n'est plus aujourd'hui, selon Ballhorn, qu'une langue écrite, d'origine sémitique et plus spécialement apparentée au dialecte sud-arabique, l'himriate. Depuis l'introduction du christianisme, l'écriture de cette langue, uniquement composée de consonnes et courant de droite à gauche, fut dirigée en sens inverse, et le son des voyelles intimement fondu avec les consonnes pour en former un syllabaire complet.

Mais, la langue amharique, un autre dialecte abyssin de même origine, prit une place prépondérante au XIV[e] siècle, à l'arrivée au pouvoir suprême des rois de Scha, et refoula bientôt le premier, tout en lui empruntant beaucoup de mots et se servant du même syllabaire augmenté seulement de plusieurs caractères.

Nous ne transcrirons pas cet alphabet, qui compte près de 300 lettres, nous contentant d'affirmer que tous les sons de cette langue pourraient être facilement figurés avec nos lettres internationales.

Les dialectes GALLAS, SOMALIS et ZANZIBARIENS, semblent être de même origine que les dialectes Abyssins.

LE GROUPE IRANIEN

OU INDO-PERSAN

Le mot d'Iran s'entend comme un contraste avec le mot de Touran : il se rapporte à toutes les populations civilisées, d'origine iranienne plus ou moins pure, Mèdes et Perses, qui non seulement sur le plateau, mais aussi dans les plaines de l'Oxus, se sont attachées au sol et se livraient à des industries fixes au milieu des nomades à demi sauvages venus du Nord (E. Reclus).

Au point de vue littéraire, les peuples de langues aryennes sont ramenés vers les plateaux où se parlaient le *zend* et le *sanscrit*, deux langues sœurs, dans lesquelles les philologues retrouvent avec joie les radicaux et les formes primitives de leurs propres langues européennes.

LE SANSCRIT

Cette langue, dit J. Ballhorn, est la plus ancienne et par cela même la plus importante pour l'étude des origines indo-européennes.

Il est probable qu'elle cessa d'être parlée au VIe siècle

avant J.-C.; mais depuis elle a continué d'être étudiée avec soin et occupe chez les Brahmanes la même place que le latin chez nous au moyen âge.

L'écriture du sanscrit est phonétique; c'est le nagari ou devanagari de la cité sainte (Benarès ou Varansi), et court de gauche à droite comme toutes les écritures indiennes modernes, dont elle forme la base.

Son alphabet compte 341 caractères qui ne sont en réalité que des combinaisons propres à exprimer toute la variété des syllabes de la langue.

Nous n'en parlons ici que pour mémoire, nous occupant tout spécialement de ses principaux dérivés, le bengali et le sindhi ou indoustani.

LE SINDHI OU INDOUSTANI

Le caractère principal de cette langue est, à notre point de vue, cette particularité d'avoir deux alphabets, l'un à l'usage des Indous, et l'autre pour les Arabes. Le premier est dérivé du sanscrit et le second de l'arabe.

Cet alphabet compte 10 voyelles dont *i* et *e* n'ont qu'une seule et même forme ainsi que *o* bref et *o* long, et 37 consonnes dont 13 ne sont que des équivalents.

VOYELLES

Brèves :	a	e	i	o	u	
Longues :	**a**	ɛ	ι	ω	**u**	
Doubles :	ɑɪ	ą	ȩ	et la semi	ı	

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	l	r	ƨ
Fortes :	p	c	t	f	ɦ	-	ɼ	s
	et	m	n	et	ŋ			

LE BENGALI

La langue actuelle des habitants du Bengale, qui s'écrit avec des caractères imités du devanagari, est plus pure que les autres idiomes de l'Inde et passe pour être une des filles du sanscrit, quoique sa grammaire n'ait que peu de rapports avec celui-ci. (Ballhorn.)

Son alphabet, dont nous n'indiquerons ici que la valeur phonétique, est le suivant :

VOYELLES

Brèves :	a	e	i	o	u
Longues :	a	ɛ	ɩ	ω	u
Doubles :	aɪ,	ɥ	ɕ et semi		ɩ

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	l	r
Fortes :	p	c	t	f	ɦ	-	s
Doubles :	ȷ	ʃ	ʝ	ɳ	et m, n		ŋ

LE ZEND

C'est le nom qu'on donne à la langue est-iranienne ou indo-persane, dans laquelle sont écrits les livres sacrés des Parsis.

Cette sœur du sanscrit ne diffère que peu de la langue représentée par l'écriture cunéiforme des Achamèdes; mais elle court de droite à gauche.

Son alphabet comprend 44 lettres dont plusieurs ne sont que des équivalents qui changent de forme selon leur place au commencement, au milieu ou à la fin d'un mot, et se réduit ainsi, selon Ballhorn, aux sons représentés dans le tableau suivant :

VOYELLES

Brèves :	a	e, ə	o	i	u	et	ı
Longues :	a	ε	ω	ɩ	u		

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	-	l	r	z
Fortes :	p	c	t	f	ĥ	-	-	-	s
Doubles :	ŋ	et	m	n	et	ŋ			

Ses principaux dérivés sont le persan, l'afghan ou poukhtoun, l'arménien et le géorgien.

LE PERSAN

Par suite de l'introduction d'un grand nombre de mots arabes, l'alphabet de la langue persane consiste en 32 lettres, que l'on écrit de droite à gauche et dont les sons peuvent être représentés dans le tableau suivant :

VOYELLES

Brèves :	a	e	o	i	u	et	ı
Longues :	a	ε	ω	ɩ	u		

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	ȷ	l	r	z
Fortes :	p	c	t	f	ĥ	ʃ	-	-	s
Doubles :	ŋ	ɗ	ʝ	et m	n				

L'AFGAN OU POUKHTOUN

Cette langue a subi la même destinée que le persan et s'écrit de même avec un alphabet arabe.

Cependant elle ne possède pas les sons ʃ, ɗ et ʝ; mais on y trouve par contre ƨ, ʐ, ɼ et ꝗ.

L'ARMÉNIEN

La langue arménienne appartient au groupe iranien; mais, comme langue littéraire, l'arménien doit être considéré aujourd'hui comme langue morte. Cependant il s'est formé peu à peu une langue vulgaire qui est à la vieille langue ce que le néo-grec est au grec ancien.

Son écriture lui est propre et court de gauche à droite.

Les sons de son alphabet peuvent être représentés par le tableau suivant :

VOYELLES

Brèves :	a	e	i	o	u
Longues :	a	ɛ	ɩ	ɷ	u
Semi :	ı	w			

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	ȷ	l	r	ƨ
Fortes :	p	c	t	f	ſi	ʃ	-	ɼ	s
Doubles :	ɗ	ȷ	λ	z	et	m	n		

LE GEORGIEN

Cette langue est, selon quelques savants, une langue à part, mais d'autres la comprennent dans la grande famille des langues indo-européennes où elle paraît se rapporter spécialement au groupe mède.

Son alphabet est le même que l'arménien, quant aux sons exprimés.

LE GROUPE DRAVIDIEN

La langue parlée dans l'Inde avant la conquête aryenne a été désignée par les auteurs sanscrits sous le nom de *dravida* (Ridas).

L'opinion générale des indianistes est que cette langue se rattache, par *le brahui* du Baloutschistan, à la famille de *l'ancien médique*. Les inscriptions trilingues de Behistan, racontant la gloire de Darius Hystaspes, en perse, mède et assyrien, ont fourni de la sorte des témoignages incontestables de l'ancienne parenté des idiomes dravidiens avec les langues scythiques, représentées aujourd'hui par les dialectes finnois des Ostiaks. Ainsi, par l'effet des conquêtes et des migrations successives, les deux moitiés d'un même domaine ethnologique se seraient graduellement écartées vers les deux extrémités du continent (Rask, Mullers Vinson, Caldwell). De savants enthousiastes ont même voulu reconnaître dans la peuplade de civilisation archaïque des Touda, du Nil ghiri, au centre de la famille dravidienne, des frères de race, des Indo-Européens, Celtes ou Pelasges (Campbel, Leschenault, Hamilton, Young, Harkness, Ritter). Quoi qu'il en soit, cette langue parlée par plus de cinquante millions d'indi-

vidus peuplant l'Inde méridionale, y compris la vallée de la Kistna et la moitié de Ceylan, est entièrement distincte des idiomes aryens des plaines du Gange et de l'Indus et se divise aujourd'hui en trois dialectes principaux : telougou, tamil et canarais.

Le Telougou, qui est parlé dans le nord-est du triangle ethnique, a été appelé *l'italien de l'Inde* pour son harmonie.

Le Tamil ou Tamoul, parlé au Sud-Est et dans l'île de Ceylan et naguère au deuxième rang, doit être considéré aujourd'hui comme la première langue dravidienne, pour ses tendances générales à s'incorporer les mots sanscrits tout en conservant intact le système phonétique primitif de la langue.

Le Canarais parlé à l'ouest est fortement mélangé de termes sanscrits et se trouve à présent soumis à l'influence prépondérante du tamoul.

L'écriture de tous ces idiomes leur est propre et court de gauche à droite.

Leur alphabet peut se résumer, selon Ballhorn, dans le tableau suivant :

VOYELLES

Brèves :	a	e	i	o	u
Longues :	a	ɛ	ɩ	ω	u
Doubles :	ą	ę	æ	et semi	ı

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	ȷ	l	r	ƨ
Fortes :	p	c	t	f	ɦ	ʃ	ɭ	ɼ	s
Doubles :	ŋ		ɭ et	m,	n,	ŋ.			

tion précise du monosyllabe dans la conversation.

« D'ailleurs, la prononciation chinoise a toujours pour les Européens quelque chose de vague et d'indécis... Le Chinois attache beaucoup plus d'importance à la tonalité, qu'à la prononciation alphabétique des sons. Ainsi le caractère qui signifie *eau* peut se dire *sui*, *chui*, *ch'ui*, *choui*, ou même *tchoui*, et tout le monde le comprendra, pourvu qu'on sache le prononcer avec le ton ascendant qui lui est propre; le mot *sui*, prononcé avec le ton descendant, n'est compris de personne...

« Grâce à leurs intonations diverses, les habitants du Grand et Pur Empire peuvent obtenir des milliers de significations avec les centaines de mots qu'ils possèdent, mais le langage n'en reste pas moins insuffisant à exprimer l'ensemble des idées et la civilisation chinoise a dû appeler l'écriture à son aide...

« Les mémoires philosophiques, les ouvrages de haute littérature ne sont compris que des lecteurs et lorsque la conversation s'élève au-dessus des banalités ordinaires, les interlocuteurs doivent recourir au pinceau pour figurer les signes correspondant à leurs idées. »

Ballhorn dit que le nombre des caractères chinois approche de 50000, dont le quart au moins est hors d'usage et dont la moitié du restant ne trouve qu'une application tellement restreinte qu'ils peuvent être classés parmi les variantes et les surannés.

Il admet, avec Morisson et Rémusat, *quatre tonalités principales :* le *ton égal*, le *ton pénétrant* ou criard, le *ton grave* et le *ton aigu* ou ascendant.

De Guignes en reconnaît *cinq*; Medhurst en trouve *sept* et, si l'on comprend l'ensemble des dialectes, il faut admettre l'existence de *huit tons*, puisque chacun

des *chings* que marque Rémusat a ses deux variantes, et, en tenant compte de toutes les nuances délicates du langage, on pourrait porter à *douze* et même au delà le nombre des intonations... Mais tel n'est pas le but que nous nous proposons ici : démontrer qu'avec notre *alphabet phonétique international* la langue chinoise peut être écrite avec une précision suffisante pour être facilement acquise par ceux que leurs affaires mettent en rapport avec les fils de Han.

Nous ne nous attarderons donc pas à vous présenter les caractères chinois que chacun a pu admirer sur les paquets de thé au moins, mais à indiquer brièvement et par séries la signification et la prononciation de quelques lettres de l'alphabet chinois.

Le signe ₒ au bas et à gauche du caractère chinois, que nous remplaçons par un □, soit ₒ□, indiquant le *ton égal*, ne sera pas représenté ici :

grand	= ta	tigre	= hu
toit	= mᴉan	parole	= ᴉan
porte	= hɛ	voiture	= cᴉu
ciel	= cᴉuan	heure	= tsᴉn
citrouille	= cua	long	= saŋ
tuile	= vɑ	poisson	= ᴉu
peau	= pᴉ	chanvre	= ma
riz	= mᴉ	dragon	= luŋ

Ainsi l'on donnera d'abord à chaque lettre la prononciation alphabétique indiquée pages 56 et 61, puis on prononcera la syllabe sur le *ton égal* d'un enfant qui récite sa leçon. Tous les mots étant monosyllabiques, il est inutile de contracter les voyelles pour marquer les syllabes, mais nous écrivons comme

longues parmi les diphtongues celles qui portent l'accent tonique et qui prédominent dans la prononciation. Nous remplaçons aussi l'*i* bref par ı afin d'éviter l'encombrement de l'espace supérieur du mot, destiné aux seuls accents de la tonalité.

Le signe ° en haut et à gauche °□ indiquant le *ton aigu* ou ascendant, sera représenté par un accent aigu :

glace	= pín	clé	= mín
coffre	= fán	filet	= váŋ
lot	= pú	fève	= teú
cellier	= vę́	aigu	= sín
artiste	= cúŋ	porte	= mén
bouclier	= cár	oiseau	= nıáo
lance	= cώ	trépied	= líŋ
os	= ıá	nez	= pí
père	= fú	haut	= cáo

Il est entendu que l'accent aigu ne modifie en rien le son des voyelles sur lesquelles il se trouve; car dans les mots nıáo et cáo, par exemple, l'accent tonique repose sur l'*a* long, a, ce qui ne veut pas dire cependant que les deux voyelles doivent se prononcer séparément, mais seulement que a prédomine dans la combinaison. Dans le mot de vę par contre, l'*e* n'étant pas plus accentué que l'*i*, nous employons la diphthongue ę pour indiquer cette circonstance et nous ajoutons l'accent aigu simplement pour indiquer la tonalité.

Le signe ° en haut et à droite □°, indiquant le *ton grave* ou descendant, sera représenté par un accent grave :

L'ANNAMITE

(LE TONKINOIS, LE CAMBODGIEN ET LE SIAMOIS)

« Pour la langue aussi bien que pour l'origine, nous dit Élisée Reclus, les Annamites sont apparentés aux Chinois. Le dialecte savant que l'on parle encore à la cour de Hué est le pur mandarin, et pour tous les documents officiels on se sert de caractères chinois; à la résidence de Saïgon, on emploie aussi bien les caractères chinois que les signes annamites qui en sont dérivés. Le langage vulgaire cochinchinois, comme le cantonnais et le parler du Fôkien, est composé de monosyllabes que l'on apprend à différencier par un ton chantant particulier, variant avec le sens de chaque mot : six de ces intonations, *l'égale*, *la grave*, *l'aiguë*, *la sourde*, *la légère* et *la pesante*, existent dans la langue de l'Annam.

« Cet idiome diffère si peu des autres dialectes chinois que les colons de l'Empire du Milieu, immigrés dans la Cochinchine française, abandonnent leurs patois respectifs pour converser dans le langage de Saïgon...

« L'alphabet adopté dans les écoles françaises ne diffère des lettres latines que par les accents et quelques signes diacritiques indiquant les tons... »

Malheureusement pour nous, ces accents ne correspondent pas aux nôtres, car l'écriture imaginée par les missionnaires espagnols, pour figurer la langue vulgaire de la presqu'île indo-chinoise, le chu guo'c ngû

en lettres françaises : *djieu querque nguieu* (ou en caractères internationaux : ɗy corc ngy), porte les traces de la phonation espagnole.

Les sons pleins sino-annamites y sont figurés par les voyelles espagnoles : *a* représentant notre *a* long dans *char* et *ă* le son bref de l'*a* dans *patte; e* notre *è* long dans *bêche*, tandis que *ê* circonflexe représente notre *é* fermé dans *pré*; *o* le son large ouvert de notre *o* dans *mort* et *ô* circonflexe le son de notre *o* fermé dans l'interjection ô.

Puis, comme la langue espagnole ne possède pas le son de *eu* on a figuré ce son par un *ơ* dit barbu, ainsi que par un *ư* barbu le son ouvert et guttural de l'*i*, intermédiaire entre *i* et *e*, l'*y* polonais ou *bl* russe, ressemblant à l'*y* anglais dans le mot *trinity* ou à l'*i* allemand dans *Birne* ou mieux encore à l'*i* dans *ihr* en Suisse.

Le tableau suivant vous fixera d'ailleurs sur la valeur des voyelles longues et brèves.

Brèves :	*ă*	*ê*	*ơ*	*ô*	*ở*	*i*	*ư*	*u*
	a	e	ɵ	o	ɑ	i	y	u
Longues :	*a*	*e*	*ơ*	*ô*	*o*	*i*	*ư*	*u*
	a	ɛ	ɵ, ɛ	ɷ	ɑ	ɩ	y	ɯ

Quant aux diphtongues qui sont nombreuses mais en général d'inégale longueur, nous marquerons comme longues celles qui portent l'accent tonique :

ai,	*ay,*	*ao,*	*au,*	*ây,*	*âu,*	*eo,*	*êu,*
ae,	aɩ,	ao,	au,	ɛɩ,	ɑu,	ɛo,	ɛu,
ia,	*iu,*	*ie,*	*oi,*	*oe,*	*oa,*	*ua,*	*ui,*
ɩa,	ɩu,	ɩe, ɩɛ,	ɷɩ,	oɛ,	oa,	ɯa,	ɯɩ,

uê,	*uy,*	*uô,*	*uơ*	*uan, uơn, et uưn*		
uɛ,	uɣ.	uo,	us	uan		
ưa,	*ưi,*	*ươm,*	*ươn,*	*ương,*	*ươt,*	*ươc,*
ɣa,	ɣi,	ɣsm,	ɣsn,	ɣsŋ,	ɣot	ɣoc,
ư u						
ɣu						

Les diphtongues composées sont :

iêu,	*oai,*	*oaư,*	*uôi,*	*ươi,*	*uya,*
ıɛu,	oae,	oaɣ,	uoı,	ɣsı,	uıa,
uyên,	*uyêt,*	*ươu.*			
ıɛn,	ıɛt,	ɣsu.			

Nous avons employé ı pour i, dans sı, oi et ı, afin d'éviter le point sur l'*i* et laisser ainsi la place aux accents ou signes diacritiques.

Rien n'est plus pénible à la vue qu'un accent grave à côté d'un accent aigu ou d'un accent circonflexe ou d'un point d'interrogation au-dessus du point de l'*i*, etc.

Les consonnes sont :

Douces :	*b*	*g* et *gh*	*d*	*v*	*h*	*r*	
	b	g	d, ɭ, ı	v	h	s, ȷ	
Fortes :	*p*	*c, k, qu*	*t*	*f*	*kh*	*s*	
	p	c	c, rc	f	fi	ʃ	
Doubles :	*x*		*tr*	*th*	*nh*	*pf*	*ch*
	z, s, sı ɭ		ȷ, tl	tfi	ŋ	bf	ɗ

m, n et *ng.* / ŋ

De ce rapide exposé il résulte clairement que la réforme de l'orthographe annamite ne saurait être qu'un

d'après M. C. lui-même, « n'est qu'une variété du précédent, et se confond souvent avec lui », ainsi que le *ton pesant* ou *guttural grave* dont « la vibration de la voix est encore moins sensible qu'aux deux précédents », nous ne songeons pas à en contester l'utilité, mais nous demandons à marquer le premier dont « l'onomatopée du hèlement chevrotant de la chèvre peut en donner une idée approchée » par un trëma ¨, afin de réserver le signe de l'ñ tildé espagnol pour le *ton pesant* ou *guttural grave*, puisque la forme même de ce signe indique plus fidèlement lui aussi « ce ton varié ».

Comme sanction à ces remarques, nous mettons sous vos yeux la phrase suivante, tirée de l'ouvrage cité plus haut :

Chuyên n'âu môt nö'i kê.

Có một người không chịu làm việc chi mà ăn, chỉ muốn làm quan mà thôi; nay vào sở nầy xin làm quan huyện, mai vào toà kia xin làm quan phủ, mà không được làm chức nào sốt, tức quá.

Cet échantillon de l'écriture introduite dans nos écoles indo-chinoises, nous allons le transcrire avec l'écriture française, sans indiquer *le ton* bien entendu, afin de ne pas surcharger les voyelles comme cela a lieu à présent :

Djouïène nôou môte nôï qué.

Cô môte nguïeuï khong djou lame vièque dji mà anne, dji mouône lame quâne mà tkhôï, naï vào seû naï sin lame quàne houïène, màé vào toâ kîa sin lame quâne pfaû, mà khong dieuque nào sotte tic couà.

Voici maintenant ce que nous proposons :

Dȷɥə̃n nóu mω̃t nὼı ce.

Cώ mὼt ngyὲı ɦoŋ ɗıù làm vıε̆c ɗĩ mà an, ɗî muὼn làm cuan ma tɦωı; naɩ vào sĉ naɩ sin làm cuan hɥε̃n, mae vào toà cɩa sin làm cuan bɦù, mà ɦoŋ dyε̆c làm ɗýc nào sót tỵ́c cuá.

En voici la traduction littérale :

Avoir un homme, ne pas supporter, faire travail, quelque chose pour vivre, seulement vouloir faire mandarin, c'est tout. Maintenant entrer dans résidence cette, demander faire mandarin sous-préfet, demain entrer tribunal autre, demander faire mandarin préfet, mais ne pas pouvoir faire dignitaire un du-tout, pénible beaucoup.

Le Mandschou, le Mongol proprement dit, et le Tibéthain, autres langues de ce groupe, possèdent une écriture dont la valeur alphabétique serait aisément transcrite en lettres internationales.

LE GROUPE MALAIS

OU INDO-POLYNÉSIEN

Le malais ou malayam, la langue des Moïs, branche indoue établie dans l'Indo-Chine, se parle sous des noms divers en différents dialectes dans la presqu'île de Malacca, les îles de la Sonde, à Bornéo, aux Philippines, au Japon, à Madagascar et, en un mot, dans l'Océanie centrale et orientale.

Nous ne retiendrons de ce groupe que le japonais et le malgache.

LE JAPONAIS

« De même que les arts, dit Élisée Reclus, les connaissances scientifiques et les institutions de la nation, la langue japonaise est mêlée d'éléments étrangers. L'idiome originaire, le *yamato*, n'a aucun rapport avec le chinois; c'est un langage polysyllabique agglutinant, que la plupart des auteurs essayent de rapprocher des langues ouralo-altaïques, quoiqu'on n'ait pu trouver jusqu'à maintenant que bien peu de ressemblance entre les deux éléments du vocabulaire.

« Le vieux japonais a transmis au langage moderne son harmonieuse sonorité, comparable à celle de l'italien et de mainte langue de la Polynésie, ses syllabes pleines, ses règles euphoniques et l'ensemble de sa syntaxe...

« Le *yamato*, fond primitif de la langue, n'est parlé dans sa pureté qu'à la cour. Même les gens de la campagne, aussi bien que les habitants policés des villes, parlent la langue sinico-japonaise, dont les mots chinois sont d'ailleurs tout autrement prononcés que dans le *kouan hoa* ou dialecte mandarin. Il n'y a point d'exemple en Europe d'une pénétration pareille de deux langues; en anglais, les éléments tudesque et latin, se sont fondus, tandis qu'en sinico-japonais, le yamato et le chinois se sont juxtaposés, pour ainsi dire.

« Pour leur idiome, les habitants du Nippon ont deux systèmes de transcription : les idéogrammes chinois et les syllabaires.

« Le syllabaire japonais le plus fréquemment employé de nos jours par les lettrés est le *kata kana* ou *écriture latérale*, ainsi nommée parce qu'il est ajouté aux caractères chinois pour en donner la prononciation exacte. En outre, les Japonais se servent d'une écriture *unie* ou cursive, le *hira kana*, pour la correspondance, les chansons, les comédies, la littérature populaire. Ni le *kata kana* ni le *hira kana* ne peuvent suppléer aux signes chinois employés pour les abstractions ou pour les faits scientifiques : les mots sinico-japonais relatifs aux choses de l'esprit étant monosyllabiques, comme dans la langue mère, ont pour homonymes des dizaines de mots difficiles à distinguer les uns des autres, si ce n'est par des signes spéciaux. Ainsi le veut la fusion

bizarre dans un même idiome de deux langues, l'une agglutinante, l'autre monosyllabique. »

Aussi ne saurions-nous douter que, pénétrés comme ils le sont des défauts de l'instrument dont ils disposent pour écrire leur pensée, les Japonais seront enchantés de voir traduit leur *kata kana* par notre *alphabet phonétique international.*

Nous nous dispensons comme pour les chinois de reproduire ici les signes japonais; mais pour qu'il leur soit facile de s'y reconnaître, nous transcrirons leurs signes dans l'ordre numéral établi par J. Ballhorn.

1. a	19. co	37. zi	55. bi
2. va	20. go	38. ƨi	56. pi
3. e	21. cu	39. to	57. fo
4. i	22. gu	40. do	58. bo
5. o	23. sa	41. zu	59. po
6. vo	24. ƨa	42. ƨu	60. fu
7. u	25. se	43. ma	61. bu
8. ¡a	26. ƨe	44. me	62. pu
9. ¡e	27. si	45. mi	63. na
10. ¡i	28. ƨi	46. mo	64. ne
11. ¡o	29. so	47. mu	65. ni
12. ¡u	30. ƨo	48. fa	66. no
13. ca	31. su	49. ba	67. nu
14. ga	32. ƨu	50. pa	68. n
15. ce	33. ta	51. fe	69. ra
16. ge	34. da	52. be	70. re
17. ci	35. te	53. pe	71. ri
18. gi	36. de	54. fi	72. ro
			73. ru

Quelques-unes des voyelles du syllabaire japonais étant adoucies par un petit signe appelé *nigari*, d'autres

rendues plus fortes par un point appelé *maru* et par l'emploi de l'*n* privé d'une voyelle, le nombre primitif de 47 caractères se monte à 73.

Mais il ne faudrait pas s'imaginer que le syllabaire *kata-kana* est la perfection même. Il ressemble à la pensée du quatrain mnémotechnique :

Iro ha nikohi to tiri nuru o!
Vaga yo dare so tune naram?
Uvi no oku-yama kehu koyete,
Assaki yumemissi, vehi mo sesu,

du bonze Kobo-Daïssi, qui y a réuni les sons de l'alphabet japonais et dont voici la traduction, selon l'allemand de Noak :

Le doux parfum des fleurs s'exhale en un instant!
Qui pourrait en ce monde avoir de la durée?
Le jour se lève en hâte et nous fuit en courant;
Il n'en reste qu'un songe et la tête enfiévrée...

Voyez plutôt ce qu'en dit A. Seidel :

Les consonnes se prononcent en général comme dans l'alphabet latin ; cependant *d*, *g*, *h*, *n*, *r*, *s*, *t*, *v*, et *y* peuvent varier. Ainsi *di* et *du* sonnent aussi comme ƨi et ƨu, *godin* = goƨin et même comme ȷ = *dj* devant les syllabes *ya*, *ye*, *yo*, *yu* : *diya*, *diye diyo*, *diyu* = ɗa, ɗe, ɗo, ɗu.

g est quelquefois prononcé comme ŋ = *ng* et *ga* sonne alors *nga* = ŋa.

h se prononce v dans la syllabe *ha* de plusieurs mots et particulièrement dans les formes verbales en *hi*, suivi d'un *a* : *vohari*, finir = ovari ; *hu-saï-haï*, malheur = husạvạ ; *ihahi*, complimenter = ivahi ; *iha*, roc = iva ; *iroha*, l'alphabet japonais = irova ; *yaharage*, adoucir = ȷavarage ; *kaha*, rivière = cava ; *kahaïgari*, aimer

= cavągari; *naha*, corde = nava; *narahassi*, habitude = naravasi; *nigihahi*, se presser = nigivahi; *niha*, jardin = niva; *nihaka*, sur le champ = nivaca; *ohassi*, demeurer = ovasi; *suhari*, s'asseoir = suvari; *sunahati*, ainsi = snavaz.

h dans la syllabe *he* se prononce quelquefois ɪe : *atahe*, donner = ataɪe; *kahe*, échanger = caɪe; *kaheri*, retourner = caɪeri; *yuhe*, cause = ɪuɪe; *kohe*, voix = cωɪe; *nihe*, cuire = niɪe; *vossihe*, enseigner = vosiɪe.

h dans la syllabe *hi* est muette dans les verbes en *hi*: *kahi*, acheter = cą et au commencement des mots s'il n'a pas l'accent tonique, il sonne fi = χ̣ : *hito* = fito; *hiyaku*, cent = fiac.

La syllabe *ku* sonne *po* devant *h* dans *roku-ho*, six = ropó.

La syllabe *ki*, finale de l'adjectif, sonne *i* et finale de l'adverbe, *u* = u.

L'*n* final devant *p*, *b*, *m* sonne *m* : *banbutu*, plusieurs = bambuz; *ban-min*, tous les peuples = bamin; *gin-mi*, enquête = gimi.

Devant *g* et *k* l'*n* final sonne *ng* = ŋ : *ban-kohu*, tous les empires — baŋcóc.

Quand dans un verbe la syllabe *ri* est suivie de la finale *ta* ou *te*, cette syllabe est transformée par l'écriture en *tu* : *nori-ta* = *notuta* = nota.

s et *ss*, c'est-à-dire ƨ et s se prononcent j et ch = ɟ et ʃ dans les provinces et même à Tokio.

Quand les syllabes *ssi* et *si* = *s* et *z* ou s et ƨ sont suivies des syllabes *ya, ye, yo, yu*, elles se contractent en ʃa, ʃe, ʃo, ʃu, et ɟa, ɟe, ɟo, ɟu respectivement.

t sonne comme ts = z dans les syllabes *ti* et *tu* = zi et zu; ti se prononce même *tschi* = ʝ.

Quand la syllabe *tu* est suivie d'une syllabe commençant par *h, k, s* ou *t*,

tu-h sonne comme *pp*, *Nituhon* = Nipon;
tu-k — — *cc*, *itu-ka* = ica;
tu-s — — *ss*, *itu-ssatu* = isaz;
tu-t — — *tt*, *itu-tan* = itan.

Si l'on ajoute la syllabe *ta* ou *te* à la terminaison verbale *ti*, cette terminaison *ti* se change en *tu* et se transforme ensuite en *tta* ou *tte* : *uti-ta* = *utu-ta* = uta.

L'adjectif numéral *iti* devant un mot commençant par *h*, *k*, *s* ou *t* se change en *tu* et se transforme dans la prononciation selon les règles précédentes; mais si le mot suivant commence par *ya*, *ye*, *yo*, *yu*; *tiya*, *tiye*, *tiyo*, *tiyu*, se prononcent *tcha*, *tche*, *tcho*, *tchu* = ȷa, ȷe, ȷo, ȷu.

Le *v* de la syllabe *vo* est muet; il en est de même de *ve* : *bou-veki* = boeci; *ive* = ie; *vehi* = ɋ ou ıɋ; il en est ainsi encore dans *vi* et *van* = o, le roi.

Quand les syllabes *ya*, *ye*, *yo*, *yu* sont précédées d'un *i*, on laisse tomber l'*y* : *kiyo* = cio.

kuva et *guva* se transforment souvent en *kva* et *gva* et même en *ka* et *ga* = ca et ga.

de-ha-nai sonne ordinairement *djanaï* = ɗanɋ.

Les doubles consonnes se prononcent comme en italien, non pas que chaque consonne se prononce effectivement, mais on s'arrête sur la première autant qu'il faudrait de temps pour prononcer la seconde; mais comme la voyelle précédente porte ordinairement l'accent tonique, il serait superflu d'y insister autrement.

Les voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u* (ou) sont brèves et se prononcent comme en latin; mais *u* et *i* dans les syllabes *su*, *si*, *tu*, *ti*, *du*, *di*, *ku* sont à peine sensibles quand elles ne portent pas l'accent tonique : *tatu* = taz; *sunahati* = snavaz; *aku-kou* = acó; *gaku-kou* = gacó.

La langue japonaise a, en outre, deux voyelles longues

eu et *u* (notre u). La première est représentée par les formes *oo, oho, ou, ohu, au, ahu,* qui sont souvent prises l'une pour l'autre, tandis que *u* (notre *u*) s'écrit *uu* et *uhu* : *hoho* — ho; *hau* — ho; *kuhu* — cu; *tou* — to.

L'*h* sonne comme la semi-voyelle *y* dans *yatagan*.

Les diphtongues *aï* et *eï* sonnent ą et ę : *tokei,* la montre = toco; *eu* (éou) ou *ehu* sonne *iyo* ou *io* (avec o long) : *reu-ri-ba,* la cuisine = rioriba.

La syllabe *seu* (*sehu*) sonne *syo* ou *yo* = zio io,
La syllabe *sseu* (*ssehu*) sonne *ssyo* ou *cho* = sio ou ʃo,
La syllabe *deu* (*dehu*) sonne *dsyo* ou *dsio* = zio ou ɗo,
La syllabe *teu* (*tehu*) sonne *toyo* ou *dsio* = zio ou ʝo,

Cet alphabet se réduit donc à :

VOYELLES

Brèves :	a	e	-	i	o	u	-
Longues :	a	ɛ	o	-	o	u	u
Doubles :	ą	ę	ǫ	ı	o	et semi	ı

CONSONNES

Douces :	b	g	d	v	h	ȷ	r	s
Fortes :	p	c	t	f	ɦ	ʃ	-	z
Doubles :	ɗ	ʝ	ʒ	z	et	m	n	ŋ

Voici un spécimen de japonais[1] avec notre alphabet latin :

Mukassi saru-gi miyaduko-to iheru okina ari sore-ga mussume-vo kakuya hime-to iheri. Kono hime okina-ga ihe-no sono-no take-no hayassi-no naka-ni kessi-yausi-

1. De Noak et Seidel.

taru-vo okina yassinahi-torite ko-to seri. Hito-to naru-ni sitagahite kavo-yoki koto tagui-naku hikari arite katavara-vo terassu. Kore-vo mi-kiku hito mina tamassii-vo ussinahite kohi-sitahedomo hime-ha moto nin-gen-ni araneba itohite ten-siyau-ni nobari-sareri. Kore-vo take-tori-no okina-no mono-gatari-to ihu.

En voici la transcription en caractères internationaux :

Mucasi saru-gi miɩáɀuco-to ieru ócina ari sore-ga musme-ʋ cácuɩa fiimé-to ieri. Kono fiimé ócina-ga iɩe-no sono-no tace-no haɩasi-no nuca-ni cɛ-ʃɷɜitáru-ʋ ócina ɩasinạ-torité coto seri. Hto-to naru-ni stagạte cavo-ɩoci coto tágụ-nacu ficari arité catavara-ʋ terás. Kore-ʋ mi-cicú fito mina tamásii-ʋ usinạté cạ-stạedomo fiime-ʌ moto nin-gen-ni aránebá itạte ten-ʃω-ni nobori sáreri. Kore-ʋ tace tori-no ócina-no mono-gátari-to iɩu.

LE MALGACHE

« Tous les habitants de la grande île africaine, dit E. Reclus, parlent un idiome souple, poétique, que des recherches précises ont reconnu comme apparenté aux dialectes de l'Insulinde et de la Polynésie et le nom même du peuple, Malagasi, a été rattaché à celui de Malacca, dans la péninsule indo-chinoise.

« Des vocabulaires avaient déjà rendu cette parenté plus que probable, des grammaires approfondies et

des dictionnaires complets ont mis désormais hors de doute l'hypothèse des premiers explorateurs scientifiques. »

Le malgache possède près de cent vingt mots malais sur les cent vingt-cinq termes les plus usuels (O. Beauregard); le reste se compose de mots arabes, souaheli, bantou; mais c'est entre l'idiome malgache des Betsimisaraka, et le malais que les ressemblances seraient les plus frappantes (Mullens). Tous ces noms agglutinés que présente la carte de Madagascar et qui nous étonnent par leur longueur, sont pour la plupart très heureusement formés et peignent d'un trait l'aspect des lieux désignés.

Cependant, nous dit le P. Basilide Rahidy, dans l'avant-propos de sa grammaire, le malgache n'a pas d'alphabet propre, ou, s'il en a eu dans le passé, il n'en reste plus de traces. Il s'écrit aujourd'hui tout uniment comme le français, ce qui est déjà pour nous un immense avantage.

Et en voyant les lettres *c* et *q*, uniformément remplacées par *k* et en entendant sonner toutes les autres, nous concluons peut-être trop vite à la perfection de cette écriture malgache qui ne contient que 21 lettres; *c*, *q*, *u*, *w* et *x* lui manquant.

Il convient, en effet, de noter que cet alphabet simplifié a été introduit à Madagascar par les missionnaires anglais et qu'il nous faut tenir compte de la divergence entre eux et nous dans l'emploi des signes pour représenter les mêmes sons.

Ainsi l'*a* ne s'y prononce comme en français que quand il porte l'accent tonique, mais s'il vient après l'*i* long dans les mots terminés en *iana*, il se prononce comme *é* bref, c'est-à-dire comme un Anglais pronon-

cerait notre *a*. Partout ailleurs sa prononciation est flottante et ressemble fort à l'*a* ouvert et bref du mot anglais *what*. Il ressemble même à notre *e* muet dans les syllabes finales *ka*, *dra*, *tra* et *na*.

I et *y* ne diffèrent point dans la prononciation française; mais l'*y* malgache ne se trouve qu'à la fin des mots anglais *ou* il est un peu plus ouvert que l'*i* dans le mot latin *in*.

O se prononce *ou* comme dans le mot anglais *prove*, excepté quand il est précédé de *a* : il sonne alors comme *o* long dans l'interjection *ô* et dans les pronoms *aho*, *izaho*. A la fin des mots, il se prononce plus faiblement et a le son moins précis.

Ai et *ay* se prononcent comme *aï* et *éi;* mais *ai* sonne aussi comme *è* dans *semaine*, au milieu de mots.

Ei et *ey* sonnent comme *a* dans *rayon* et *ei* tient souvent la place de *ai*.

Oa sonne comme notre *oi* dans *moi*, *oe* comme *oué* et *oi* et *oy* comme *oui*.

Après les lettres *g*, *h*, *k*, *ng*, *nk*, précédés d'un *i*, les voyelles *a* et *o* se changent en *ia* et *io*.

G sonne toujours comme *gue*, *j* comme *dz* et *s* comme ç.

H est toujours aspiré excepté dans *hiany* et *hianao*.

Dr et *tr* se prononcent en appuyant la langue au palais et en articulant faiblement l'*r* suivant.

Ainsi *a* peut représenter a, e, ɑ, ɷ et a et même la diphthongue ıa; *ei* et *ey* par contre représentent ɛ (long), *ai* tient la place de ɋ et de ɛ, et *o* celle de u (long) et de la diphthongue ıo; *ay* remplace ɋ, *oi* égale ɥ, *oa* notre ɷ, *oe* notre ɯ et *j* notre ʒ, comme vous le voyez par le tableau suivant :

VOYELLES

Brèves :	*a*	*e*	*i*	*o*	*y*
	a, e, ɑ, o	ei, e, ey	i	o, ıo	y
Longues :	*a*	*ei, ey*	*î*	*ó*	*o*
	a, ıa	ε	ι	ɵ	u
Doubles :	*ai*	*ay*	*oe, oy*	*oo*	*oe*
	a, ɛ	ɋ	ŋ	ɑ	ɯ

CONSONNES

Douces :	*b*	*g*	*d*	*v*	*h*	*j*	*l*	*r*	*z*
	b	g	d	v	h	ɿ	l	r	ƨ
Fortes :	*p*	*k*	*t*	*f*	*s*	*ts*			
	p	c	t	f	s	z			
	m,	n	ŋ						

En un mot, pour vous démontrer le bien fondé de toutes nos observations, nous allons mettre sous vos yeux la fable malgache suivante en orthographe usuelle :

Ny Akoho mpanatody volamena.

Nanana akoho nanatody volamena isan'andro, hono, ny ntaolo anankiray; dia nieritreritra izy, fa misy harena miafina tao an-kibony, ka novonoiny ary novakiny. Kanjo inona no tao, fa tsy toraka ny akoho sasany misy atody hiany, fa tsy nanana tombony na inona na inona; ka simba sy levona foana ny fananantsoa.

Fananarana mafy ho any ny mahihitra izani! Firi

izay ny olana nitaiday ho tonga mpanan-karena, ka tsy ampy toy inona, dia tonga nahantra mandray ny kihony!

En orthographe internationale :

Ni acuhu enpanatudi vulamena.

Nanan acuhu nanatudi vulamena ɩsan'andru, hunu ntiælu anáŋcrą; dia ŋeritrerɩtr ɩɘi, fa mɩɘi harɛnɵ miafɩnɵ tæ an-cibuni, ca nuvununi ari nuvαcíni. Cansu inuna no tæ, fa zi turaca ni acuhu sásani mɩɘi atudi hɩani fa zi nanan túmboni na inuna na inuna; ca simba si levun fɐn ni tánanan-zɷa.

Fananaran mafi hu ani ni mahihɩtr ɩɘan! Firi ɩɘą ni uluna nitątą hu toŋga npenan-caren, ca zi ampi tą inon dɩatoŋga nahantra mandrą ni cihuni.

En voici la traduction littérale :

Avait une poule faisant-des-œufs d'or chaque jour, dit-on, des ancêtres un; alors réfléchit lui, que il y a des richesses cachées là dans le ventre et fut-tuée-par-lui et fut-ouverte-par-lui; mais elle n'avait rien de plus, et la richesse (de cet homme) fut gâtée et anéantie.

C'est une leçon forte pour les avares, cela! Combien nombreux sont les hommes qui se sont empressés pour devenir riches et pas assez comme cela (et en moins de rien) sont devenus pauvres, prenant leur coude (se mordant les doigts).

LE GROUPE NIGRITIEN

Les dialectes parlés par les nègres de l'Afrique méridionale sont fort nombreux et pour la plupart si peu connus qu'une classification sérieuse paraît encore impossible aujourd'hui.

Ainsi le *wolof* domine, en général, dans la Sénégambie; le *malinké*, sur le Niger; le *haoussa*, sur les côtes de la Guinée, et le *bantou*, dans le Congo et, depuis le Zanzibar jusqu'au Cap, sur toute l'Afrique australe, à l'exception des pays occupés par les Hottentots et les Bushmens des côtes de l'Atlantique.

Aussi l'expression groupe nigritien ou langues des nègres ne signifie pas que tous les nègres parlent des idomes apparentés, quoique ceux-ci représentent en commun le type agglutinant (*Dict. Larousse*).

Seule la langue des Hottentots se trouverait isolée, suivant F. Muller, tandis que Bleck et Lepsius la rattachent au groupe chamitique; car la langue des Bojesmans serait monosyllabique selon Cust, mais agglutinante selon Hovelaque.

S'il n'en était pas ainsi, l'on serait amené à consi-

dérer ces deux langues comme les débris d'une langue aborigène, refoulée vers le nord-ouest et diversement mélangée de *bantou*, d'origine indonésienne, comme le *malgache*, sa voisine...

Quoi qu'il en soit, nous vous en présentons un échantillon dans

LE WOLOF

(SÉNÉGAL)

Cet idiome, est, comme tous ceux qu'on parle dans l'Afrique méridionale, un type de langue agglutinante. Les racines, presque toutes monosyllabiques et se terminant par une consonne, se déterminent au moyen de suffixes et s'agrègent les unes aux autres, tout en restant invariables dans leurs diverses valeurs de substantif, d'adjectif, de verbe ou d'adverbe (É. Reclus).

« Les Wolofs, dit l'abbé Boinat dans sa Grammaire de la langue woloffe, racontent que dans les temps les plus reculés, il s'éleva dans le Kayor des philosophes distingués par leur sagesse, qui leur ont laissé des principes de justice, de prudence, de tempérance et de force morale. Ces principes se transmettent respectueusement de père en fils dans tout le Cayor, le Walo, le Dhiolof, le Baol et le Sine. »

Mais cette langue, dont la littérature consiste en maximes, adages, proverbes, énigmes, fables et chants de guerre, tire son importance capitale de ce fait, qu'elle est le langage usuel du commerce dans toute la Sénégambie et c'est à ce titre que nous nous en occupons ici.

Son alphabet se compose, d'après l'auteur cité, de

24 consonnes dont 15 simples et 9 composées, et de 12 voyelles ou émissions de voix monophthongues, toutes identiques, sauf une seule, aux voyelles de la langue française :

L'*a* est long ou bref : *bâte*, la voix ; *mak*, le frère aîné. Nous le représenterons par a et **a**.

L'*é* avec l'accent aigu : *barlé*, mulet ; c'est notre *e*.

L'*è* ouvert, avec ou sans accent, rappelle notre *è* ouvert. Nous l'écrirons ɛ quand il est accentué : *wère*, lune, et ɑ quand il est sans accent : dɑg, épine.

Ai est un *e* long : *laibe ;* nous le représentons par notre ɛ long.

Ae sert à exprimer un son intermédiaire entre *a* et *eu : baente*, bâton, qui n'est ni *bante* ni tout à fait *beunte*, mais quelque chose qui approche peut-être un peu plus de ce dernier que du premier. Nous le représenterons par ɵ quand il est bref et par ɛ quand il est long.

L'*e* muet, à la fin d'un mot, cesse de se faire entendre : *mbame*, nous ne l'écrirons pas.

L'*i* et l'*o* se prononcent comme en français.

An sonne quelquefois comme en français devant *k* ; ainsi *tank*, pied, se prononce comme tant-que moins l'*e* muet ; *tangae*, chaud, comme *tangue* en appuyant un peu sur la syllabe muette ; mais en général il se prononce comme *ane : kand*, amitié. Nous l'écrirons an dans le premier cas et an dans le second.

On se prononce comme s'il y avait *one : bon*, méchant ; prononcez *bonne*. Nous l'écrirons on.

Eu se prononce comme en français dans *heureux : beugae*, vouloir ; nous le représenterons par ɵ.

Ou se prononce comme en français long ou bref : *youkhae*, moelle ; *bouki*, loup. Nous le représenterons par *u* bref ou bien par **u** long.

de prononcer cet *e* muet dans *baente*, comme nous avons l'habitude de le prononcer dans la syllabe *ent* dans *vent*. Il est obligé ensuite de recourir à la diphthongue *ai*, qui cependant se prononce déjà de deux façons en français seulement : *ai*, ouvert dans *fait* et fermé dans maison, c'est-à-dire *è* et *é*.

Il est obligé de nous prévenir aussi que l'*e* muet à la fin des mots ne se prononce pas; mais il lui est nécessaire pour nous faire prononcer les consonnes finales. Sans cet *e* muet nous prononcerions volontiers *ben* ou *ban* le mot *baente*.

Rien ne saurait donc mieux faire ressortir les défectuosités de notre orthographe que les difficultés qu'éprouva l'auteur de figurer cette langue étrangère avec notre alphabet actuel.

Voici d'après nos observations de tout à l'heure le tableau de l'alphabet wolof réformé :

VOYELLES

Brèves :	*a*	*e*	*é*	*ae*	*o*	*i*	*ou*
	a	ɑ	e	ɵ	o	i	u
Longues :	*a, à*	*e, è*	*ai*	*eu, ae*	*o, ô*	*i*	*ou*
	a	ɛ	ɛ	ʊ ɛ	ω	l	u

Semi voy. :	*y*	*w*	et les diphtongues	*ie*	*ey*	*oy*
	ı	w		y	ɋ	ɋ

CONSONNES

Douces :	*b*	*h*	*d*	*v*	*h*	*l*	*r*	-
	b	g	d	v	h	l	r	
Fortes :	*p*	*c*	*t*	*f*	*kh*	-	-	*s*
	p	c	t	f	fi	-	-	s

m, n et ŋ

Voici un spécimen d'écriture woloffe[1] :

Bouki dé-fæ-d'an-wœr goudi, bey tabi thie kan mou khôte. Badhio-bœ tite, di yôtou ndakh mou gainœ; wandé dey! mœn-ou thiœ dœræ. Nœkæ bire-set, mou di dhioye, di wôté.

que nous transcrirons :

Bɯci de-fɑ-d'an-vur gɯdi, bɋ tabi thy can mɯ ʃiωt. Bathyo-bɑ tɩt, di ɩωtu ndaʃi mɯ gɛnɑ; vɑnde dɋ! mɑn-ɯ thɩɑ dɛrɑ. Nɛcɑ bɩr-set, mɯ didhyɋ, di vωte.

En voici la traduction littérale :

Loup qui-rôdait mit jusqu'à-ce-que tombât dans trou lequel profond. Misérable s'effraye, de s'allonger pour que lui sorte, mais certes, il-ne-peut, dedans, rien. Lorsque se-fit-jour lui de pleurer, d'appeler.

1. *Grammaire de la langue woloffe*, par l'abbé Boinat.

LE GROUPE CHAMITIQUE

LE COPTE OU ÉGYPTIEN

Cette langue est la fille de celle que parlait le peuple des Pharaons, dont elle ne diffère que très peu (Champollion) et, quoique les arguments tirés de la glossologie n'aient pas une valeur absolue, la parenté la plus sûre du vieil égyptien et de son dérivé moderne, le copte, serait, d'après Renan, avec les dialectes berbères.

De nombreux historiens ont prétendu que les Égyptiens n'étaient qu'un prototype de la race sémitique; parce qu'il leur semblait que les habitants des trois provinces égyptiennes, si remarquables par l'histoire de la civilisation, devaient être soit classés parmi les Sémites ou les Aryens, soit considérés comme une souche de Proto-Sémites, d'où seraient aussi descendus les Arabes (De Rougé, Ebers, Maspéro).

Cependant le type du Rétou (*Rot-en-ne-rôm, la race des hommes*), nom que se donnaient les anciens Égyptiens et que reproduit celui des fellahs modernes, n'est nullement sémitique, quoique cet élément serait fortement représenté dans la population égyptienne, même depuis les temps antérieurs à la conquête arabe (Reclus).

Ainsi, d'après Mariette, les indigènes qui vivent sur les rivages méridionaux du lac Menzaleh seraient les descendants directs à peine mélangés de ces *gens ignobles*, les Hyksos, qui envahirent l'Égypte il y a près de quarante siècles (2082 av. J.-C.) et y partagèrent le pouvoir avec les Pharaons de la XVII[e] dynastie pendant 260 ans : leur type serait exactement celui des statues royales et des têtes de sphinx découvertes à San, l'ancienne Tanis, au milieu des alluvions du lac.

Mais ces Hyksos, que les Égyptiens représentaient comme des *esclaves* et que l'historien F. Josèphe essaya de faire passer pour ses aïeux [1], vainqueurs de l'Égypte, en traduisant trop librement le mot **hik** par *pasteurs*, ont été identifiés depuis par Henderson et Conder avec le peuple mystérieux des Hétéens ou Hittim des Hébreux.

La découverte d'inscriptions en une langue inconnue à Hamath sur l'Oronte et dans l'ancienne Cilicie, mais surtout les types et costumes des personnages trouvés sur les bas-reliefs dans les ruines de Khargamich [2], la grande forteresse des Hétéens, sont exactement ceux donnés aux Khéta-u ou Schetto (Scythes) et aux Hatti par les bas-reliefs égyptiens et assyriens *(Dict. Larousse.)*

Il est à remarquer toutefois que les sculptures taillées sur des dalles de basalte et de calcaires sont d'un style qui rappelle celui des Assyriens, mais qui ont cependant un caractère original, tandis que les inscrip-

1. Abraham, leur contemporain, était plus fier : il ne voulait point de leurs filles pour son fils Isaac (Genèse, ch. 24), ne prévoyant pas, sans doute, que sous Apophis, le troisième roi de ces hordes sauvages, son arrière-petit-fils Joseph deviendrait premier ministre.

2. En aval de Birédjick, sur la rive droite de l'Euphrate près du confluent du Sadjour, à Djarabis et non point la ville grecque de Kirkésion aujourd'hui Abou-Seraï.

tions *qui attendent encore leur Champollion* ont été gravées en hiéroglyphes (Sachau).

Un seul fait paraît acquis, c'est que les Égyptiens ont remonté la vallée du Nil comme leurs envahisseurs; car *on sait aujourd'hui à n'en pas douter que l'Éthiopie, loin d'avoir colonisé l'Égypte au début de l'histoire, a été colonisée par elle sous la VIe dynastie, (plus de 4000 ans av. J.-C.) et a fait, pendant des siècles, partie intégrante du territoire égyptien* (Maspéro).

Quoi qu'il en soit, les Égyptiens actuels, descendants des Rétou, ressemblent beaucoup à leurs ancêtres figurés sur les monuments; le type primitif se retrouve partout malgré le mélange des éléments étrangers qui s'y sont mêlés depuis plus de quatre mille ans, du moins dans le delta et dans la moyenne Égypte.

Les laboureurs appartiennent donc, à n'en pas douter, à la race indigène et ceux qui vivent en dehors des grandes villes se donnent le nom d'Aoulad Masr, c'est-à-dire enfants de Masr ou du Nil (E. Reclus), dont le pays était connu des Hébreux sous le nom de Mesraïm ou contrée s'étendant sur les deux rives du Mesr (L. Cohen).

Les Coptes surtout doivent être considérés comme relativement purs, malgré leurs rapports avec les Grecs et les Romains : on leur donne encore aujourd'hui le nom de *peuple de Paroùn*, c'est-à-dire de Pharaon (Kleinpaul). La haine religieuse les a tenus à l'écart des leurs envahisseurs mahométans et le type spécial s'est mieux maintenu que chez les autres Égyptiens. Leur nom même de Coptes ou Koubt paraît n'être qu'une corruption de l'ancien nom de Memphis, *Hâ-Ka-Ptah*, demeure de Ptah, dont les Grecs ont fait le mot Ai-guptos (Reclus).

Mais l'appellation la plus ancienne de la contrée, celle de Kem, qui signifie *noir*, est due à la couleur des alluvions à reflets violacés que dépose le courant du Nil. Le nom de Kam ou Cham, attribué dans la Genèse aux peuples africains, n'est probablement autre chose que la désignation même de l'Égypte (Réville). Et, en effet, les Berbères (Imàzighen et Imôhagh), qui composent le fond de la population maurétanienne, ressemblent beaucoup plus aux habitants d'Europe que les autres Africains et l'on a souvent été tenté d'y voir, bien à tort, des colonies européennes (E. Reclus).

Il est donc probable que ces populations berbères sont les frères des Égyptiens primitifs; il serait même probable qu'aux âges préhistoriques une même souche ethnique eût peuplé l'Europe méridionale et le littoral de la Berbérie; comme les espèces végétales ou animales, les populations seraient en partie d'origine commune (Reclus).

De là il n'y a pas loin à soupçonner une parenté entre les Berbères et les Ibères, Ligures, Sicanes ou Elymes, dont la langue se parlerait encore dans le pays Basque, et entre ces mêmes Berbères et les Toucouleurs du Soudan, peuples avec lesquels nous sommes partout en contact.

Mais cette langue copte qui a permis de déchiffrer les hiéroglyphes, en reconstituant l'égyptien des Pharaons, n'est plus parlée nulle part. La plupart des Coptes n'apprennent leur ancienne langue que pour réciter des prières dont ils ne comprennent pas toujours le sens (Lenormant). Au xe siècle, le copte était encore parlé communément par tous les Égyptiens, à l'exception des conquérants (Kremer). Depuis le XVIIe siècle, l'arabe est devenu l'idiome général dans toute l'Égypte:

mais un grand nombre de mots égyptiens sont encore usités dans le langage du pays.

Le P. Vansleb, voyageant à cette époque dans le Levant, par l'ordre de Louis XIV, a vu le prêtre chrétien qui, le dernier de tous, a eu quelque usage de la langue égyptienne. Mais il existe un grand nombre de manuscrits théologiques en langue copte qui, selon Champollion le jeune, n'est autre chose que l'égyptien écrit avec des signes grecs au lieu de l'être avec des signes hiéroglyphiques, tout comme la langue allemande, écrite avec des caractères gothiques ou romains, n'en est pas moins toujours la langue allemande et resterait elle-même si on l'écrivait, par exemple, avec nos caractères phonétiques internationaux...

Nous n'en parlions ici qu'au point de vue de sa parenté avec la langue berbère, qui du reste se sert de l'alphabet arabe depuis les conquêtes de l'Islam.

LE BERBÈRE

« La population du Nord de l'Afrique, lisons-nous entre autres dans l'Essai de grammaire kabyle, de A. Hanoteau, se compose de deux éléments bien distincts : la *race Arabe*, implantée dans le pays par la conquête, et la race que l'on a appelée ***Berbère***. Si cette dernière n'est pas aborigène des contrées qu'elle habite, elle y est au moins établie depuis une époque qui échappe aux traditions historiques... Nous venons de voir, au sujet du copte, sa parenté probable avec les Égyptiens.

« De tous les conquérants qui se sont succédé en Afrique, le peuple arabe paraît être celui qui a exercé l'influence la plus grande sur l'élément berber, et

cependant, après plusieurs siècles de contact, nous les trouvons aussi dissemblables par leurs caractères physiologiques, leurs instincts et leurs aptitudes, qu'elles pouvaient l'être quelques années après l'invasion arabe...

« Cette persistance de la race berbère à conserver sa physionomie particulière, sa langue, son individualité et le plus souvent même son indépendance, n'est pas un des faits les moins remarquables de l'histoire africaine...

« A une époque que personne ne saurait préciser, sans doute, ce peuple a dû être maître de tout le nord de l'Afrique. A défaut de témoignages historiques pour justifier cette opinion, nous avons celui du langage.

« La langue berbère, en effet, a été parlée ou l'est encore de Tétouan (du Berbère Tit-taouïn, les yeux ou les sources) jusqu'aux confins de l'Égypte, et d'Alger jusqu'au Sénégal. Là où elle a cessé d'être en usage, on retrouve son empreinte caractéristique dans les noms de localités, qui restent pour attester les droits antiques du peuple berber à la propriété du sol.

« Depuis longtemps, toutefois, ce peuple ne forme plus un tout homogène; mais il en reste des groupes sous les dénominations arabes de *Kabyles*, *Chaouia*, *Chelouh*, *Beraber*, *Zenatia*, *Beni Mzab*, *Touareg*.

« Aucun de ces noms n'appartient à la langue des peuples qu'ils désignent. Plusieurs de ces peuples, cependant, les Kabyles, par exemple, les ont adoptés et ont oublié leur nom national de *Imaziren* à Rédames et au Maroc; *Imajeren* chez les Touaregs du Sud et *Imouchar* chez ceux du Nord, et ceux mêmes qui ont accepté les noms arabes comme les *Beni Mzab* s'appellent entre eux *Ait* ou *Dag Aoulan*.

« Si l'on voulait restituer à la race berbère son véritable nom national, il faudrait l'appeler la race *Tamazirt* ou *Tamachert...* » Le même nom s'appliquerait à la langue que, selon Belkassem, les Kabyles appellent *thaqbaïlith* et que l'on connaît sous le nom de *taquarejlent* à Ouargla, de *Zenatia* chez les Beni-Mzab dans l'oued-Ria et dans le Djebel Nefousa, de *Sergou* à Tombouctou et ses environs, de *keloui* dans l'oasis d'Asben, de *Chelha* en Tunisie, dans le Sud oranais et le Sud marocain, et de *Syouah* pour désigner les dialectes du Bel-Halima, des Beni-Snous et de quelques goums algériens.

Malgré toutes ces variations le fond de la langue reste le même. Ce qui en est une preuve certaine, c'est que les Kabyles, de quelque tribu qu'ils soient, se comprennent parfaitement entre eux, bien que se servant d'expressions souvent bien différentes (P. Olivier).

Le *tamachert* (prononcé *tamacheq*) est de tous ces dialectes le seul qui ait conservé un système d'écriture à lui propre, et des caractères destinés à représenter ces sons. Ces caractères affectent en général des formes d'une régularité géométrique qui les distinguent des caractères arabes ou hébraïques et se rapprochent davantage du système de nos lettres majuscules (Hanoteau), à tel point qu'en voyant les inscriptions berbères trouvées sur un bouclier et sur des bracelets, nous les avons prises tout d'abord pour des lettres étrusques. Ces lettres ont pouvoir syllabique et courent de droite à gauche.

Il est infiniment probable que cet alphabet était connu dans tout le Nord de l'Afrique avant la conquête musulmane; mais peu répandu, il est tombé dans l'oubli quand les Kabyles, forcément amenés à adopter le système graphique des Arabes, employaient

ces caractères sans règle fixe et de la manière qui paraissait à chacun le mieux représenter les sons. Il en résulte une absence complète d'orthographe, qui rend le plus souvent inintelligibles les écrits kabyles pour tout autre que celui qui en est l'auteur (Hanoteau).

« On comprend aisément, nous fait remarquer A. Hanoteau, qu'il en doit être ainsi, en examinant de combien de manières différentes les mêmes sons voyelles d'une langue étrangère peuvent être représentés au moyen des caractères arabes. »

Il aurait pu dire de nos caractères propres ; car on écrirait bien aussi *navet*, par exemple : navey, navait, naveit, navey, navais, navay et navé !

Aussi a-t-il été obligé de préciser le son de certaines lettres françaises par des signes conventionnels que nous allons passer en revue.

th pour le son anglais dans *think*,
dh pour le même son doux dans *father*,
h' pour indiquer l'h fortement aspiré,
dans *hache*, *hère*, en opposition avec *haricot*,
même si cette lettre est à la fin du mot,
d' pour indiquer une prononciation emphatique, du d,
t' pour distinguer cette lettre du *t*,
k' pour bien faire articuler le *k*,
kh pour indiquer le son du *j* espagnol, du χ grec ou du *ch* allemand,
r' pour indiquer un *r* grasseyé et non roulé,
ç pour le son dur de l'*s*,
q pour *k* et *â* avec circonflexe pour l'*a* guttural.

Nous avons représenté le *th* anglais dur et doux par ŧ et đ, le *kh* par fi et le ç par s; quant au *d'*, Belkassem dit qu'il se prononce comme le *th* anglais doux dans

that, une espèce de zézayement des enfants, tandis que le *dh* ne serait autre que *d'* articulé avec emphase. Nous les représentons donc tous les deux par la même lettre ł.

Le *t'* étant représenté par Belkassem comme une exagération du *t* ordinaire dans *ton*, *mouton*, où, dit-il, le *t* se prononce avec une sonorité qu'il n'a pas dans *tu*, *tous*, nous avons pensé avec vous, sans doute, que le *t'* serait représenté aussi facilement par *t* que le *d'* par ł.

L'*r*, non roulé, mais fortement grasseyé et moins âpre que *kh*, nous le représentons par notre *r* grasseyé parisien ɼ.

Enfin l'*á* ou plutôt *a'* ou *á* guttural (*â* représentant aussi *a* long), *qui simule le bêlement du mouton ou le cri du chameau*, nous le marquons par un *a* avec tréma *ä*.

Nous en finirons par une courte observation sur la remarque suivante de A. Hanoteau : « Le *b* devant certaines articulations fortes, comme *ou* et *dh*, par exemple, prend un son emphatique qui est à celui du *b* ordinaire ce que le son de *dad* est à celui du *dal* (lettres arabes) ; est-ce une lettre particulière, ou l'emphase n'est-elle due qu'à l'influence des articulations fortes? J'incline vers cette dernière opinion, et, dans l'incertitude, je n'ai pas adopté de signe particulier pour ce son, qui est indiqué par les Kabyles par le *ba* (arabe) ordinaire. On en aura un exemple en faisant prononcer par un Kabyle les mots *iboui* (il a apporté), *ibbodh* (il est arrivé). »

Nous avons suivi ce conseil et nous nous sommes facilement convaincu que cette différence venait principalement de ce que, à l'encontre du français, les mots comme *iboui* et *ibbodh* se prononcent *ib-oui* et *ibb-odh*,

le premier avec l'accent tonique sur *ouí* et le second sur *ibb*. Nous les figurerons donc par ibų et ibo𝑙.

La petite fable suivante, extraite du Cours de kabyle par Belkassem, vous montrera la façon actuelle d'écrire cette langue avec notre alphabet français.

Thad'iant n tgarfa.

D'i ezzeman amzouarou, thella thgarfa tsamet't'ouths loun b ouass, ichegga' its ïoun ad' as thaoui lamana i babis. Theboui ts, throh'. Armi d'abrid', theffer its. A'ddan kra b oussan, ibbodh ed bab l lamana enni, inna ias i ouaïdh : efk iid lamana inou. — Inna iaz d : chegga'r' ak ts in i ïouth tmet't'outh. — Inna ias : our ii ts id efk ara. — Chegga'n r'er thmet't'outh enni, thousa d. Inna ias ouin its id icheggán : ani thella lamana enni im fkir' atsaouidh i babis? — Thenna ias : fkir' as ts. — Inna ias ouin our'our thetsoucheggá : our ii ts id fkidh ara. Gall ii ar ii ts id fkidh, semh'er' am ts. — Thgoull as. Imiren imsekh it. Rabbi, thour'al tsagarfa.

D' lamana icebr'en thagarfa.

Voici comment nous l'écririons avec la méthode phonétique internationale :

Θa𝑙ıant en tgarfa[1]

ɖi éƨeman amƨʊaru, ʈela ʈgarfa zametuʈ Iun b ʊas, iʃegä iz iun a𝑙 as ʈʊi lámana i babis. Θébų z, ʈroh. Armi 𝑙abri𝑙, ʈefer iz. Adan cra b usan, iboʈ ed bab l lámana eni, ina ıas i ʊi𝑙 : efc iid lámana inu. — Ina ıaƨ d : ʃegär

1. Voir les règles de la prononciation, page 75.

ac z in i iuŧ tmetuŧ. — Ina ɪas : ur ii z id efe ara. — ʃegä ɼer ŧmetuŧ eni, ŧusa d. Ina ɪas ɥn iz id iʃegan : ani ŧela lámana eni im feiɼ azæid i babis? — Θ: s ɪaena feiɼ as z. — Ina ɪas ɥn uɼur ŧezuʃegä : ur ii z feiɫ ara. Gal ii ar ii z id feiɫ, semheɼ am z. — Θgul as. Imɪren imsefi iz Rabi, ŧuɼal zagarfa.

ɑ lámana ísebren ŧagarfa.

Il convient de remarquer :

1° Que le *th* anglais Θ et ŧ dur et ɑ et ɫ doux se prononcent du bout de la langue serrée entre les dents et qu'il vaudrait mieux les prononcer comme *t* ou *d* ordinaires, que d'en faire un *ts* ou un *dz* ;

2° Que les lettres ou syllabes isolées se prononcent, comme en français du reste, avec le mot qui précède ou bien avec celui qui suit. Ainsi les phrases : ʃegäɼ ac z in i iuŧ ŧmetuŧ, ne comprend pour l'oreille que quatre mots : ʃegäɼ, avec l'accent tonique sur la dernière syllabe; ac-z-in, avec l'accent tonique sur *ac*; i-iuŧ, avec l'accent sur l'*i* de iuŧ et ŧmetuŧ, avec l'accent sur sa syllabe fermée ŧmet, comme nous avons vu pour iboɫ.

Il serait peut-être préférable aussi de relier ainsi les mots?

Voici la traduction littérale :

Tradition de la corneille.

Dans le temps premier elle était la corneille une femme. Un jour envoya elle (quelqu') un à lui (un autre en disant) tu apporteras un (ce) dépôt à son maître. Elle emporta lui, elle partit. En chemin elle cacha lui. Passèrent quelques jours il arriva le maître du dépôt en question. Il dit à lui à l'autre : donne à moi le dépôt à moi. Il (celui-ci) dit à lui : j'ai envoyé

à toi lui par une femme. — Il (l'autre) dit à lui : ne à moi lui elle a donné pas. — Ils envoyèrent vers la femme en question, elle vint. Il dit à elle celui qui elle a envoyé où est le dépôt en question à toi j'ai donné tu l'apporteras au maître (du dépôt)? — Elle dit à lui : J'ai donné à lui lui. — Il dit à elle celui chez qui elle a été envoyée : ne à moi lui tu as donné. Jure à moi que à moi lui tu as donné, je laisserai à toi lui. Elle jura à lui. Aussitôt il change elle, Dieu. Elle devint une corneille.

C'est le dépôt qui a noirci la corneille.

LE POUL OU PEUHL

(SOUDAN)

La langue des Poula ou Pouls se rattacherait, d'après Müller et Cust, par le nouba ou nubien du Kardofàn, au groupe glossologique égyptien ou chamitique.

Ces dialectes cependant ressemblent par leur sonorité aux idiomes des Nigritiens, dont ils paraissent avoir longtemps subi l'influence, et renferment beaucoup de mots arabes, notamment ceux qui se rapportent à la religion et aux institutions sociales (E. Reclus).

« Quelle que soit l'origine des Pouls en Afrique, il est certain, dit Faidherbe, dans son essai sur la langue poule, qu'ils ont d'abord vécu dans le Soudan à l'état de tribus de pasteurs, tributaires des chefs indigènes, maîtres du sol.

« Le pays de Tekrour, en amont de Tombouctou, est signalé par les historiens arabes comme s'étant converti le premier à l'islamisme vers le x[e] siècle. Ce nom de Tekrour est certainement un nom berbère; les Soudaniens ne pourraient pas le prononcer à cause de la

consonne double et des deux *r* successives. Ils diraient *Tokoror* ou plutôt *Tokolor* (de là le nom de Toucouleur) à cause de la parenté de l'*l* et de l'*r* qui étaient confondus chez les Égyptiens. Mais la population de Tekrour était-elle poule ou non?

« On trouve aujourd'hui bien peu de Pouls purs de tout croisement avec les noirs, depuis que cette race est devenue guerrière et conquérante et a fondé des empires aux dépens des races nègres. Leurs cheveux sont aujourd'hui un peu plus que bouclés, mais ils ne sont certainement pas laineux. En outre la couleur de leur peau n'est que brun clair ou plutôt rougeâtre; leur face est orthognate, leur nez petit, mais cartilagineux et de forme aquiline. En somme leur visage est agréable au point de vue européen. Comme intelligence et comme caractère, ils sont supérieurs aux nègres. On ne chercherait jamais à garder comme esclaves des Pouls adultes; ils se sauveraient indubitablement. Quant aux femmes poules, il y a un proverbe à Saint-Louis qui dit que si l'on introduit une jeune fille poule dans une famille, fût-ce comme servante, comme captive, elle devient toujours maîtresse de la maison.

« Les Pouls exercent aujourd'hui une action tout à fait prépondérante dans l'Afrique centrale. Ils y sont peut-être anciennement venus de l'Orient, amenant avec eux le bœuf à bosse (zébu), qui est le même que celui de la haute Égypte et de la côte orientale d'Afrique.

« Cependant ce n'est pas à ce point de vue seul que cette étude est intéressante, mais aussi parce que leur langue présente des particularités linguistiques remarquables, surtout sous le rapport de la phonologie... Autant le malinké est dur, autant le poul est doux et

entre les idiomes des populations altaïques et celui des montagnards pyrénéens.

Mais aucun événement historique connu ne lui permettant de présenter ces derniers comme une colonie tartare ou mongole, il s'est contenté de nous les représenter comme les restes de la nation ibère[1], dont les enfants seraient allés coloniser l'Amérique primitive.

Cependant, avant de les embarquer pour un voyage aussi périlleux à cette époque lointaine à travers l'Atlantique quand il était si naturel de confier cette tâche à leurs cousins de l'extrême Orient, il se prend à s'étonner que « Abstraction faite des mots pris aux dialectes néo-latins, la plus grande partie des racines basques semblent se retrouver en sanscrit, en zend, dans les idiomes slaves, sans que l'on puisse s'expliquer comment elles se sont introduites dans la langue.

« Tel radical qui ne se trouve dans aucun des idiomes voisins coexiste en escuara et en sanscrit. Exemple : basque *erdi*, moitié, en sanscrit *ardah;* basque *as*, roc, en sanscrit *asman*, pierre; basque *zakhur*, chien, et en japonais *suka*, etc.

« Ces racines ont-elles été de tout temps communes à ces deux familles linguistiques? Il serait bien difficile de comprendre par quel hasard cela a pu se faire. Les ancêtres des Basques ont-ils été en contact avec les races indo-européennes avant d'avoir quitté les régions de l'Asie occidentale, ou bien les radicaux en

1. C'était l'opinion de Hervas et de Leibnitz, reprise et développée avec toutes les apparences de la raison par Humboldt en 1821. Combattue à outrance puis négligée, elle a fini par ranger sous sa bannière un groupe de philologues et de linguistes, qui ont pu, sans s'écarter des voies rigoureuses de la science positive, arriver sinon à des conclusions absolument certaines, du moins à des hypothèses vraiment sérieuses (MM. d'Avezac, Webster, Luchaire et le prince Lucien-Louis Bonaparte).

question existaient-ils dans les anciens dialectes celtiques, et ont-ils passé de là en Ibérie? C'est ce que le défaut de documents anciens ne nous permettra sans doute jamais de savoir...

« Nous n'avons pu saisir d'affinités sensibles entre la grammaire égyptienne et celle des Basques. En revanche quelques mots koptes sont aujourd'hui encore en vigueur chez les indigènes des Pyrénées. Exemple :

BASQUE.		KOPTE.
nouveau,	*berri*,	*berri*,
aimer,	*maitha*,	*maï*,
femme,	*emé*,	*imé*,
petit,	*kichi*,	*koudchi*,
pain,	*ogi* (*i* euphon.),	*oïk* et vieil égyptien *ak*, *ek*,
renard,	*atckeri*,	*atchari*, etc.

« Comment ces mots ont-ils passé d'un idiome à l'autre? C'est ce que nous ne pouvons expliquer. L'on peut supposer là-dessus tout ce que l'on veut : que les colonies égyptiennes se sont établies chez les Ibères; que les Basques, comme l'ont prétendu quelques auteurs, sont entrés en Europe par le nord de l'Afrique. Deux de ces mots koptes, d'ailleurs, se retrouvent chez les peuples finnois : *warras*, en lapon, signifie nouveau, et *akchar*, en ostiak, est le nom du renard.

« Les dialectes berbers ne nous ont offert avec le basque qu'un seul point de ressemblance, mais celui-là très important. Les pronoms personnels, chez les Chellouks du Maroc, se rapprochent beaucoup de ceux de l'Escuara, et ils ressemblent plus encore que ceux de ces derniers aux pronoms des peuples canadiens. Exemple :

BASQUE.	CHELLOUK.	DIALECTES LÉNAPÉS.
je, moi, *ni*,	*nek*,	*n'*, *ne*, *nin*,
tu, toi, *hi*,	*ki*,	*k' ki*,
il, lui, *a*,	*netham*,	*nekhama*.

« Cette affinité dans les pronoms ne semble pas fortuite, ou bien il faudrait reconnaître avec M. Pictet que le hasard se plaît à jouer de singuliers tours aux linguistes. Mais comment expliquer une ressemblance sur un point aussi essentiel entre des idiomes qui, d'ailleurs, n'ont rien de commun.

« Les Chellouks auraient-ils pris ces pronoms à des nations de race ibérienne? Les *Muthurguri*, par exemple, que Strabon place dans le royaume actuel du Maroc, étaient sans aucun doute des Ibères. Leur nom le prouve, il signifie aujourd'hui encore *visages rouges*, en basque, et convient à des peuples dont le teint devait être fort bruni par le soleil. La désinence même du nom de Mauritanie nous rappelle étrangement celle de nombreuses tribus espagnoles, le *Cerretani*, les *Laccetani*, les *Bastitani*, etc. Mais comment s'expliquer que les Chellouks aient pris aux Ibères précisément la partie du discours qui se transmet le plus difficilement et ne leur aient point ou presque point fait de ces échanges si fréquents entre races qui se trouvent en contact? En tout cas remarquons que le Chellouk seul, parmi les dialectes berbers, semble manifester ces analogies pronominales avec des races étrangères. Nous n'avons du moins rien observé de semblable dans l'idiome berber également des Tamackeks. Toutefois, le *k* final marque encore la deuxième personne chez les Arabes.

« Les dialectes berbers ont encore, dit-on, de commun avec le basque de ne point commencer leurs mots (sauf ceux pris à l'arabe) par la lettre *r*, mais nous n'avons pas pu vérifier ce fait. Enfin il est certain que là où le système de numération berber n'a point subi l'influence arabe, il est resté quinaire et vigésimal.

« Quoi qu'il en soit, espérons que des comparaisons plus étendues, faites entre le basque et les idiomes de l'Amérique, de l'Afrique et même de l'Europe, pourront jeter quelques lumières sur une des parties les plus obscures de l'histoire primitive. »

Il est fâcheux, sans doute, que l'idiome basque soit resté la pierre d'achoppement des linguistes et plus regrettable encore, à notre avis, que les précieux matériaux assemblés par M. de Charencey n'aient pas été pris en considération suffisante par lui-même pour entraîner une conviction légitime, sinon absolue.

Pourquoi s'étonner, en effet, de trouver en escuara des racines appartenant au sanscrit quand, d'après Mérian[1], tous les idiomes de la terre se trouvent dans le même cas?

Claproth[2] nous indique pour la langue basque des rapprochements bien plus inattendus qu'avec les dialectes ostiaks, lénapés ou caraïbes, comme, par exemple, le mot mandchou et turc, *ana*, mère, et basque *ana*, nourrice; l'allemand *busch*, le persan *bicheh* pour le basque *basoa*, forêt, brousailles; le chinois *gao* et l'hébreu *gaâh* pour le mot basque *goia*, haut; le persan *gabour*, fossé, l'assyrien *gouiba* pour le basque *khaba*, creux; le berber *istri*, le gallois *seren*, l'indoustani *djarré* et, si vous le permettez, l'anglais *star*, pour *izarra* ou *zarra*, étoile en basque; le japonais *issi* pour le basque *aitza*, rocher; le malgache *our* et, si vous ne craignez pas trop le voisinage, le bas-breton *dour* pour le basque *ur*, *ura*, eau, sans admettre un instant la pensée que ces mots eussent pu être adoptés par consentement exprès et mutuel.

1. *Principes de l'Étude contemporaine des langues.*
2. *Ibid.*, suivis d'observations sur les racines des langues sémitiques.

Le même auteur a prouvé également que la langue de l'Égypte, qu'on avait crue longtemps n'offrir aucune ressemblance avec les autres idiomes du globe, ne faisait pas exception à la règle générale. Il en a déduit au contraire avec de Mérian « qu'il n'y a eu, dans l'origine, qu'une seule langue, et que ce qu'on appelle communément langues, ne consiste que dans des dialectes de cette langue primitive, et enfin que la forme des mots varie, mais non point leur essence.

« Qu'il ne faut en général, faire attention à l'édifice grammatical des langues, que pour ce qui a rapport à leur division par familles, et lors même qu'il y a incertitude, lorsque deux langues ont perdu ces airs de famille qui les font connaître, du moins cette incertitude ne nuit pas aux conséquences qu'on peut tirer de la ressemblance de leurs mots.

« Et que maintenant, par exemple, on ne doute plus que le persan et l'allemand n'appartiennent à la même famille ; mais si l'on n'avait comparé que les grammaires de ces deux langues, on aurait difficilement obtenu ce résultat[1]... »

Mais quand il s'agit de savoir où les ancêtres des

1. C'est ainsi qu'on a retrouvé dans les dialectes finnois des Ostiaks l'origine tartare, sinon la famille ou le groupe linguistique, de la langue mède et de ses dérivés slaves et dravidas (Voir page 187) : conclusions qui nous font espérer qu'un jour on affirmera également l'origine commune ouralo-altaïque des familles chamitique et mongole, du moment que Malte-Brun nous affirme que l'Amérique primitive a été colonisée par la race jaune et que de Charancey incline à penser que les Ibères avaient importé chez les Caraïbes (Antilles) une langue analogue à celle des Lénapés (Canada).

Nous retournerions ainsi à l'idée des trois langues fondamentales de Sem, Cham et Japhet, avec la correction toutefois d'une petite erreur de Moïse, qui assure patriotiquement, sans doute, la primauté à son aïeul Sem au détriment du grand-oncle Cham et semble oublier que le petit Japhet, le mieux doué de tous, était le frère jumeau de Sem,

Basques ont pu être en contact avec la race indo-européenne, il ne nous semble pas essentiel d'explorer les

d'après les lois de la stratification du langage humain par Max Muller, Humboldt, Curtius et autres.

En d'autres termes, si vous me permettez un langage dépouillé de l'algèbre linguistique, on aurait parlé par monosyllabes dans le paradis, lieu de plaisirs et de merveilles; et, cette langue, tous les peuples de la terre l'ont conservée dans leurs interjections. Les Bojesmans et quelques tribus sauvages l'auraient péniblement augmentée, tandis que les Chinois ou Célestes la portèrent à sa plus haute perfection

Après le déluge (la terre s'étant rapidement repeuplée) Cham, à la tête des pasteurs d'une vaste région entre l'Oural et l'Altaï, trouva sa langue maternelle trop vague, incommode et même enfantine. Il généralisa le sens de certains mots et ces mots il les ajoutait à ceux qu'il voulait mieux définir.

Supposons, par exemple, que les mots français *art* (avec la signification de fort, de bien, de beau, de grand, de malin) et *bave* (signifiant salive) eussent été employés du temps de Noë, il y aurait gros à parier que son épouse, fatiguée de ses propos incohérents au sortir des vignes du Seigneur, aurait fini par lui dire : *bave! art!* tandis que Mme Cham, instruite par son mari, l'aura appelé *bavard* tout court et même *criard* et *couard* à l'occasion.

Cette façon de parler prévalut dans les plaines de l'Oxus, en Mésopotamie et dans les Indes, chez les Perses et les Mèdes, les Ibères, les Gaulois, les Étrusques les Pélages et les Nordmans, et atteignit son apogée dans la vallée du Nil, quand Sem sur les bords de l'Éuphrate, et Japhet dans les montagnes de l'Iran, s'avisèrent, chacun pour son compte, de rédiger une grammaire nouvelle. Du mot *bavard* ils tirèrent *bavette* et *bavardage*, puis ajoutèrent un *s* pour indiquer le pluriel et un *e* muet pour nous faire comprendre que le sexe y avait aussi sa part. Ils en dérivèrent également le verbe *baver* qu'ils allongèrent en *bavardant* et, enfin, s'employaient à qui mieux mieux à distinguer du présent le passé et le futur, le mode de l'action et les différentes personnes qui y prenaient part; mais ils ne différaient en somme que dans la manière de nous présenter la chose.

Sem toujours en hâte, de peur d'être dépassé, ajouta ces déterminatifs les uns avant les mots à préciser et les autres après, comme par exemple : *ai-bavé-moi irez-baver-vous* etc., tandis que Japhet conscient de la supériorité de sa méthode, dont nous nous servons encore aujourd'hui, la perfectionna lentement et sûrement.

Ayant réussi à convertir les siens à sa nouvelle manière de parler, Sem s'élança avec eux vers le midi, fit le tour de l'Arabie, passa en Éthiopie, se heurta à l'obstination invincible des Egyptiens, se replia sur la Palestine et alla se refaire dans sa bonne ville de Ninive.

Japhet, de son côté, rallia au nouveau parler des siens les graves bourgeois de la Médie et les gros fermiers de l'Oxus; il envoya des

sommets de l'Altaï, du moment que J. Baissac nous apprend que la première branche détachée du tronc

missionnaires catéchiser les Indous, qui préférèrent se retirer au sud et à l'est et leur laisser le champ libre dans les vallées de l'Indus et du Gange, plutôt que de changer un iota à la langue de Cham.

Fier de ces succès chantés par les Véddas, et confiant dans son étoile, Japhet envoya son fils aîné à la tête des Celtes contourner la mer Caspienne par le sud et la mer Noire par le nord. Arrivés sur les bords du Dniéper, ils établirent une colonie dans la Tauride, remontèrent ensuite le fleuve jusqu'aux sources, et se reposèrent dans la Pologne, d'où les plus entreprenants repartirent bientôt pour les Gaules, l'Espagne, le nord de l'Italie et le sud de l'Allemagne.

Les Hellènes, qui suivirent, poussèrent les uns jusqu'aux Dardanelles, (Baissac) qu'ils franchirent pour aller en Asie Mineure, les autres, par la vallée dn Danube se répandirent en Grèce et dans l'Italie méridionale.

Les Germains, arrivant à leur tour, suivirent le gros des Celtes et les remplacèrent dans les plaines septentrionales.

Les Slaves fermèrent la marche; mais leur arrière-garde s'égara dans le Caucase; ils furent entamés par les Turkomans au sud, les Magyars au centre et les Finnois au nord. Alors, se poussant les uns les autres la panique devint générale et l'on vit frères et cousins se liguer avec leurs ennemis et se pourchasser avec la dernière violence. La confusion devint d'autant plus regrettable au point de vue linguistique, que tous avaient contracté, chez les peuples qu'ils étaient venus éduquer, des habitudes de parler et de prononcer si mauvaises qu'ils se comprenaient à peine et ne se reconnaissaient plus. C'était la tour de Babel!

S'y reconnaitre et assigner à chacun sa place est la tâche assumée par les philologues et les linguistes, et cette tâche est d'autant plus ardue que, selon M. E. Drouin, les expressions créées par Humboldt, n'ont rien d'exclusif et qu'il n'y a réellement pas de langues qu'on puisse appeler à la rigueur et exclusivement *isolantes, agglutinantes* ou *flexionnelles*. Le chinois lui-même n'est pas libre de toute forme agglutinative; et parmi les langues agglutinantes, les plus développées laissent apparaitre nettement la flexion. Ainsi, pour la pratique, la classification de Humboldt peut être très suffisante; mais quand on analyse chaque langue de près, on reconnait qu'il est bien difficile d'établir aucune ligne de démarcation. (Origine et formation des racines dans les langues indo-européennes.)

Aussi concluons-nous par la comparaison que Max Muller emprunte à la géologie : « Quand diverses couches ont été soulevées, on peut croire à première vue qu'elles sont dressées verticalement l'une à côté de l'autre, sans qu'aucune d'elles en supporte ou en présuppose une seconde; mais des preuves évidentes contraignent le géologue à renverser par la pensée cette position verticale et à replacer les couches dans l'ordre naturel où elles se succédaient les unes aux autres, hori-

aryen a été le Celte[1], et que nous lisons dans Diodore de Sicile, livre V, que les Celtes envahirent le pays des Ibères (l'Espagne) par le nord-ouest bien des siècles avant la guerre de Troie; qu'ils y refoulèrent une partie de la population le long des côtes méditerranéennes jusqu'en Italie, et après avoir combattu pour la possession du pays, l'habitèrent en commun par consentement de paix et se mêlèrent par mariage?

Tout autre est le cas d'une série de mots koptes, d'un usage familier et encore aujourd'hui en vigueur chez les indigènes des Pyrénées. Cela mérite toute notre attention; car « les Allemands, par exemple, dit Mérian, n'ont pas attendu l'arrivée de Jules-César pour apprendre comment il fallait dire *nez*, *bouche*, *maison*, *cheval*, *manger*, *boire* et *dormir*. On peut importer des termes techniques aussi bien que des noms d'animaux, de plantes, de minerais; mais comment concevoir qu'on ait importé chez tous les peuples des mots dont l'usage est d'une nécessité absolue pour l'être le plus misérable?... » Mais quand on pousse l'amabilité jusqu'à nous montrer une page des plus importantes de la grammaire escuara entre les mains de Chellouks, que l'on soupçonne de l'avoir empruntée à la nation ibère, aux Murthurguri, dont le nom signifie encore aujourd'hui *visage rouge* en basque; quand on entend chu-

zontalement. De même le linguiste est invinciblement conduit à des conclusions semblables. Aucune langue ne peut être à flexion sans avoir passé les couches agglutinative et isolante; aucune langue ne peut être agglutinative sans plonger par ses racines dans la couche inférieure, celle de l'isolement. Si le sanscrit, le grec, l'hébreu n'avaient traversé la couche agglutinative, s'ils n'avaient même été, à une époque quelconque, au nivau de la couche chinoise, leur forme actuelle serait un phénomène monstrueux. (Trad. de M. L. Havet.)

1. J. Baissac, *Origine des dénominations ethniques dans la race aryane*.

choter que les dialectes berbers ont encore de commun avec le basque de ne point commencer leurs mots (sauf ceux pris à l'arabe) par la lettre *r;* enfin qu'il est certain que là où le système de numération berber n'a point subi l'influence arabe, il est resté quinaire et vigésimal, nous sommes amenés fatalement à supposer, ce qu'on semble vouloir éviter à tout prix, non seulement que des colonies égyptiennes se soient établies chez les Ibères ou que les Basques soient entrés en Europe par le nord de l'Afrique, mais que les Basques *étaient* des Ibères dont les Murthurguri et les Berbères en général étaient les frères et tous ensemble de la famille égyptienne ou chamitique.

L'insuffisance des documents écrits ne saurait être, en l'espèce, un empêchement formel à l'héritage; car si l'escuara n'a pas suivi l'évolution de la langue ibère, c'est que les Pyrénées, en abritant l'indépendance de son peuple contre l'invasion gauloise, l'avaient isolé de sa famille, tout comme plus tard les gorges du Djurdjura et les sables du désert ont protégé, mais isolé aussi les tribus berbers au milieu du flot montant de la conquête musulmane. Or, comme toutes les langues sont dans un perpétuel devenir, l'idiome commun a dû se modifier directement par lui-même et diversement selon les circonstances.

Les lacunes de son dictionnaire et les bizarreries de la grammaire de cette famille linguistique nous étonneront moins, en attendant le jugement définitif, que la vitalité indomptable de ses membres épars ne provoquent notre admiration en face d'un passé éminemment glorieux.

LE CELTE

Après avoir parcouru le monde, en quête d'adhérents à notre réforme, et nous être arrêté, plus que de raison peut-être, à admirer le développement progressif de la parole, **une** dans son essence et **multiple** dans ses manifestations, nous ne pouvions nous défendre d'un réel sentiment de tristesse en apprenant que nos ancêtres, Gaulois et Celtes ou hommes des forêts, auraient **subitement** renoncé à leur langue[1], qui avait résonné, aux plus belles époques de la littérature grecque, dans la majeure partie de l'Occident connu.

Nous lisons, en effet, dans l'Introduction à l'histoire de la langue française, par Arsène Darmesteter :

« Le *latin populaire* des Gaules, commença par faire disparaître *le celtique*. Cette disparition ne laisse pas de surprendre. Comment, un grand peuple, d'une civilisation aussi avancée que les Gaulois, put-il oublier sa langue et sa nationalité, pour se fondre dans l'unité romaine? Nombre de lettrés, ne pouvant admettre un fait aussi étrange, ont considéré *le français et le provençal* comme sortis d'un mélange *du gaulois avec le latin;* on y ajoute aussi *le germanique* apporté par les inva-

1. La langue des Gaulois aborigènes était le *gadhélique*, représenté aujourd'hui par l'*irlandais* et *le gaèlic* d'Écosse, mais fondu dans les Gaules avec le *celtique*, représenté par le *bas-breton*, et le *kymreg* du pays de Galles (*Dict. Larousse*). Voir aussi note, page 336.

sions, et c'est de ce mélange informe que viendrait notre langue. Cette vue est fausse : *le français n'est autre chose que le latin populaire dans ses développements séculaires, et le celtique a disparu.*

« Après la conquête de César, la nationalité gauloise disparut. Nous disons *nationalité* à tort; l'idée d'une nation gauloise, unie d'intérêts et de langue, ne répond à aucune réalité. Il y avait autant de nationalités que de tribus; presque toutes étaient en guerre les unes contre les autres... La civilisation gauloise disparut donc *comme par enchantement* devant la civilisation romaine. Il faut renoncer aux brillantes fantaisies historiques des Amédée Thierry et des Henri Martin sur cette nationalité et cette patrie gauloise qu'ils identifiaient avec le druidisme. Nous pouvons regretter ce complet oubli d'un peuple qui ne songe même pas un instant à faire ce qu'ont fait les indigènes de l'Amérique, écrasés par les Espagnols, mais conservant le souvenir de leur héroïsme dans des chants nationaux; c'est en effet au conquérant même, à César, que nous devons de connaître l'histoire de la lutte suprême. Mais les regrets ne peuvent rien contre les faits. **Avec la civilisation disparut la langue, qui, du reste, était très voisine du latin.**

« Quand on examine avec une critique sévère *l'élément celtique dans le français,* **on n'y trouve que peu de mots d'origine gauloise, et encore ont-ils dû passer par le latin populaire;** ils sont donc comme ces mots *anglais* ou *allemands* que nous voyons importer sous nos yeux et qui deviennent *français.* La *prononciation gauloise* a laissé, sans doute, des traces dans la prononciation *gallo-romane;* mais *la grammaire,* qui est l'élément fondamental de toute

langue, *a été sans influence*. Comme c'est la même grammaire qu'on trouve à l'origine *en français, en italien, en espagnol*, etc., et que cette grammaire remonte au *latin populaire*, **si l'on soutient que le gallo-roman a subi l'influence du celtique, il faudra dire que le latin populaire a connu le celtique** : *conclusion qui se juge par son absurdité*. »

Pas tant que cela peut-être, puisque, d'après vous-même, *l'on trouve des témoignages attestant l'existence du gaulois jusqu'au IVe siècle* et que, d'après vous également, *le latin populaire possédait dans son lexique nombre de mots qu'on ne retrouve pas dans la latinité classique...* D'où seraient-ils donc venus, *ces mots*, sinon du celtique, la seule langue parlée à côté du latin? Vous supposez même *que la transformation grammaticale de ce latin populaire remonte sûrement à la Rome impériale...* Mais vous admettez par cela même que le latin s'est gâté en Italie pour les mêmes raisons que dans la Gaule proprement dite; c'est-à-dire en rencontrant des peuples dont il n'était pas la langue maternelle.

Vous affirmez ensuite *que c'est la syntaxe populaire de Rome qu'on retrouve essentiellement dans celle du gallo-roman, telle que la science peut la reconstituer...*

Eh bien! pour que cette syntaxe du latin populaire de Rome pût être la même que celle du gallo-roman, il a fallu que le peuple de Rome ou bien ne parlât jamais le latin classique, ou bien que les étrangers y fussent en plus grand nombre pour le submerger!

Avant de prononcer les grands mots, ne vaudrait-il pas mieux se rappeler d'abord que *le latin de nos livres* ne s'écrivait que deux siècles après la prise de Rome

par les Gaulois (390 ans av. J.-C.)[1], puis établir ce qu'était *le celtique* au temps de la conquête romaine et essayer ensuite de se faire une idée de ce que pouvait être *le latin populaire*, après l'invasion des Barbares?

La langue française, en effet, quelque opinion qu'on professe, *a priori*, sur son origine, est sortie, comme toute langue écrite et de l'avis de tous, d'un parler plus ou moins grossier.

Personne non plus ne met en doute aujourd'hui que la grande masse de la population des Gaules n'était d'origine gallo-celte, malgré les invasions successives des Kymris[2], qui n'étaient que des Celtes ou Cimmériens, selon le divin Homère. La langue qu'ils ont laissée dans les Cornouailles et le pays de Galles, lorsqu'ils furent refoulés plus tard par les Anglo-Saxons, en fait foi d'ailleurs[3].

S'étant établis d'abord entre le Rhin, la Marne et la Seine, ces tard-venus se répandirent également dans les pays d'outre-Manche, comme nous venons de voir,

1. Voir latin, page 157 fin et suivantes. — 2. Voir note, page 238, § 1.

3. Les fouilles pratiquées dans les tombeaux de ces peuples ont donné deux types de crânes essentiellement différents : les Celtes étant brachycéphales et les Kymris dolichocéphales. « En outre, disaient les anthropologistes, les descendants actuels des Celtes et des Kymris présentent une diversité plus évidente encore de coloration et de physionomie, qui frappent au premier coup d'œil. » Mais d'abord la connexion mise en doute de l'idiome des Celtes et de celui des Kymris, ressort de la proche parenté actuelle de la langue des Gaëls d'Écosse qui gardent le nom de Gaulois ou *Celtes* et de celle des Kymreg du pays de Galles; en second lieu, la dualité de type n'est nullement particulière aux Celtes, elle se reproduit uniformément dans toute la série des peuples qui composent le groupe indo-européen. Les Aryas indous sont un peuple à cheveux noirs et les Mèdes, proches parents des Aryens bactriens, sont un peuple blond. Les anciens Grecs ont de même les deux types et on les retrouve également chez les Slaves aussi bien que dans la branche celtique. Cette dualité physique parallèle à l'unité linguistique est un des mystères qui restent encore au fond des origines anciennes (*Dict. Larousse*).

jusqu'au Cumberland ou pays des Cimbres, au nord de l'Angleterre : *Bello illato, ibi remanserunt, atque agros colere cœperunt* (César, *Comm.*).

Mais se trouvant encore à l'étroit, une partie d'entre eux allèrent s'établir au delà du Rhin, dans la forêt d'Hercynie et fondèrent plus tard un État dans l'Asie Mineure; tandis qu'une partie de ceux qu'ils avaient refoulés vers le centre, passa les Alpes pour coloniser l'Italie, et que d'autres allèrent se mêler aux Ibères d'Espagne.

Et, en effet, « Polybe émet l'opinion, partagée par Strabon et tous les anciens, que les Vénètes, établis sur l'Adriatique, étaient des Celtes, venus de cette partie des Gaules qu'on nomme le pays de Vannes, peuple ancien, qui avait à peu près les mêmes coutumes et le même habillement que les autres Celtes, mais qui parlait une autre langue (Polyb., *Hist.*, lib. II, cap. 17).

« Aux yeux de Pline, la plus grande gloire de l'Italie, ce fut de n'avoir pas été dominée et absorbée par nos ancêtres qui étaient prépondérants dans la vallée du Pô, dans la Toscane, à Ferrare, à Bologne, à Ravenne, à Forli, à Saint-Martin, etc., plus de quatre cents ans avant l'ère vulgaire (Pline, *Hist. nat.*, lib. III, cap. 24).

« Strabon déclare de son côté que les habitants de la Provence étaient Celtes, ainsi que ceux de la Narbonnaise, et pense même que cette qualification fut d'abord prise d'eux et ensuite attribuée par les historiens grecs à tous les habitants de la Gaule et même des côtes de l'Espagne qui touchent à la Méditerranée (Strab., *Hisp.*, lib. III, cap. IV).

« Enfin, les Aquitains étaient pour le moins des Celtibères, selon Pline, qui dit que l'Aquitaine s'appelait Armorique (Pline, *Hist. nat.*, lib. IV, cap. 31).

« Le mot *Aquitaine*, voulant dire *maritime*, n'est donc que la traduction littérale du mot celtique *ar-mor*, signifiant encore aujourd'hui *la mer* en bas-breton.

« C'est donc un point bien certain et bien établi, sur le témoignage des historiens et des géographes anciens, que la nation celte comprenait tous les peuples de la Gaule, sans exception; d'où découle cette conséquence que tous les idiomes de ces peuples appartenaient également à la langue celte, qui, au dire de Strabon (*Prolegom.*, lib., I, cap. 3), avait été parlée par tous les peuples connus de l'Occident, bien avant l'expansion romaine hors du Latium (G. de Cassagnac)[1]. »

Malheureusement elle n'avait aucune des ressources qui conservent une langue. Les Druides n'écrivaient rien de ce qu'ils enseignaient à leurs disciples. Ils leur faisaient apprendre par cœur un grand nombre de vers qui renfermaient les points de leur religion et de leur philosophie, pour tenir ces mystères cachés au vulgaire, et ne croyaient pas, sans doute, les expéditions militaires où leurs compatriotes s'étaient signalés à l'admiration de tous les peuples, au-dessus d'un simple devoir accompli (*Dict. du vieux français*)[2].

Sans les auteurs grecs et les Romains leurs vainqueurs, nous serions dans une obscurité à peu près complète sur nos ancêtres, qui méritaient à bon droit le reproche que leur adresse Budée, dans ses notes sur les *Pandectes*, pages 89 et suivantes : *Nunc omnia in tene-*

1. *Étude sur l'antiquité des patois*; voir p. 157 fin.

2. Ils devaient, du reste, avoir d'autant moins de goût d augmenter ainsi l'influence croissante de la caste guerrière et diminuer la leur, que Desjardins nous apprend que ces prêtres n'étaient pas Gaulois, mais une association irlandaise et étrangère, qui avait fait si bien passer dans l'esprit de nos ancêtres la croyance à l'immortalité de l'âme, que l'on prêtait en Gaule de l'argent remboursable après la mort (*Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*).

bris latent injuriâ temporum, patriâque suâ Galli peregrinari videntur, soli propè omnium rerum suarum ignari (loc. cit.)[1].

Mais en scrutant les textes nous pouvons établir avec une grande certitude que la langue des Druides avait le caractère d'une langue générale et familière à tous les Gaulois, qui accouraient à Chartres une fois l'an, pour s'y faire rendre justice par eux : *Huc omnes undiquè, qui controversias habent, conveniunt, eorumque judiciis decretisque parent* (César, lib. VII). Ensuite malgré les divisions en États (civitates) et les États en pays (pagi), qui tous se gouvernaient à leur façon, ils formaient des assemblées où ils traitaient de leurs intérêts communs : *Hac more Gallorum initium est belli, qua lege omnes puberes armati convenire coguntur* (César, lib. V) (*loc. cit.*).

Il était donc nécessaire qu'il y eût dans les Gaules une langue comprise de tous pour que les plaideurs pussent exposer leurs griefs et les députés délibérer et former sur-le-champ leurs résolutions : nous ne voyons ni dans César, ni dans aucun autre auteur, qu'ils eussent besoin d'interprètes. Même la remarque de César : *Hi omnes lingua inter se differunt* (*Com.*, lib. I) ne doit s'entendre que des différents dialectes qui se parlent en plus grand nombre dans un pays à mesure de son étendue, pour peu que l'on fasse attention

1. L'irlandais, par son extension, sa culture et l'ancienneté de ses monuments écrits, était de beaucoup le plus important des idiomes gaéliques; mais le fanatisme religieux et les haines politiques firent un mal irréparable aux monuments de cette langue. Après l'abolition du sacerdoce gaulois, au v[e] siècle, saint Patrice brûla plus de 180 volumes, contenant des documents importants pour l'histoire d'une contrée célèbre par ses collèges druidiques, sous prétexte qu'ils étaient infectés des superstitions du paganisme (*Dict. Larousse*).

à ce que dit Strabon sur le même sujet : *eadem non usque quaque lingua utuntur omnes, sed paululum variata*[1]. Les Grecs étaient bien moins nombreux et parlaient quatre dialectes différents. La variété des idiomes gaulois ne prouve donc point contre l'unité de la langue celtique, tandis qu'un exemple, entre autres, nous porterait à supposer tout le contraire : « Pausanias (*Phocide*, lib. X, cap. 19) dit que les Gaulois qui pénétrèrent en Grèce, appelaient le cheval *marca*. Ce mot appartenait donc aussi aux Belges ou Cimbres, puisque c'est de Trèves qu'était partie la colonie conduite par Sigovèse et, en effet, la loi des Bavarois s'exprime ainsi : Si un cheval que nous appelons *march*... (*Lex Bajuvar*, édit. Herlodi, cap. 7, § 1). En bas-breton un cheval s'appelle encore *march* de nos jours[2] (G. de Cassagnac).

Nous admettons volontiers la faiblesse des liens nationaux parmi les tribus gauloises, en guerre continuelle les unes avec les autres, mais nous nous souvenons aussi qu'au moyen âge il n'en était pas autrement, même de château à château, sans influer sur la langue du pays dévasté par tous ces gens d'armes.

Nous concevons également le désir des Romains d'implanter leur langue dans les Gaules et celui de plusieurs des plus illustres Gaulois d'entrer dans le Sénat romain ; **mais nous n'admettrons pas sans preuves**

1. Mais quelque peu variée, nuancée (*Dict. du vieux français*).

2. En rapprochant et en comparant les vocabulaires actuels de notre Bretagne française, du pays de Galles, de l'Écosse et de l'Irlande, dit Hersart de la Villemarqué, on voit qu'ils offrent une telle multitude de mots semblables, exprimant la même idée, qu'on pourrait, à l'aide des dictionnaires bretons et gaëls composer un vocabulaire dont chaque expression appartiendrait à chacun des idiomes celtiques en particulier et à tous en général. Quant à leurs grammaires, elles présentent les mêmes caractères fondamentaux et il ne serait pas difficile d'en écrire une commune à toutes les branches de la famille celtique.

que la langue celte pût être oubliée de sitôt par le peuple dont une partie infime seulement pouvait entrer dans les écoles latines de Lyon et de Besançon, fondées par l'empereur Caligula.

Elle se parla bien encore à la fin du IIe siècle de notre ère, puisque dans une loi du Digeste (L. IX, § 3. Dig. *De Juris dot.*) l'empereur Septime Sévère la nomme *lingua gallica* (G. de Cassagnac). Et l'empereur Julien, vers 360, ne comparait-il pas la prononciation de nos ancêtres aux mugissements du bœuf et aux croassements du corbeau? (*Dict. Larousse.*)

Elle se parlait même toujours à la fin du IVe siècle, si nous en croyons saint Jérôme, affirmant que les Galates, établis en Asie Mineure depuis plus de six siècles, parlaient toujours une langue différente du grec **et semblable** à la langue de Trèves (Saint Jérôme, 3e *fragm. sur le comm. de l'épître de saint Paul aux Galates*).

« Mais les actes des premiers martyrs de Lyon, nous crie J.-B.-B. Roquefort (dans son glossaire de la langue romane), et les Instructions de saint Irénée, second évêque de Lyon, vers la fin du IIe siècle, sont écrites en grec et destinées à des femmes !

« Les lettres de saint Jérôme à des dames gauloises (t. IV, *Epistolæ ad Hedibiam et ad Algasiam)*, celles de saint Hilaire de Poitiers à sa fille, de Sulpice Sévère à sa sœur et à sa belle-mère et enfin de saint Avit de Vienne à sa sœur sont toutes écrites en latin !

« Et Sidoine Apollinaire, parlant des livres à l'usage du beau sexe de son temps, cite ceux de saint Augustin, Prudence, Varron et Horace ! » *Et il conclut :* « Comment les femmes auraient-elles entendu le latin, si cette langue n'eût été vulgaire chez les Gaulois? »

A des arguments de ce genre nous ne répondrons

pas comme lui-même à ceux qui font descendre les Gaulois de Dis, frère de Jupiter : *Risum teneatis, amici ;* car ils prouvent que les Actes des premiers martyrs de Lyon furent écrits par un compatriote de saint Irénée, dont la langue maternelle était le grec et que, bien avant Mme Dacier, qui parlait grec et latin, la terre gauloise a produit des femmes d'autant plus remarquables que Cicéron avoue n'avoir connu *que cinq ou six dames romaines qui parlassent le latin correctement* (Larousse); nous soupçonnons même *véhémentement*, comme disait Rabelais, Mme Dacier d'avoir oublié quelquefois avec ses domestiques le français de ses livres.

Nous prouver que le latin a été entendu, *même par des femmes*, n'équivaut donc pas à démontrer que *la masse de la nation gauloise* l'ait parlé à une époque quelconque.

Mais si D. Pezron nous présente la langue celtique pour une langue matrice en ce qu'elle a fourni *une infinité de mots* aux langues grecque, latine et teutonne, nous sommes d'accord avec J.-B.-B. Roquefort que *tous ces mots n'iront pas à une infinité et n'égaleront pas le nombre de ceux que le gaulois a pris lui-même aux autres langues pour s'enrichir.*

Nous lui ferons observer toutefois que ces emprunts ont porté principalement sur les termes scientifiques et depuis la Renaissance surtout; car, contrairement aux apparences, le vieux français, la langue des trouvères, ne contient pas plus de 13 p. 100 de mots latins (1 200 sur 9 000 environ), tandis que le français moderne a retenu près de 700 mots du langage usuel bas-breton, *un* des dialectes gallo-celtiques.

Le rhéteur Euménius, dont il est souvent parlé, ne

dut jamais s'adresser qu'à une élite[1], et s'il est infiniment probable que, dans les centres latins les plus actifs, tous ceux qui tenaient quelque rang cherchèrent à se défaire de ce qu'ils avaient de celtique, pour s'instruire du latin, il dut leur rester beaucoup de mots et de tours de leur langue maternelle, malgré leur commerce avec les Romains, qui virent s'altérer la leur dans le centre même de l'empire jusqu'au moment où ils devinrent eux-mêmes la proie des Barbares (*Dict. du vieux langage français*).

Il s'était donc formé *dans les villes*, selon toutes les probabilités, à côté du latin qui était la langue administrative, *un jargon présentant toutes les formes de la corruption latine et dans les campagnes un celte bariolé de latin*. C'est de cet état de choses, sans doute, que Sulpice Sévère, qui écrivait au commencement du ve siècle, entend parler lorsqu'il fait dire à Posthumien : *tu vero vel celticè, vel, si mavis, gallicè loquere*[2].

A défaut d'un document précis à cet égard, voulez-vous me permettre une comparaison que chacun peut vérifier?

L'Alsace-Lorraine a été gouvernée en français pendant plus de deux cents ans, sans que le peuple des campagnes fût représenté au dernier moment par plus d'une demi-douzaine de personnes, dans chaque village, capables de converser en cette langue, tandis que le reste se contentait d'émailler, *à l'occasion*, son patois

1. Grégoire de Tours (avant 552) se plaint que l'orateur latin a peu d'auditeurs, tandis que la foule s'empresse autour de ceux qui lui parlent. sa langue : *Philosophantem rhetorem intelligunt pauci, loquentem rusticum multi* (Gloss. de la langue romane).

2. Toi, tu parles aussi le celte ou, si tu préfères, le gaulois (*loc. cit.*).

maternel de quelques mots et d'expressions plus ou moins françaises.

Presque tous cependant avaient appris à lire en cette langue, et les jeunes gens, plus nombreux que dans aucune autre province, s'étaient pressés autour du drapeau de la France aimée !

Ce qu'il y a de singulier *dans cette prétendue disparition* **subite** *du celtique devant le latin*, c'est que le celtique ne cesse pas d'être parlé et que le latin, qui continuait, même après l'invasion des Barbares, d'être la langue du gouvernement et de l'Église, sinon de la cour, est de moins en moins compris du peuple, au point de faire décréter par le troisième concile de Tours, tenu en 813, un an avant la mort de Charlemagne, que les évêques choisiraient à l'avenir de certaines homélies des Pères pour les réciter dans l'église, et qu'ils les feraient traduire **en langue romane rustique** et *en langue tudesque*, afin que le peuple pût les entendre ! (*Dict. du vieux français.*)

Que pouvait bien avoir été cette **langue romane rustique**, sinon *le celtique habillé de latin?*

On voit que ces trois langues sont expressément distinguées par le concile, et que ce « fut *dans ces deux dernières* que le latin se trouva dans la suite comme enseveli ; le roman surtout, comme langue du peuple, *avant l'invasion des Barbares*, faisait tous les jours de nouveaux progrès et commençait dans le gros de la nation à l'emporter sur le tudesque, qui se trouva bientôt relégué en Allemagne [1] ».

Ainsi la langue des Barbares, qui avaient inondé le pays tout entier et qui s'y étaient établis au milieu des

1. *Vie d'Adelard*, par l'abbé GÉRARD, XI[e] siècle *(Dict. du vieux français)*.

populations gauloises, soumises auparavant aux légions romaines, campées aux frontières principalement, se vit éliminée en moitié moins de temps qu'il n'avait fallu à la langue latine pour s'y corrompre, tout en restant, comme nous continuons à le faire remarquer, la langue du gouvernement et de l'Église[1].

Aussi le *latin classique*, l'apanage d'une élite sous l'Empire, mais ne servant depuis qu'à la vie matérielle, s'était-il transformé, sous la plume des clercs, en *bas-latin*, comme sous l'influence de *ce latin populaire écrit*, le *celtique* est devenu le *gallo-roman!*

D'ailleurs « les langues rustiques ou vulgaires, dans toute l'étendue de l'empire, avaient peu à peu envahi les productions littéraires latines : celles des païens par manque de culture et de goût, et celles des docteurs de l'Église par la nécessité de porter les enseignements de la religion chrétienne à la connaissance de tous sans distinction. Saint Augustin avertit souvent le lecteur, à la tête d'un livre, qu'il écrira *humili stylo*.

« Quintilien se plaignait déjà de l'impossibilité qu'il y avait pour le peuple de Rome de dire un mot sans prononcer en même temps quelque barbarisme et de la difficulté que les jeunes gens éprouvaient à Rome même à bien apprendre leur langue maternelle.

« Ces faits prouvent que *le latin*, même en Italie, n'eut jamais, comme langue vulgaire, un domaine bien étendu (comme il a été dit page 161).

« Dès le principe, dans chaque pays conquis, il devenait la langue des affaires publiques, et, peu à peu même,

1. C'est, d'après un auteur allemand, contre l'intérêt des moines et des prêtres, qui faisaient seuls leur étude du latin, dont ils se servaient dans les actes publics, que vint échouer le projet du grand empereur, de polir et de perfectionner le tudesque, sa langue maternelle (*ibid.*).

celle de la littérature; mais dans les affaires privées, dans les relations civiles, chaque peuple soumis conserva l'idiome qui lui était propre.

« C'est ainsi que dans la partie méridionale de l'Italie et dans la Sicile, *le grec ne cessa, jusqu'à l'invasion des Barbares, d'être employé comme langue vulgaire.*

« Plus près du Latium, les Sabins, au rapport de Varron, *conservèrent jusqu'au premier siècle de notre ère l'usage de leur idiome (étrusque sans doute)*[1].

« Les divers municipes d'Italie, *ayant accepté par force le latin comme langue officielle*, essayèrent de revenir à l'usage public de leurs langues particulières dès qu'ils crurent le moment opportun. Lors de la *guerre sociale*, leur premier acte d'indépendance nationale fut de marquer *de légendes non latines* les monnaies qu'il frappèrent à cette époque. Mais Rome ayant réduit les révoltés, la loi Julia fit disparaître des actes publics l'emploi de tout idiome autre que le latin (*Dict. Larousse*). »

Pourquoi s'étonner alors de trouver à l'origine la même grammaire en français, en italien et en espagnol, pour peu qu'on réfléchisse aux conditions à peu près identiques aux nôtres, de toutes ces populations vis-à-vis du monde officiel romain?

Qu'y aurait-il donc de si étrange à soupçonner le nord de l'Italie et la plus grande partie de l'Espagne, colonisés par nos aïeux, d'avoir conservé leur langue à peu près intacte jusqu'à leur complète absorption par la puissance romaine, à la fin de l'ère ancienne,

1. Nous savons également par Varron, Cicéron et Tite-Live (voir page 160 fin), que dans le Latium même et jusqu'à Rome la langue osque, dialecte pélage des montagnards apennins, se parlait toujours et servait même à écrire des pièces de théâtre d'un goût douteux.

et d'avoir subi alors l'influence du latin dans une mesure équivalente à la Gaule proprement dite?

Le *celtique* est d'ailleurs très proche parent du *latin*[1]; mais il ne faut pas oublier cependant qu'il possède en commun avec les langues néo-latines l'article et la particule d'affirmation que le latin ignore. « **Presque tous les points principaux par lesquels les grammaires des langues néo-latines diffèrent du latin se trouvent dans les langues celtiques.** Les rapports des mots sont indiqués par des prépositions, si ce n'est le génitif, qui est presque toujours marqué par la position relative du substantif. Celui qui représente le génitif est placé le dernier à moins qu'on n'emploie de préférence la préposition *euz*. (W. F. Edwards, prix Volney) ». *Capo di monte*, en italien, comme *auto-da-fé*, en espagnol, ressemble au bas-breton *pennmarch* (tête *de* cheval), *pennpoulc'hen* (porte-lumière), *plumanach* (terre *de* moine), *plunevez* (Terre-Neuve), et non point au latin *lucifer* (lumière-porte), *novacula* (neuve-épingle) tout en exhibant des formes semblables dans : alpenn (blancs-sommets), etc.

N'oublions pas non plus que, selon le témoignage de Quintilien, les écrivains de Rome ont défiguré, en les adoucissant, les mots celtiques les plus usuels, qu'on nous montre aujourd'hui dans les patois comme une preuve évidente de corruption du latin et partant de l'origine latine du français moderne.

Cependant si l'on y regarde de près, « le latin, dit G. de Cassagnac, a toujours au moins deux mots pour dire la même chose, et de ces deux mots l'un se trouve

1. Le gaulois, l'étrusque et le pélage étant du type agglutinant et le celtique, comme le grec, du type flexionnel, le gallo-celte devint le celtique et l'étrusco-pélago-celto-grec le latin.

invariablement dans les patois de la France. Sur la question de savoir laquelle des deux langues avait dû emprunter à l'autre, le savant philologue Mezzofanti répondait que ce devait être le latin; car si le gaulois avait fait l'emprunt, il aurait emprunté les deux mots, ce qui n'est pas.

« Nous soumettons notre essai aux lecteurs curieux de ces sortes de matières. Des deux colonnes de mots latins, celle de gauche contient ceux qui viennent généralement du grec; celle de droite, ceux qui viennent toujours du patois :

LATIN.		PATOIS aquitain.	BRETON.	FRANÇAIS.
tellus	*terra*	*terro*	*douar*	*terre*
fretum	*mare*	*mar*	*mor*	*mer*
aura	*aër*	*aïré*	*ear*	*air*
lumen	*lux*	*lutz*	*luc'hu* (luire)	*lumière*
aestus	*calor*	*calou*	*goulou* (lumière)	*chaleur*
ignis	*focus*	*foc*	*fô*	*feu*
cervix	*caput*	*cap*	*kab*	*tête*
os	*bucca*	*bouco*	*bek*	*bouche*
lethum	*mors*	*mort*	*maró*	*mort*
ager	*campus*	*camp*	*komb* (vallée)	*champ*
domus	*casa*	*caso*	—	*maison*
iter	*via*	*via*	—	*chemin* (voie)
uva	*racemus*	*rasim*	*rezin*	*raisin*
equus	*caballus*	*chabal*	—	*cheval*
felis	*catus*	*gat*	*kas*	*chat*
sus	*porcus*	*porc*	*porc'hel*	*porc*
anguis	*serpens*	*serpent*	—	*serpent*
avis	*ucella*	*ausel*	—	*oiseau*
syrus	*scopa*	*scoubet*	*skoubélen*	*balai*
murus	*paries*	*paret*	*mûr*	*mur*
magnus	*grandis*	*gran*	—	*grand*
gramen	*herba*	*herbo*	—	*herbe*
ævum	*vita*	*bita*	*bué*	*vie*
vincire	*ligare*	*liga*	—	*lier*
urere	*cremare*	*crema*	—	*brûler*
agere	*facere*	*fa*	*ober*	*faire...* »

Comme vous voyez, nous n'avons fait qu'ajouter à ce tableau le mot *breton* encore en usage, pour démontrer d'une façon absolue que le patois ne saurait être considéré comme une forme transitoire et aussi pour faire voir enfin, selon G. de Cassagnac, « que les patois actuels, dont le celte forme la base (*Dic. Larousse*) et qui servent aux relations des paysans entre eux dans toute la France, de l'Océan aux Alpes et du Rhin aux Pyrénées, sont *sensiblement* les mêmes que ceux que César trouva établis parmi nos pères, que ceux que Bellovèse porta à Milan, Sigovèse en Asie Mineure, Brennus à Rome et à Delphes, et qu'ils sont, par conséquent, bien antérieurs au latin, loin d'être nés de ses débris[1]. »

Envisagé sous ce point de vue, le texte du serment de Strasbourg (841)[2] perd énormément de sa valeur comme preuve *authentique*, *irrécusable* de la descendance latine *directe*, *entière* de la langue *romane* du IXe siècle.

D'après ce texte, *on pourrait*, tout au moins, *assurer*, avec l'auteur *du Dict. du vieux français*,[3] *que le roman*

1. Il en serait ainsi des patois italiens parlés avant l'ère vulgaire, selon le témoignage d'un cachet retrouvé à Pompéi, l'inscription : DELLI. AMICI. montrant ainsi l'usage de l'article, et des inscriptions dites honoraires portant des noms propres indéclinables comme en italien moderne (*loc. cit.*).

2. *Pro don amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, dist di en avant, in quant Deus savir et polir me dunat, si salvarai eo cest meon fradra Karlo, et in adjudha et in cadhuna cosa, si cum hom per dreit son fradra salvar dist, ino quid il imi altre si faret ; et ab Ludher nul plaid nunquam prindra, qui meon vol cist meon fradre Karle in damno sit* (Nithard).

3. *Traduction littérale*. Par amour de Dieu et du peuple chrétien, et par commun salut, de ce jour en avant, tant que Dieu me donnera de savoir et de pouvoir, je sauverai ce mien frère Charles, et l'aiderai en chacune chose, comme un homme par droit doit sauver son frère, en ce qu'il en ferait autant pour moi ; et je ne ferai avec Lothaire aucun traité qui de ma volonté puisse être dommageable à mon frère Charles (*Dict. du vieux français*).

avait déjà autant de rapport avec le français auquel il a donné naissance, qu'avec le latin[1] *dont il sortait; puisqu'une langue est aussi distinguée d'une autre par la syntaxe que par son vocabulaire.*

Les étymologistes cependant n'en étaient point satisfaits; ils ont cherché dans le *bas-latin*[2] les mots **abante** pour *abhinc*, **per directum** pour *jus*, **placitum** pour *conventum*, et **volle** pour *voluntas*, afin de prévenir toute discussion ultérieure.

Ces expressions toutefois ne sont que de pures hypothèses; car voyez le chemin qu'il faut faire et la bonne volonté pour s'y complaire : **abante** = *ab-ante* (depuis avant) pour *abhinc* (depuis ce moment); **per directum** = per (viam) directam (par le *droit* chemin), pour *jus* (droit, justice); **placitum** = volonté, désir, agrément, etc., pour *conventum* (convention, traité, pacte), quand on trouve encore aujourd'hui dans le *bas-breton :* **abave,** voulant dire *depuis,* **dléat** ou **dréat,** signifiant *devoir* et **pled** avec le sens de *pacte!*

Quant au vocabulaire il ne diffère que fort peu du celtique; car *Deus* s'y retrouve dans **Doué,** *poplo* dans **pobl,** *salvament* dans **salvar,** *di* dans **dis,** *in quant* dans **enn kenn,** *vol* dans **ioul,** *prindra* dans l'an-

1. *Pro Dei amore et pro christiani poplo et nostra communi salvaisto die, prout Deus sapienititum et potentiam mihi donat, sic servabo ego istum meum fratrem et in adjumento et in unaquaque re, sicut homo suum fratrem per jus servare debet. Et cum Lotherio nullum conventum habebo qui (ad) meam voluntatem isti meo fratri Karlo in damno sit* (Darmesteter).

2. *Pro Dei amore et pro christiano poplo et nostro communi salvamento, de ista die in abante, in quantum Deus sapere et potere mi donat, si salvaro ego eccistum meum fratrem Karlum, et in adjutum ero in qudque una causa, sic quomodo homo per directum suum fratrem salvare debet, in hoc quid ille mi alterum sic faceret, et ab Lothario nullum placitum numquam prendero quod meo volle eccisti meo fratri Karlo in damno sit* (Bonamy).

cien provençal **prendre** et *damno* dans **damant**.

Notons encore que dans ce texte il n'est pas question de l'article, quoique cette partie du discours figure dans l'épitaphe d'une Eusébie[1], abbesse à Arles, et dans une lettre tout à fait rustique[2], présentée par des moines à Charlemagne, *au commencement de son règne* (748).

Les circonstances solennelles où ces paroles furent prononcées, auraient-elles *relevé quelque peu* la langue du peuple sur les lèvres des rois ou bien *influencé* l'historien allemand qui seul les rapporte?

Dans ces conditions et *à défaut de preuves contraires*, ne vous semblerait-il pas plus juste de voir dans la parenté des langues néo-latines, au lieu d'*un* **latin** *diversement barbare*, les branches d'une même langue fondamentale, **le celtique** *latinisé?*

« N'avons-nous pas vu de nos jours, dit encore Granier de Cassagnac, dont nous résumerons les arguments, reparaître *le celte,* sous la couche épaisse des idiomes de l'invasion, avec la forme et la prononciation d'Auch, de Toulouse, et de Narbonne, patrimoine de la colonie militaire établie par Trajan sur les bords du Danube (*Entr.*, lib. VIII, cap. 3, et Aur. Vict., de *Cæsaribus*)?

« Cependant la langue primitive de cette colonie d'origine gauloise, qu'on appelle aujourd'hui la *langue roumane* et qui se nomme elle-même *romanesc*, si l'on a soin de la dépouiller des éléments étrangers qui l'ont pénétrée, n'est autre chose que le patois sous-pyrénéen. Elle est, pour nous, une preuve irrécusable de l'identité des patois celtes des premiers siècles de l'ère vulgaire avec les patois méridionaux d'aujourd'hui.

1. Mabillon dans *Glossaire de la langue romane.*
2. D. Rivet, *Hist. litt. de la France,* dans *ibid.*

« Mais la langue parlée dans les principautés du Danube n'est pas la seule qui porte le nom de *romane:* l'usage général, aux XIe et XIIe siècles, était d'appeler *roman* ou *langue romane* tous les idiomes vulgaires de la France, sans distinction, par opposition au latin, qui était resté ce qu'il avait toujours été, la langue de l'administration, de la justice et de l'Église.

« Joinville, dans son *Histoire de saint Louis,* parle en ces termes : « Il avait gens illec qui savaient le sarrazinois et le français, que l'on appelle drugemens, qui *enromançaient* le sarrazinois au comte Perron. » Ce comte Perron était chambellan de saint Louis, et les drogmans *enromançaient,* c'est-à-dire traduisaient en français, pour lui, le sarrazinois, c'est-à-dire l'arabe.

« Dans la *Chronique latine du monastère de Saint-Trudon,* du Cange a trouvé le passage suivant où il est dit : « Il n'avait pas pour langue maternelle l'allemand, mais celle que, par corruption, nous appelons *romane,* ou bien en allemand *wallone.* »

« Dans le *Roman de Rou,* écrit au XIIe siècle par Wace, en patois normand de Jersey, nous lisons :

Si l'on demande ki ço dist,
Ki ceste estoire en romanz mist,
Jo di e dirai ke jo sui
Wace, de l'isle de Gersui (t. II, p. 95).

« Et la langue des troubadours est-elle autre chose que le patois natal de chacun d'eux, épuré, régularisé, élevé à une certaine hauteur littéraire par les exigences de la poésie et par le goût du poète? Les troubadours ont embelli des langues déjà existantes et nullement créé une langue nouvelle. C'est ce que confirme Dante en parlant d'Arnault Daniel, auteur provençal de

Lancelot du Lac : *Tu miglias fabbuo del parlas materno* (XXIVe chant du *Purgatoire*).

« C'est ainsi que Goudouli a écrit en languedocien, Despourrins en béarnais, Jasmin en agenais, employant l'idiome natal, en lui donnant plus de pureté par le choix des mots et plus de noblesse par la tournure de phrases.

« Mais pourquoi ces auteurs, qui savaient fort bien le latin, ont-ils préféré écrire en patois? Jean de Maundeville mort en 1383, nous l'explique ainsi : « Et sachiez que j'eusse cest livres, mis en latin, pour plus brièvement deviser; mais pour ce que plusieurs entendent mieux *roumant* que *latin*, je l'ai mis en *roumant.* » (*Voyages en Orient,* publiés à Londres en 1721).

« On conviendra également que la forme de l'affirmation ou de la négation, sur lesquelles on mettait tant de poids, pour distinguer une langue d'*oc* d'avec une langue d'*oil*, signifiant *oui*, appartient aussi au patois de Nîmes et que *nenni*, signifiant *non* appartient aussi aux patois du Languedoc et de l'Aquitaine[1].

« D'ailleurs, on emploie dans la France entière la particule affirmative *si,* opposée à *non :* (Oh ! que *si;* je vous dis que *non!*) sans qu'on ait jamais pensé à faire de nous des Italiens ou des Espagnols.

« Et les Anglais qui emploient la négation des Aquitains, *noû*, peuvent-ils être assimilés aux Gascons[2]?

« Il y a entre tous les idiomes de la France, sans exception, une communauté de nature manifeste. Les termes sont les mêmes pour les trois quarts, et il n'est pas difficile de les reconnaître sous les différences de désinence et de prononciation.

1. On dit bien encore aujourd'hui *nann* en bas-breton !
2. Tout comme les Bretons aux Allemands quand ils disent *ia* pour *oui!*

« L'idiome de l'Ile-de-France, qu'une culture plus longue a rendu le pivot de la langue nationale, se retrouve dans tous ceux qui, moins cultivés, se nomment des patois. Bien plus, le génie grammatical est identique. Tous ces idiomes ont le verbe conjugué de la même façon; tous ont l'article; tous ont le même procédé de former le pluriel; tous ont deux genres, le masculin et le féminin.

« Des préjugés critiques peu réfléchis ont fait considérer le bas-breton comme le type unique du celtique, quoiqu'il ne soit en réalité que l'un des dialectes parlés de tous temps par la grande nation des Celtes, et que le provençal, le languedocien, le catalan, le gascon, l'auvergnat, le normand, le picard, le wallon, le lorrain, le bourguignon, le savoyard, le français lui-même soient celtiques au même degré que la langue de Vannes, qui contient une bonne moitié de termes aquitains, auvergnats, catalans, ou provençaux (*Dict. Franco-Celtique* du Père de Rostrenen et *Dict. Celto-Breton* de Le Gonidec).

« La plus étrange idée que l'on ait pu concevoir, c'est que les Romains aient imposé le latin aux Gaulois. Est-ce qu'il est au pouvoir de qui que ce soit d'imposer une langue à une nation? Est-ce qu'une pareille entreprise est matériellement réalisable? Que les Anglais aient imposé des chausses aux Écossais, après la bataille de Culloden, cela est encore concevable; pour prendre un vêtement, il suffit de vouloir le porter; mais pour prendre une langue, il faut l'étudier longtemps, et avoir assez d'intelligence pour la comprendre.

« Pour enseigner le latin à nos enfants, il faut sept années d'études, et encore le savent-ils imparfaitement; et, pour l'enseigner aux paysans, aux laboureurs, aux

pâtres, aux servantes, à ces millions de pauvres gens qui passent leur vie absorbés par les travaux rustiques, il aurait suffi d'un édit, publié à son de trompe, dans toutes les Gaules! En vérité, cela est d'un ridicule qui désarme.

« L'on conviendra, sans doute, que le gouvernement français rayonne dans les provinces aussi puissamment que le gouvernement romain; il les couvre de fonctionnaires de toute sorte et de tous grades; tous ces fonctionnaires parlent et écrivent en français; chaque commune est administrée en français; chaque paysan parle à son juge de paix en français et reçoit de son percepteur un bordereau d'imposition en français. Des livres et des journaux français inondent le pays, et cependant on parle toujours patois dans les provinces dont le patois est la langue maternelle.

« Certes, notre système administratif, l'établissement des écoles primaires, la vulgarisation des livres et des journaux ont fait pénétrer chez nous le français assez avant parmi le peuple des petites villes et des campagnes; cependant, si une révolution sociale, pareille à celle qui détruisit l'Empire romain, s'était produite, en France, à la suite des coalitions européennes, qui doute que le français n'eût été rapidement effacé des provinces où les patois sont la langue maternelle, apprise par tous, sans maîtres et sans efforts? »

Nous en concluons donc par la pensée de l'auteur de Mireille :

Je ne renîrai pas mon parler de l'enfance :
A tous autres chacun préfèrera le sien;
Mais j'aime encore mieux le parler de la France,
Où se fond, où résonne et le tien et le mien!

NOTA. — Nous étions sur le point de mettre sous presse quand parurent *les Vraies Origines de la langue française, par Marsillac, qui*

prouve, d'après les méthodes de la linguistique comparée, *que le latin*, sans phonétique spéciale qui lui ait uniformément survécu chez aucun peuple, *ne saurait être considéré comme la langue mère du français*, et que, au seul point de vue phonétique, le vieux français ressuscité des patois par les trouvères, devrait être considéré comme l'une des langues primitives de l'Europe.

Il est reconnu, dit-il, par les anthropologistes : 1° que plusieurs milliers d'années avant les langues aryennes, l'époque celtique et Rome, les Gaulois aborigènes existaient dans des conditions d'art et d'industrie que les fouilles de Pair-non-Pair, de Brassempouy, du Mas d'Azil, de Kermario, et tant d'autres, rendent de jour en jour plus manifestes, et qui témoignent à elles seules d'une langue en rapport; 2° que tous les noms, quels qu'ils soient, des villages, villes et montagnes de France, offrent cette singularité d'avoir, en vieille langue, recueilli sous le chaume de nos campagnes par les trouvères un sens précis, clair et, qui plus est, d'accord avec l'anthropologie et la physique générale du globe, c'est-à-dire explicatif des origines, et 3° qu'en présence du texte et du déchiffrement de l'inscription de Voltino, l'on peut se rendre compte de la nature du langage trilingue parlé par les Romains avant qu'ils fissent leur langue. *De cette preuve il ressortira que la langue française n'est pas une langue latine*, mais que, si elle a évidemment emprunté au latin un nombre considérable de termes, qu'elle a assimilés à sa phonétique et à son génie propres, elle pourrait bien, si paradoxale que paraisse d'abord l'affirmation, n'avoir fait que reprendre aux Romains, sinon son œuvre aryenne préhistorique, personnelle au Gaulois, du moins les éléments monosyllabiques de construction qui lui appartenaient. Autrement dit, le latin aurait bien été créé, inventé si l'on veut par des Romains, Welches et Italo-Grecs, mais il aurait été principalement construit à l'aide des racines du patois gaulois des Sénonais qui, après la prise de Rome, contrairement au récit de Tite-Live, mais conformément aux travaux d'érudition des Allemands, occupèrent la ville pendant un demi-siècle (390 à 345 a. J. C.).

Les lettres de l'Alphabet International qui ont servi à la composition de ce livre ont été gravées sur les indications précises de l'auteur.

Les personnes qui s'intéresseraient à l'application de cet *Essai de Réforme Orthographique Internationale* pourront se procurer les dites lettres à la Fonderie Turlot (Henri Chaix, successeur), 128, rue de Rennes, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA LANGUE FRANÇAISE

DEUXIÈME PARTIE

LES LANGUES ÉTRANGÈRES

IMPRIMÉ

PAR

PHILIPPE RENOUARD

19, rue des Saints-Pères, 19

PARIS



